



Ed. originale

coll. cplt

(2), 366, (32, last blank)

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS,

OU

Mémoires intéressants, pour servir à l'Histoire de l'Espèce humaine.

PAR MR. DE P***.

Studio disposta fideli.

LUCRECE.

TOME II.

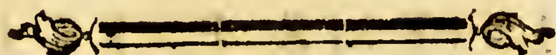


À BERLIN,

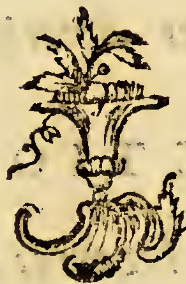
Chez GEORGE JACQUES DECKER, Imp. du Roi.

MDCCLXIX.

TABLE GÉNÉRALE
DU SECOND TOME.



QUATRIEME PARTIE.



RECHER-

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

QUATRIEME PARTIE.



QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Nègres blancs.

— — — *Color deterrimus albo.*
Virgil. Geor.



Les hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique sont, sans doute, les Blafards de l'Isthme Darien. Les Naturalistes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un siecle avant cette époque Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ses lettres à l'Empereur Charles-Quint; mais Cortez fut traité, de son temps, d'exagérateur & d'insensé; & tous

les Schólaſtiques d'Eſpagne rejetterent alors un fait exactement vrai, avec cette aveugle opiniâtreté qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occaſion, entrer dans une diſcuſſion très-importante, où nous rapprocherons les différents objets qui intéreſſent cette partie de l'Hiſtoire de l'Homme. Une étude réfléchie de toutes les Relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré ſur cette matiere des éclairciſſements qui ont manqué aux Auteurs qui nous ont devancés dans cette carriere : quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté : d'autres ont bâti des ſyſtêmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumieres, nous leur rendons la juſtice qui leur eſt due.

Les Blafards du Darien ont tant de reſſemblance, tant d'analogie, avec les Nègres blancs de l'Afrique, & de l'Aſie, qu'on eſt obligé de les réunir, d'expliquer les phénomenes des uns par ceux des autres, & de leur aſſigner à tous une cauſe générale, commune & conſtante.

Les Nègres ſont ſujets à de certaines indiſpoſitions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphoſe eſt accompagnée de ſymptômes hideux; il leur reſte encore quelques traces traces d'un noir jauni à la naiſſance des ongles; leur corps ſe gonfle, & l'on diſtingue des taches livides ſur leur peau lavée : leur iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoiſſent ternes, comme ils ſemblent jaunes aux Européans atteints de l'ictere. Ces noirs ainſi dénaturés ont, pour l'ordi-

naire, un dérangement dans les sucs nerveux, qui est plus ou moins mêlé d'hydropisie: quand ce mal n'est pas invétéré, ils en guérissent souvent en mangeant des serpents & des couleuvres, dont la chair recele abondamment du sel alkali, qui a la propriété singuliere de dissoudre le sang grumelé, & d'atténuer les fluides épaissis: alors leur corps se repeint en noir; si non, la violence du mal les emporte vers la trentieme année; & l'on a observé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languissants sont très-différents des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils soient nés de parents Nègres ou basanés: on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrémité de l'Asie méridionale. Les Portugais établis sur les rives du Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eût mieux valu de conserver le mot Africain de *Dondos:* dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlakes;* cette dénomination tirée de l'idiome Malay a paru si expressive, si énergique aux voyageurs Hollandais qu'ils l'ont consacrée dans le style de leurs Mémoires & de leurs Relations: peut-être aussi leur a-t-il semblé contradictoire de nommer, comme nous, *Nègres blancs* des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les Dondos de l'Afrique & les Kackerlakes de l'Asie sont premierement remarquables par leur taille qui excède rarement quatre pieds & cinq pouces: leur teint est d'un blanc fade, comme celui du papier ou de

la mousseline, sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge; mais on y distingue quelque-fois de petites taches lenticulaires grises. Leur épiderme n'est point oléagineux; & quand on le considere avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette poussiere dont est parsemée la peau des Nègres, en qui ce sédiment grenu est de temps en temps si sensible qu'on le voit à l'œil nu. Ces blafards n'ont pas le moindre vestige de noir sur toute la surface du corps: ils naissent blancs, & ne noircissent, ni ne changent en aucun âge: ils manquent de barbe & de poils sur les parties naturelles: leurs cheveux sont laineux & frisés en Afrique, longs & traînants en Asie, ou d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant sur le jaune: leurs cils & leurs sourcils ressemblent aux plumes de l'édredon, ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris est quelquefois d'un bleu mourant & singulierement pâle: d'autrefois, & dans d'autres individus de la même espece, cet iris est d'un jaune vif, rougeâtre & comme sanguinolent; ce qui a fait soupçonner à quelques observateurs, qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée; mais en cela on s'est trompé, & cette erreur vient de l'épaisseur de la cornée, & de la contractation que la lumiere directe & vive occasionne sur leur punelle, qui se ferme presqu'entierement pendant le jour, mais au crépuscule elle s'ouvre; & quand on examine alors ces monstres du genre humain, on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris, & que c'est par ce moyen qu'ils rassemblent beaucoup de rayons ou de lumiere; d'où il résulte qu'ils voient moins bien que les autres

hommes en plein jour, & beaucoup mieux que nous dans les endroits ſombres: je tiens cette obſervation de Mr. B . . . qui a bien voulu me communiquer le réſultat des expériences qu'il a faites ſur un Kackerlake, ou un blafard Aſiatique, en 1762, à Batavia, qui paroiſſoit avoir, pendant le jour, des yeux poſtiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions, on n'a jamais pu les faire expliquer ſur la couleur dont les objets leur ſemblent peints, lorsqu'ils les voient le mieux; mais on préſume, & avec raiſon, qu'ils les apperçoivent tous indiſtinctement de la même nuance terne: leur vue eſt ſi débile que le moindre éclat leur tire des larmes de l'oeil, & la moindre lumiere les fait clignoter: ils ſerrent alors tellement leur prunelle, pour intercepter le rayon, qu'ils ſemblent, comme on l'a dit, n'avoir pas de paſſage ſous la cornée, auſſi ne diſcernent-ils presque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers, & louchent comme les chats ou les hiboux; mais on n'a pu, par aucun moyen, s'aſſurer s'ils ont deux axes de viſion, ou s'ils ne voient qu'un ſeul point à la fois, en ſimplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur eſſentielle, & qu'il eſt néceſſaire de détruire, c'eſt qu'on a prétendu que ces Albinos avoient une *membrane clignotante* comme les animaux: la vérité eſt, qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane; mais que le diaphragme des paupieres eſt dans la plupart fort épanché, qu'il couvre ſans ceſſe une partie de l'iris & qu'on le croit deſtitué du muſcle élévateur, ce qui ne leur laiſſe appercevoir qu'une petite ſection de l'horizon; & ils ne

diſtingueroient pas un arbre planté à trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arriere pour agrandir l'angle viſuel.

Tout leur maintien annonce la foibleſſe & le dérangement de leur conſtitution extrêmement viciée : leurs mains ſont ſi mal deſſinées qu'on devroit les nommer des pattes, ſi l'on vouloit parler proprement : les articulations des doigts ſont comme nouées, au moins le mouvement en eſt-il lent & pénible. Le jeu des muſcles de la mâchoire inférieure ne s'exécute auſſi qu'avec difficulté ; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles ſont autrement configurées que les nôtres ; le tiſſu en eſt plus mince & plus membraneux : la conque manque de capacité, & le lobe eſt allongé & pendant.

Quoique la phyſionomie des Dondos ne reſſemble pas exactement à celle des Nègres, on reconnoît néanmoins à leurs traits à demi effacés, & aux linéaments de leur viſage, qu'ils ſont d'origine Africaine : ils ont de grands reſtes de l'air national. On diſtingue également, dans les Kackerlakes, le ſang Aſiatique.

Leur extérieur révolte, & effraye même ceux qui les voient pour la premiere fois, car leur teint eſt encore plus blanc & plus blême que celui des perſonnes les plus pâles d'entre les Européans, en qui le ſang des grandes veines & des capillaires tranſparoît toujours plus ou moins, & diminue le blanc inſipide de l'épiderme, en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus ſinguliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Nè-

gres; c'eſt à dire, qu'ils ne paſſent jamais la trentieme année, & les Nègres n'atteignent guères à la ſoixantieme, quand ils ne s'expatrient pas.

Tels ſont les blafards de l'ancien continent: ceux qu'on a trouvés au nouveau monde, en différent à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute, quoique leurs membres ſoient également frêles & délicats: leur tête n'eſt pas garnie de laine; mais de cheveux longs de ſept à huit pouces, peu friſés & d'une blancheur éblouiſſante: au lieu d'avoir l'épiderme uni & ras, comme les Albinos d'Afrique, ils l'ont tout chargé de poils follets, depuis les pieds juſqu'à la naiſſance des cheveux: ce poil n'eſt pas ſi touffu qu'on ne puiſſe voir au travers la ſuperficie de leur peau. Leur viſage eſt velu, & Waffer (*) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne ſe l'arrachoient; mais ce duvet court qui leur croît aux levres & au menton eſt fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux ſi mauvais qu'ils ne voient presque pas en plein jour, & que l'eau en découle auſſi-tôt que le ſoleil vient à les frapper: ils n'aiment pas à ſortir, hormis que le ciel ne ſoit voilé par des nuages noirs, car la lumiere eſt pour eux douloureuſe: elle leur occaſionne des vertiges & des éblouiſſements, parce que leurs organes optiques ne ſauroient ſoutenir le choc des rayons directs, à cauſe de leur relâchement & de leur déſordre.

(*) *Lionel Waffers New Voyage and deſcription of the Iſthmus of America. London 1704.* On a une traduction françaiſe fort foible, & aſſez incorrecte de l'ouvrage de Waffer, qui ſe trouve inſérée dans le Tome IV des *voyages du Cap. Dampiere.*

On n'a rencontré de ces monſtres qu'à l'Iſthme de Panama, & à la côte riche, où on les nomme les *yeux de lune*, ſoit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au ſoleil, ſoit à cauſe de la forme de leurs paupieres, qui étant retirées par les côtés, & allongées par le milieu, contrefont un croiſſant. Leur peau eſt d'un blanc de linge lavé; leurs ſourcils, leurs cils, & leurs oreilles reſſemblent à la deſcription qu'on a faite de ces parties en parlant des Nègres blancs: le mécaniſme de la viſion eſt auſſi le même dans les uns & les autres.

Ces Blafards Américains ſe tiennent, autant qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne ſortent qu'au crépuſcule ou au clair de la lune: alors ils parcourent les forêts les plus épaiſſes & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chaſſent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquieme & la trentieme année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'exiſtent que dans la Zone Torride jusqu'au dixieme degré de chaque côté de l'Equateur, ou a peu près; à Loango, à Congo, à Angola en Afrique; à Ceylon, à Borneo, à Java en Aſie; à la nouvelle Guinée dans les terres Auſtrales, & au Darien en Amérique. Il eſt vrai qu'on pourroit encore prendre pour des blafards ces hommes que Pline & Solin placent entre le 45me & 50me degré de latitude Nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous diſent avoir eu les ſourcils & les cheveux blancs, & les yeux remarquables par la couleur *glauque*, qui eſt un vert mêlangé d'un bleu foible: ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux Auteurs, mieux dans le cré-

pufcule qu'au foleil; & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des blafards connus de nos jours: (*) ils étoient peut-être atteints de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable que Chardin, ce voyageur philofophe, affure que les peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'oueft de la Mer Cafpienne, font naturellement bafanés, mais très-fujets à une certaine maladie des yeux, & à la jauniffe, ou au débordement de la bile. C'eft donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le fang & dans les humeurs des indigenes.

Quelques Savans ont penfé que plufieurs cantons de l'ancienne Europe ont auffi contenu de ces Troglodytes & de ces Noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires fur l'exiftence des *Gobelins* & des *Drufions* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Keilkraefs* en Allemagne, des *Trools* en Suede, & des *Klabauters* en Hollande; mais eft-il permis d'ignorer que tous ces farfadets rifibles font nés, comme les Démons métalliques, de l'effet que font

---

(*) Saumaife, dans fes *Exercitations fur Solin*, prouve que cet auteur s'eft trompé lorsqu'il affure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blafards: la vérité eft, qu'on en trouvoit feulement quelques-uns, parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaife ne paroît pas également heureux dans fes raifonnements, lorsqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette Province à caufe de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce pays ait eu un autre nom, cela eft poffible; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux blafards, comme Solin nous l'apprend.

ſur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaiſons ſenſibles qui ſortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs la terreur qui regne, ou qu'on ſuppoſe regner dans les ſouterrains, bouleverſe l'eſprit des enfants & des hommes peureux, & les joue par de ſemblables illuſions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle longtemps.

Ceux d'entre les Naturaliſtes qui ont le moins approfondi le phénomene des Nègres blancs & des Blafards, ont ſoutenu qu'ils conſtituoient une eſpèce diſtincte, auſſi ancienne que le monde, permanente, immuable, & non dégénérée, par des cauſes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns: on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils ſe gouvernoient par des loix particulieres & bizarres, que leurs mœurs & leur inſtinct étoient en ſens contraire de l'inſtinct & des mœurs des autres hommes, que les peuples qui les environnent, les maltraitent & les mépriſent; mais qu'eux ſe flattoient que la fortune, qui s'eſt plue à les tenir dans l'obſcurité & dans l'aviliſſement, leur rendroit un jour juſtice, & qu'on les verroit alors ſortir triomphants de leurs tanieres & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux continents, & ſe mettre eux-mêmes en poſſeſſion de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques philoſophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des ſyſtêmes abſurdes ſur des fables ſi incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'aſſurer avant tout de la vérité de faits qui auroient dû au moins leur paroître ſuſpects

à cauſe de l'excès de leur merveilleux. Nous ſommes bien éloignés, & auſſi éloignés qu'on peut l'être, de preſcrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la Nature créatrice : nous ne diſons pas qu'il a été au-deſſus de ſes forces de former une ſorte d'hommes différente de la nôtre, deſtinée à vivre dans des cavernes, & à ſubjuguer un jour la terre ; mais il ne s'agit point d'exercer nos ſtériles ſpéculations ſur ce que la Nature auroit pu faire ſi elle avoit voulu : il ne nous convient que de conſidérer ce qu'elle a fait en effet ; & ſi l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne ſont ni une race, ni une eſpèce, mais de ſimples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des cauſes accidentelles, qui ont pour un inſtant dérogé au plan primitif, & à la loi commune.

Aucun voyageur n'a jamais rencontré dix Nègres blancs raſſemblés, & Battel n'en a vu que quatre à Loango, qui eſt cependant l'endroit où ils ſont moins rares qu'ailleurs : ces naiſſances monſtrueuſes ſont auſſi extraordinaires en Amérique que dans notre hémiſphere ; puiſqu'on a compté que ſur trois-cents Dariens bronzés on ne voit pas un blafard. Mr l'Abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables, pour ſavoir s'il y exiſtoit, entre les Tropiques, une peuplade d'Albinos, s'eſt convaincu, ainſi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été queſtion, & que tous les blafards qu'on y connoît, ſont iſſus de parents Nègres ou olivâtres, qu'ils ne conſtituent point & n'ont jamais conſtitué une eſpèce particuliere. On

les regarde, dans leur pays, comme des animaux ſacrés & rares; & les ſouverains de l'Afrique & des Indes croient qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs palais: les Rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur cour, où ils ſont ſans comparaiſon plus reſpectés que les nains dans le ſérail de Conſtantinople; trop foibles pour qu'on les redoute, aſſez malheureux pour qu'on les plaigne, aſſez rares pour qu'on les recherche, ils ont plus à ſe louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la Nature les a réduits.

Rien ne m'a plus ſurpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les lettres de Fernand Cortez, (*) qu'on avoit préciſément la même idée de ces Blafards en Amérique, & que tous les Empereurs du Mexique en entretenoient quelques-uns: auſſi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à ſa cour, lorſque les Eſpagnols y arriverent; & Cortez, qui les avoit vues, les décrit auſſi exactement qu'elles l'ont été enſuite par Waffer.

En 1703, on montra au voyageur de Bruin une Kackerlake dans le palais du Roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une isle ſituée au Sud-Eſt de Ternate, où ces perſonnes ſont moins rares que dans les autres Moluques: de Bruin dit que Sa Majeſté

(*) Voyez *Las Cartas de Dom Hernando Cortès, Marques del Valle; de la Conquiſta de Mexico al Emperador.*

On trouvera une traduction latine de cet ouvrage Eſpagnol dans la Collection de Hervagio, ſous le titre de *F. Corteſii de inſulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

Bantamienne prenoit de temps en temps le plaisir de coucher avec cette Kackerlake; quoiqu'elle eût des yeux louches, à demi fermés, & le visage si gonflé qu'on avoit de la difficulté à en distinguer les traits. (*) Ce Prince fit asseoir cette femme à sa table, & ordonna au voyageur Hollandais de la bien considérer, à cause de sa singularité; & il est surprenant qu'il ne nous en ait pas conservé un portrait, lui qui a dessiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'Empereur de Java, que les Hollandais tiennent en tutele à Jucatra, où ils le laissent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, possédoit en 1761 trois blafards; mais il fit tant d'instances auprès de son maître, le Gouverneur de *Batavia*, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les isles voisines; & en 1763 on en avoit déjà fourni quatre autres, qui ne s'occupoient qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à réciter des oraisons, & à rendre tous les petits services qui ne sont pas au-dessus de leurs forces: mais leurs fonctions se bornent à bien peu de chose, ou plutôt à rien; car leur débilité est telle qu'ils sont impropres à tout travail. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyage, que ces Nègres

(*) *De Bruins Reizen pag. 380. in fol. Amsterdam 1714.* Il y a toute apparence que cet écrivain s'est trompé, lorsqu'il s'est imaginé que cette femme blafarde étoit au nombre des concubines du Roi de Bantam: c'est comme s'il eût dit que les deux nains que ce prince avoit à sa cour, étoient ses ministres d'état.

blancs font la garde au palais des ſouverains de Loango, qui ſeroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres ſatellites que de tels monſtres, incapables de commander & d'obéir, incapables de ſe battre, incapables enfin de diſcerner en plein midi les objets qui les environnent à la diſtance de dix pas. Il eſt également faux que les Portugais ayent acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Bréſil: ils ſe connoiſſent trop bien en eſclaves pour faire de tels marchés. La vérité eſt que les vaiſſeaux Négriers en ont tranſporté quelques-uns, par curioſité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portugaiſes, comme on les montre en Europe. Le blafard qui a paru en France en 1747, étoit ſi défait, ſi petit, ſi délicat, ſi myope, qu'il lui eût été impoſſible de ſoulever le moindre fardeau, ou de marcher en plein jour ſans guide.

Quand on a interrogé l'Empereur de Java ſur les motifs qui lui faiſoient déſirer ſi ardemment de voir à ſa cour des Kackerlakes, ce jeune prince a répondu que c'étoit une étiquette immémoriale, que ſes prédeceſſeurs en avoient eus, que tous les ſouverains des isles en poſſédoient, & que leur religion promettoit une récompenſe à ceux qui ſe chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même oeil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les perſonnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'eſt à dire, qu'on a pour elles les plus grands égards; on va même jusqu'à les canoniſer de leur vivant.

On ne fauroit mieux comparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération, & à leur état, qu'aux *Cretins* qu'on voit en affez grand nombre dans le Valais, & principalement à Sion capitale de ce pays: ils font fourds, muets, idiots, presque infenfibles aux coups, & portent des goîtres prodigieux qui leur defcendent jufqu'à la ceinture: ils ne font ni furieux ni malfaifants, quoiqu'abfolument ineptes & incapables de penfer: ils n'ont qu'une forte d'attrait affez violent pour leurs befoins phyfiques, & s'abandonnent aux plaifirs des fens de toute efpece, fans y foupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valais regardent ces *Cretins* comme les Anges tutélaires des familles, comme des Saints; & ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté, fe croient férieufement brouillés avec le Ciel: (*) on ne les contrarie jamais, on les foigne avec affiduité, on n'oublie rien pour les amufer, & pour fatisfaire leurs goûts & leurs appétits: les enfants n'ofent les infulter, & les vieillards mêmes les refpectent. Ils ont la peau très-livide, & naiffent *Cretins*, c'eft à dire auffi ftupides, auffi fimples qu'il eft poffible de l'être: les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutiffement; ils y perfiftent jusqu'à la mort, & on ne connoît point de remede capable de les tirer de cet affoupiffement de la raifon, & de cette défaillance du corps & de l'efprit: il y en a des deux fexes, & on les honore également, foit qu'ils foient hommes ou

(*) La plupart de ces détails fur les *Cretins* font tirés d'un Mémoire de Mr le Comte de Maugiron, lu à la Société Royale de Lion.

femmes. Le respect qu'on porte à ces personnes atteintes du *Cretinage*, est fondé sur leur innocence & leur foiblesse: ils ne sauroient pécher, parce qu'ils ne distinguent pas le vice de la vertu: ils ne sauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance, ou d'envie; & c'est justement le cas des blafards, dont la stupidité est aussi grande que celle des *Cretins*; & si la violence de leur altération ne les a pas entierement privés du don de la parole, ils ont d'autant plus souffert dans le sens de la vue, & peut-être autant dans celui de l'ouïe; car tous les Nègres blancs ont l'oreille dure, & la surdité les surprend quelque temps avant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos font la priere devant le Roi: on les place immédiatement autour de son dais, où ils se tiennent accroupis sur des nattes ou des tapis. Cette mode, si choquante à nos yeux, de faire réciter les prieres par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur sainteté: les Valaisains feroient sans doute aussi prier Dieu pour eux par leurs *Cretins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'est pas moderne: on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le Ciel inspiroit souvent les fous par préférence aux dévots: tous les prophetes avoient la réputation de n'être pas sages, & cependant on les écoutoit & on les croyoit, ou dans leur pays ou ailleurs: les prêtresses d'Apollon, en distribuant les oracles, imitoient, par leurs gestes violents, les personnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroissoient avoir perdu le sens commun. Quoique les Chrétiens n'ayent pas, comme les Maho-

métans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne feront très à leur aiſe dans l'autre. Tous ces différents préjugés ſe rapprochent donc, & ſe tiennent comme par la main, parce que le peuple eſt le même d'une extrémité de la terre à l'autre: ſes opinions ſont immuables.

Il étoit néceſſaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains, & les Indiens penſent de ceux qui naiſſent blafards parmi eux; & cette connoiſſance, qui a manqué à la plupart des écrivains, ſervira à développer les cauſes de ce phénomene. S'il eſt avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Nègres blancs; s'il eſt avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou baſanés, ſans conſtituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jauniſſe ne forment une variété parmi les Européans, ou les *Cretins* & les goîtreux parmi les Suiſſes; il ſera moins difficile de découvrir la ſource de cette ſingularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des Naturaliſtes qui nous ont précédé, les principes ſur lesquels elle eſt fondée, ne ſauroient être ni plus clairs, ni plus inconteſtables.

Comme le ſperme des Nègres & des baſanés eſt plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre; il eſt par là même plus ſujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant ſa couleur propre & naturelle, ou en en prenant une autre par la décompoſition de la ſubſtance colorante qu'on nomme *Aethiops animal*, ou par la diſſipation totale de cet *Aethiops*. Cet accident ſurvenu à la liqueur ſéminale produit un enfant

dont le teint ne peut reſſembler à celui de ſes parents: cet enfant, ſoit mâle ſoit femelle, eſt ordinairement d'un blanc de lait: il peut auſſi être couleur de garance, d'un rouge ſombre, & orné de cheveux qui tirent ſur le jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curioſité au Bréſil: (*) on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée; mais il eſt probable qu'elle étoit originaire d'une province du Royaume de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus à criniere rouſſe, & dont la peau eſt bronzée, au lieu d'être couleur de ſuie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelque-fois après lui un tout blanc, de la ſtature d'un nain, avec des yeux de perdrix: ces deux altérations ſemblent donc ſe rapprocher: la derniere n'eſt que la conſéquence ou la ſuite de l'autre. Elles pourroient ſe combiner dans le même ſujet, & produire un Nègre blanc à cheveux rouges: voilà exactement ce qui arrive de temps en temps parmi les Kackerlakes de l'Aſie, & les Dondos d'Afrique, entre leſquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de ſafran; & ce phénomene eſt ſi peu nouveau que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

(*) Voyez *les Commentataires de Margrave ſur l'hiſtoire Naturelle du Bréſil*, imprimés à la ſuite des Oeuvres de Piſon. Amſterdam 1658.

En 1738, une Négresse mit au monde, à Carthagene dans les Indes, à différentes couches, quatre enfants blafards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, sans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre: un de ces Albinos a été montré a Madrid, où le Marquis de Villa Hermosa, ex-gouverneur de Carthagene, l'avoit conduit: un second a passé au service de Dom Dionysio de Alcedo y Herrera, & ils sont morts tous deux jeunes; on ignore le destin des autres.

Quelque multipliés que soient les systêmes sur la génération, quelque prodigieux que soit le nombre des hypotheses, des rêves, des paradoxes proposés à ce sujet; il resulte de toutes les expériences faites sans partialité, sans prévention, par des observateurs dont l'esprit & les yeux etoient encore libres de préjugés, & capables de voir; il résulte, dis-je, de ces expériences que la semence des deux sexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale: il résulte encore de l'analogie, & de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique est noirâtre dans la Négresse comme dans le Nègre, & que la décomposition qui pourroit survenir plus dans un sexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires, comme celui dont il est fait mention dans les *Transactions philosophiques* de la Société de Londres à l'an 1766. (*) Ce prodige, observé par un Physicien

(*) Dans une Lettre de Mr Parson à Mr le Comte de Morton, Président de la Société Royale.

très éclairé, doit nous rendre moins ſuſpecte la peinture que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un pere noir, ſain, vigoureux, & d'une Négreſſe infirme, elle avoit la peau, depuis les pieds juſqu'à la tête, fouettée & mouchetée de grandes taches parfaitement noires & parfaitement blanches comme la robe du Zébre: ſes cheveux étoient auſſi de ces deux couleurs: vers la partie ſupérieure de l'occiput, on remarquoit un bouquet de poils crépus d'une blancheur éblouiſſante, pendant que le reſte de la chevelure étoit ſimplement friſé & d'un noir obſcur: on n'admira pas longtemps cette créature ſi remarquable: la dépravation des humeurs, qui avoit produit en elle tant de ſingularités, l'emporta, & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg, & particuliérement près de Crasnoyar ſur le fleuve Jeneſei, quelques hommes reſtés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuſe; on l'appelloit *Piegaga* ou *Pieſtra Horda*, qui veut dire la horde bigarrée ou tigrée: aujourd'hui elle eſt éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes diſperſés de côté & d'autre ſans demeure fixe. J'ai vu, continue-t-il, un de ces Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à ſe montrer dans les grandes villes de l'Europe: ſes cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches de la largeur d'une petite piece de monnoie: il étoit tacheté de même ſur le corps; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre & moins régulieres que ſur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet officier trouva plu-

ſieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquetée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des pantheres); les taches formoient des marques irrégulieres, comme on en voit aux chiens & aux chevaux: il s'en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, ſi ces taches leur venoient de naiſſance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des ſuites de maladies.

Ce n'eſt point dans les faits atteſtés par Strhalenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur; mais la tradition ſur l'exiſtence de la horde bigarrée eſt indubitablement fauſſe: l'auteur très-exact & très-inſtruit des *Notes ſur l'Hiſtoire généalogique des Tartares* dit que le réſultat des informations qu'il a faites dans le pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, eſt que cette tribu n'a jamais exiſté, & qu'on en a, à cet égard, impoſé au priſonnier Suédois. Mr Gmélin qui a parcouru la Sibérie avec de bons interprêtes, & tous les ſecours qu'un ſavant peut exiger pour voyager utilement, a auſſi entrepris des recherches ſur la *Pieſtra Horda*; & quoiqu'il ſoit conſtaté qu'il y a eu une nation vagabonde de Sibérie qui a porté ce nom, (*) il

(*) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui ſe trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, la *Pieſtra Orda* ou *Horda* eſt déjà indiquée & placée au-delà de l'Oby. Ce n'eſt donc pas dans la *Deſcription de l'Empire de Ruſſie par Strhalenberg*, qu'il eſt fait mention pour la premiere fois de cette Horde: Mr Gmélin, qui a pris

n'eſt point vrai que les hommes qui la compoſoient, ayent été tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phénomene à ſes juſtes bornes, & en ſéparer le faux qui y eſt confondu avec la vérité. Comme les Tunguſes & les habitants des environs de Crasnoyar ſont naturellement baſanés, ainſi que les Kamſchatkadales, il n'eſt pas impoſſible qu'ils ſoient ſujets à la même indiſpoſition qui trouble les ſources de la génération, & décolore la liqueur fécondante parmi les Africains; de ſorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la ſuite d'une maladie, cela n'eſt pas plus ſurprenant que de voir des Nègres blanchir pendant une fievre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la ſubſtance qui ſert à la réproduction, puiſſe ou ſe charger, ou entraîner avec elle un levain vénimeux qui agiroit ſur

---

a tâche de contredire Strhalenberg à chaque page, eſt contraint néanmoins d'avouer que cet officier a pu voir des hommes bigarrés par les ſuites de quelque maladie. Quant à l'auteur des notes ſur l'Hiſtoire généalogique des Tartares ou des Tatars, il emploie, page 494, un argument qui ne paroît pas abſolument concluant: s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc & de noir en Sibérie, le Czar Pierre I n'auroit pas manqué d'en avoir quelques-uns à ſa cour; puisque c'étoit le prince le plus curieux de ſon ſiecle & qui avoit un goût décidé pour l'Hiſtoire naturelle; mais du temps de Pierre I on ne connoiſſoit pas encore toutes les ſingularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des officiers Suédois qui y ont été envoyés priſonniers, qu'on a reçu les premiers éclairciſſements ſur l'intérieur de ce vaſte pays: c'eſt auſſi à eux, & ſurtout à Mr P. D. qu'on eſt redevable de l'Hiſtoire d'Abulgazi, qui ſeroit peut-être reſtée à jamais inconnue, ſi un Officier Suédois n'en avoit acheté une copie manuſcrite à Tobolsk d'un marchand Bukarois.

le foetus dans le moment même qu'il se forme, & que son corps & son ame commencent, pour ainsi dire, à se réunir; on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liste de maladies héréditaires qui se perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité: les vertus sont passageres; le mérite est personnel; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parents, produisent des individus dégradés, pusillanimes, & d'autant plus à plaindre que la Nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne sauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénetrent quelque-fois l'essence de la liqueur prolifique, si l'on se rappelle qu'on voit des enfants qui, au sortir du sein de la mere, sont atteints & tourmentés du mal vénérien provenu du pere.

La couleur de la matiere séminale dans les Nègres n'est pas une hypothese susceptible de doutes ou de contradictions; c'est une vérité de fait, que les anciens connoissoient, & que les modernes se seroient peut-être obstinés à méconnoître, si les dernieres expériences de Mr le Cat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur est noirâtre, dès qu'on la compare à celle des hommes blancs. (*) Si la nuance du teint n'étoit point préexistante & inhérente dans la substan-

---

(*) Voyez son *Traité sur la couleur de la peau.*

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette observation sur la couleur du sperme des Nègres, il n'y auroit qu'à citer le passage suivant d'Hérodote: *Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba, quemadmodum ceterorum hominum,*

ce ſpermatique, comment expliqueroit-on l'affoibliſſement de la couleur dans les métifs? comment concevroit-on que d'un Européan & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui en ſe mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron baſané? En ce cas, la matiere colorante ſe délaye & ſe perd par le mélange continuel des ſpermes: le contraire arrive lorsqu'on admet, pendant quatre générations ſuivies, quatre peres noirs avec trois meres baſanées & une mere blanche: le dernier produit de cette filiation eſt, comme on l'a fait voir, un Nègre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croiſe; mais ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt que dans ces animaux le noir & le blanc forment ſur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonſcrites par un contour; au lieu que dans l'homme tout le corps ſe peint exactement de la même nuance, ſans diſtinction de clair & d'obſcur: le métif iſſu de l'Africain & de l'Européane n'a pas une ſeule tache ſur tout ſon épiderme qui eſt, dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte. (*) Le poulain de la jument blanche & de l'étalon noir, bai, ou alezan, n'eſt pas un mulâtre,

---

ſed atra, ut color corporis; quale virus Aethiopes quoque emittunt. Thal. N. 101. in fol. Amſtel. 1763.

Ariſtote, qui avoit lu ce paſſage, nie la vérité du fait; parce que cette noirceur ne lui avoit peut-être pas paru auſſi ſenſible qu'Hérodote l'inſinue: peut-être auſſi avoit-il manqué d'occaſions pour faire des expériences.

(*) Les Nègres & les Mulâtres ont la peau de l'intérieur des mains, & de la plante des pieds, moins foncée que le reſte du corps; mais on ne peut nommer cela des taches, puisque

comme ſont les mulâtres de l'eſpèce humaine; mais il eſt pie, ou ſa robe eſt bigarrée de marques qui tranchent les unes ſur les autres. J'ignore les cauſes de cette différence; car ſi l'on vouloit l'attribuer au poil qui eſt fort touffu, fort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme; il faudroit avoir oublié qu'il naît auſſi des enfants pies ou tachetés, ſans qu'ils ayent le poil plus denſe que les mulâtres parfaits.

Si la couleur naturelle du ſperme ſe perd par des vices de la complexion, on conçoit aiſément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en reſſentir, & paroître d'un autre teint, & être d'un tempérament inférieur à celui des enfants nés de parents ſains & vigoureux. Sans inſiſter plus longtemps ſur des conſéquences ſi ſenſibles, il ſuffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des blafards l'emporte ſur l'explication propoſée par Mr le Cat de Rouen, qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Négreſſe peut changer le teint du foetus végétant dans ſon ſein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que ſoit le reſpect que nous ayons pour les vaſtes connoiſſances de ce ſavant, nous oſons dire qu'il eſt impoſſible que *les yeux de lune* du Darien, les *Dondos* & les *Kackerlakes* de notre continent tiennent leur dégénération des fantaiſies de leurs meres, ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de reſſuſciter d'anciens paradoxes, ou d'en ſoutenir de nou-

---

la couleur va toujours en s'éclairciſſant depuis les coudes jusqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures,

veaux, eût renouvellé, dans ce ſiecle, la puiſſance de l'imagination des meres ſur l'exiſtence de l'embryon? Qui auroit cru que des Anatomiſtes, ſi accoutumés à ne voir par tout que des reſſorts qui en font mouvoir d'autres, euſſent embraſſé opiniâtrément un ſyſtême contraire à leurs principes? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'abſurdité de ce pouvoir des meres; puisque Mr de Buffon a détruit jusqu'aux fondements de ce préjugé populaire, digne des ſauvages de l'Amérique. (*) On demande s'il n'eſt pas plus raiſonnable d'affirmer que les blafards ſont redevables de leur abatardiſſement à des cauſes réelles, à des accidents phyſiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le ſang, & la liqueur ſéminale de leurs parents. La débilité de leur organiſation, la petiteſſe de leur taille dégradée de ſept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obſtruction de leur ouïe, la briéveté de leur vie qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces ſymptômes dénote aſſez que le fluide nerveux a défailli dans ces hommes manqués. Or c'eſt de ce fluide que ſe forme le corps muqueux, d'où réſulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil: la couleur des yeux eſt pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux: les yeux rouges des Nègres blancs

(*) Waffer rapporte que ſe trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils penſoient de la cauſe qui faiſoit naître parmi eux des enfants blafards: ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mere, lorsqu'elle regardoit la pleine lune pendant ſa groſſeſſe. Il eſt ſurprenant que Waffer ſe ſoit contenté d'une ſi mauvaiſe raiſon.

feroient une exception difficile à expliquer, si l'on n'observoit la même chose dans de certains oiseaux & de certains quadrupedes: plus les lapins sont blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage; & plus leurs yeux sont rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a aussi des Albinos dont l'iris & la chevelure sont également rouges; de sorte qu'ils se rapprochent par là de la regle générale: cette singuliere nuance des yeux est le caractere le plus infaillible d'une vue lâche & peu propre à résister au grand éclat. Les sucs nerveux, essentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conséquence nécessaire, le défaut des organes optiques, qui ne sont que des nervéoles. Quant à leur chevelure rousse, elle ne paroît être qu'une suite de leur altération; on peut-même soupçonner que cette couleur de poil est une sorte de maladie dans les blancs, qui ne sont point roux sans être pâles, & sans répandre une odeur désagréable: on leur remarque, entre l'épiderme & la peau, des souillures & des taches lenticulaires, occasionnées par des matieres crasses & impures qui se déposent & s'accumulent à l'orifice des vaisseaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui se manifeste davantage en été, lorsque la transpiration est sensible.

L'allongement des paupieres, qui caractérise également les Nègres blancs de l'ancien continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux: la membrane des paupieres est un tissu de la même substance que la pellicule du prépuce; & Malpighi avoit déjà découvert de son temps, que l'épaisseur du corps muqueux produisoit la

longueur du prépuce; d'où l'on infére qu'elle cauſe auſſi l'excroiſſance du diaphragme des paupieres. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fauſſe de cette viſcoſité placée entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réſeau organiſé; mais ſon erreur à cet égard ne nuit point à la juſteſſe de l'obſervation.

Je viens maintenant à la plus intéreſſante queſtion qu'on forme ſur les Albinos: on demande s'ils engendrent, ou s'ils ſont impuiſſants dans l'un & l'autre ſexe.

La force de la maladie nerveuſe dont ces hommes ſont attaqués, eſt ſuſceptible de différents degrés: les uns ſont plus dangereuſement altérés que les autres: & de là ſont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des voyageurs ſur la propagation de ces individus. A l'Iſthme de Panama, un blafard & une blafarde peuvent engendrer; mais leur progéniture eſt, au témoignage de Lionel Waffer, baſanée, couleur de cuivre jaune, ainſi que le reſte de la nation; de ſorte que la cauſe qui avoit corrompu le ſang & le ſperme des parents, diſparoît à la ſeconde ou à la troiſieme génération: il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux blafards dont la conſtitution n'a pas tant ſouffert que celle des autres; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphoſe, une défaillance eſſentielle, ſont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans ſa deſcription de l'Afrique, qu'il eſt très-certain que les Nègres blancs des deux ſexes ne peuvent y procréer entr'eux, & qu'ils ſont reſpectivement ſtériles à tout âge; & il inſiſte tant de fois là deſſus, qu'on ne ſauroit ſe diſpenſer de croire qu'il

étoit bien inſtruit, lorsqu'il a fait cette dépoſition, qui ſe trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

Mr de Maupertuis cite, dans ſa *Vénus Phyſique*, Mr du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes orientales il s'y étoit informé ſi les Albinos propageoient entr'eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & ſe transmettoient de pere en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécillité, & toutes les ſingularités monſtrueuſes de leur tempérament; mais le témoignage de ce voyageur, qui n'étoit qu'un négociant riche, & non un Naturaliſte éclairé, n'eſt pas d'un grand poids dans une diſcuſſion ſérieuſe, où il ne s'agit pas de raſſembler ce que les gens du peuple diſent des Nègres blancs dans les Caffés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris qu'on n'a jamais voulu permettre aux chirurgiens Européans d'ouvrir quelques-uns de ces blafards, ni en Afrique ni à Java; non plus que les habitants du Valais ne voulurent permettre à Mr le Comte de Maugiron de faire anatomiſer un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années. (*) On ignore par là ſi ces créatures ſont viciées dans l'intérieur des vaiſſeaux ſperma-

(*) Mr. de Maugiron attribue les cauſes du *Cretinage* des Valaiſains à la malpropreté, à l'éducation, aux chaleurs exceſſives des vallées, aux eaux, & aux goitres qui ſont communs à tous les enfants de ce pays; mais il y exiſte probablement une autre cauſe plus ſpécifique, que l'on ſera plus à portée de connoître quand on ſera parvenu à obtenir la permiſſion de diſſéquer un de ces *Cretins*.

tiques; car il eſt ſûr qu'au dehors leurs parties génitales ne préſentent rien d'extraordinaire, & l'organiſation en ſemble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Piſon, qui a diſſéqué un Nègre blanc au Bréſil, s'il avoit entrepris la deſcription de ſon corps interne; mais s'étant uniquement borné à approfondir les cauſes de ſa blancheur dans le tiſſu de la peau, ſon travail eſt devenu inutile relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'Hiſtoire Naturelle, qu'il n'eſt point permis de franchir par des conjectures téméraires; on manque abſolument, & on manquera encore longtemps de connoiſſances anatomiques ſur cette ſorte d'hommes ſi remarquables à mille égards. Ce que l'on peut ſavoir de leur propagation ſe réduit à ceci: en Afrique, un Nègre blanc & une Négreſſe blanche ne produiſent jamais enſemble; mais il eſt arrivé dans l'isle de Biſſao, à onze degrés de l'Equateur, qu'un homme noir ayant eu à faire avec une blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant ſemblable à ſon pere, c'eſt à dire d'un Négrillon achevé. (*) Entre les Kackerlakes de l'Aſie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres; & ceux-là paſſent pour être féconds. Au reſte on n'a jamais vu d'Albinos qui n'euſſent eu des Nègres ou des baſanés pour peres: s'ils procréoient entr'eux, s'ils formoient des filiations régulieres & ſuivies, ils ne ſeroient ni ſi

(*) *Relation du Sieur André de Brue: Hiſt. des Voyages Tome III. p. 380. in 4to.*

chers, ni rares au point que les ſouverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en ſouhaitent. Battel, qui avoit longtemps réſidé à la cour du Roi de Loango, ne ceſſe de répéter que rien n'eſt moins commun que de voir naître des Dondos; & qu'on eſt obligé de les offrir tous indiſtinctement au Prince, qui les retient dans ſon palais & à ſon ſervice.

On comprend que les vrais Nègres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les baſanés; & de là il s'enſuit que leurs blafards ſont plus impuiſſants & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres: il ne faut donc pas s'étonner s'ils ſont conſtamment ſtériles en Afrique, quoiqu'ils ne le ſoient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de décrire la nature de la maladie qui décolore la ſubſtance prolifique: on n'a pas formé un aſſez grand recueil d'obſervations faites de ſuite & ſur un même plan, pour déterminer la cauſe premiere de ce phénomene: toutes les maladies dangereuſes font blanchir les Nègres; mais cette lividité eſt paſſagere, & ſe diſſipe par la convaleſcence, ou finit par la mort; mais les Nègres des deux ſexes à qui il eſt arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en ſoit, on ne ſauroit révoquer en doute que les aliments, les eaux, le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité: pourquoi ne naît-il des blafards parmi les Américains qu'à Panama & à la côte riche, & jamais dans la Guiane, où les habitants ſont

auſſi bronzés que les Dariens? L'air eſt très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Iſthme du nouveau monde; & ce qui prouve que cette inſalubrité a quelque influence ſur le changement du teint, c'eſt qu'on a remarqué que les Négreſſes d'Afrique qu'on tranſporte à Carthagene & à Panama, y accouchent plus ſouvent qu'ailleurs d'enfants blafards: le territoire de ces deux villes paſſe pour être le lieu le plus mal-ſain des Indes orientales; la lepre, le mal vénérien, le *Pasmè*, la *Culebrilla*, le *Vomito priéto*, ou la chapetonnade, y ſont endémiques: la tranſpiration des corps y eſt très-conſidérable, juſques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée: leurs actions répondent à leur phyſionomie; leurs mouvements ſont mous & pareſſeux; cela paſſe juſqu'à leur ton de voix; ils parlent lentement & bas, & leurs paroles ſont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe, ne conſervent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois; au bout de ce temps leur teint ſe flétrit, l'incarnat de leur joues diſparoît à jamais, leurs forces ſe perdent, & ils n'ont plus rien qui les diſtingue extérieurement d'avec les indigenes. On peut juger quelle doit être la malignité de l'atmosphere dans ce déplorable ſéjour, par les ſymptômes qui s'y manifeſtent dans les habitants, que l'avarice ſeule peut ſoutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a obſervé en Aſie que de certaines petites isles, ſituées autour de Java, fourniſſent plus ſouvent des Kackerlakes que Java même: les Dondos ſont moins rares à Congo, à Angola, à

Loango, que dans les états de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'Equateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, si l'on veut se ressouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie, & du Valais, le seul canton de l'Europe où l'on connoisse les *Cretins*, qui ne naissent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suisse, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut supposer que ces causes générales n'agissent que sur de certaines personnes, déjà disposées & comme préparées par le vice secret de leurs humeurs, & dont le tempérament recele le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce seroit s'imposer à soi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypotheses erronées, & tous les raisonnements sublimes & faux de tant de savants qui ont écrit sur les Albinos, qu'ils n'ont su définir, faute de les connoître; parce qu'ils ont pressenti l'ennui que leur feroit essuier la lecture d'une infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiser dans des sources si éloignées qu'on désespére d'y parvenir, quand on commence à les chercher. Un écrivain célebre avoit de son temps traité ce sujet: il supposoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la Nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection, au milieu de l'Afrique: cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les peu-

ples noirs, des enfants blancs; ce que personne ne conteste.

Il est dit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article *Nègres*, qu'on a soupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, issus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un Orang-Outang; mais ce n'est pas à des personnes instruites, sans doute, que ce soupçon est venu; & si l'on vouloit, en un seul mot, démontrer que ce sentiment est destitué même de vraisemblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des blafards à l'Isthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun singe de la taille de dix-sept pouces sur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau continent: il est donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique sous l'Equateur n'ont pas eu des magots pour peres. Quant aux Dondos & aux Kackerlakes de notre hémisphere, ils sont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute sur leur origine dans leur pays natal. On verra, dans la Section suivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été observé, & que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-éloignées, sur la possibilité de son existence: & quand il existeroit en effet, la difficulté reparoîtroit sous la même forme; puisqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature seroit blafarde avec des yeux de hibou.

En résumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points suivants, comme autant de notions acquises, ou comme au-

tant de conféquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Voffius le jeune, une maladie cutanée; mais leur fyftême nerveux, & toute leur conftitution ont reffenti une défaillance fi effentielle, fi efficace, qu'il n'eft pas poffible qu'ils puiffent jamais en guérir, ni redevenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre humain, ni une efpèce, ni une race, ni une variété; parce que ce font des individus ifolés, abfolument privés de la puiffance génératrice, ou qui n'engendrent pas des enfants qui leur reffemblent.

Mr le Cat de Rouen foutient que le lapin blanc eft le Nègre blanc de fon efpece: il n'y a aucune jufteffe, ni même aucun fens dans cette fauffe comparaifon; puifque ces lapins ne font ni malades, ni aveugles, ni ftériles: au contraire ils produifent avec des femelles de leur couleur une infinité de petits du même poil, & ces petits reproduifent à leur tour des générations fuivies & toujours femblables à elles-mêmes. Si Mr le Cat a fuppofé qu'il en étoit ainfi parmi les Dondos de l'Afrique, il fe dépouillera certainement de ce préjugé, en lifant les obfervations & les recherches que Mr de Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit Mr de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les rofes rouges; & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade: il auroit pu ajouter que des gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus furprenant fur les animaux fauves, qui y

acquierent un poil blanc; mais ces deux faits ne peuvent ſervir de termes de comparaiſon reſpectivement aux Nègres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des cauſes qui agiſſent immédiatement ſur eux, puisqu'ils n'ont jamais été noirs. Il eſt bien vrai qu'on a obſervé, depuis plus de dix-huit-cents ans, que les quadrupedes dont la robe eſt blanche, ſans bigarrure & ſans mêlange, ſont moins vigoureux, moins robuſtes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé: il n'y a pas tant de force vive, ni tant de réſiſtance dans les muſcles & les nerfs d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en eſt de même du reſte des animaux ſoumis aux travaux, ou à la domeſticité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec ſoin par ceux qui les emploient ou qui les achetent. (*)

La ſurdité, ou du moins l'affoibliſſement de l'ouïe n'eſt, dans les blafards & les Albinos, qu'une ſuite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les chiens blancs, ſans taches, ſont ordinairement ſi ſourds qu'il faut les appeller par un ſon beaucoup plus aigu que les autres: indépendamment de pluſieurs animaux ſur lesquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plupart de ces chats blancs, ſi recherchés, qu'on nous amene d'Angora en Syrie, n'entendent presque point;

(*) En Hollande on a reconnu, par une longue ſuite d'obſervations, que les vaches rouges ſont d'un tempérament inférieur, & moins fécondes que les vaches noires ou tachetées de noir & de blanc: auſſi l'eſpèce rouge a-t-elle été entierement bannie des pâturages de ce pays.

auſſi ne leur diſtingue-t-on pas un ſeul poil noir ou coloré dans toute leur fourrure, qui eſt ſoyeuſe & d'une blancheur éclatante. Il eſt probable que les Naturaliſtes du Nord s'appercevront un jour que l'ouïe diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphoſe de leur couleur au fort de l'hiver; & peut-être cet effet s'étend-il jusqu'aux hommes qui, par des cauſes fortuites, griſonnent à la fleur de leur âge.

La cauſe de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes, & des Dondos réſide dans la liqueur ſpermatique de leurs parents, en qui elle s'eſt corrompue, & a perdu, par une décompoſition quelconque, cette ſubſtance noirâtre qu'on a nommée *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui aſſigner un terme plus propre, ou un nom plus clair: on ne connoît pas l'eſſence de cet *Æthiops;* on ſait ſeulement qu'il eſt le même dans la moelle, dans le cerveau, & dans la ſemence des Nègres; & que plus on l'examine au microſcope, plus il ſemble compoſé de globules ou de petits grains noirs, qui ſont diſtincts de la matiere qui les tient comme en infuſion, ces globules étant plutôt mélés que confondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entiere diſſipation de cette ſubſtance colorante ne peut être occaſionnée que par un dérangement univerſel de toutes les parties animales; cependant pluſieurs raiſons, qu'il ſeroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus ſouvent de la mere que du pere, & qu'elle peut même provenir de la mere ſeule.

Cette maladie eſt plus commune autour de l'Equateur que par-tout ailleurs, puisque les endroits où on voit le plus d'Albinos ſont ou directement ſous cette ligne, ou ſeulement à quelques degrés de diſtance: elle n'eſt néanmoins pas tellement renfermée entre ces limites qu'elle ne ſe manifeſte, de temps en temps, dans des lieux voiſins des Tropiques. Non ſeulement les véritables Nègres ſimes, coiffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les baſanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des blafards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont ſoufferte: ceux qui ont des cheveux orangins ou roux, ſont moins viciés que les autres, dont la criniere eſt blanche ſans mélange: Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui ſont blonds, & qui ſemblent intermédiaires entre les blafards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoibliſſement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue & la ſagacité de leur ouïe.

Ceux qui penſent qu'il eſt permis d'interroger la Nature ſur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compenſé les phénomenes, en faiſant, par un prodige contraire, naître des enfants noirs de parens blancs. Pour répondre à cette queſtion en peu de mots, il ſuffit de dire que cet *Æthiops*, cette ſubſtance colorante, néceſſaire à la formation des Négrillons, ne ſauroit ou s'introduire, ou croître ſubitement dans la liqueur ſéminale des blancs: il ne peut donc

pas naître un enfant olivâtre ou Nègre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs : une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foiblesse pour des amans venus de la côte de Mélinde ou de Sierra-Leona ; elle a donné un héritier à son époux que son époux ne devroit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, nunquam tibi mane videndus.* Mais, dira-t-on, faudroit-il soupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs suffisamment convaincu de la régularité, de la sainteté de ses moeurs ? Il n'y a point de milieu : si elle accouche d'un mulâtre, elle a aimé un Nègre : en vain alléguera-t-on le pouvoir de son imagination, & les suites de la frayeur qu'ont produit sur son esprit des Maures qu'elle a vus de loin ; ces excuses seroient rejettées par des Physiciens éclairés ; quoiqu'un juge indulgent fît bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, singuliere, longtemps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce siecle : les Medécins la nomment tantôt l'*Ictere atre* & tantôt l'*Hydropisie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jaunisse & de l'eau intercutanée : cette incommodité peut, dans son plus haut période, colorer la peau jusqu'au point de la faire paroître d'un noir de suie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque : & tous les journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Comtesse de * * * qui est devenue deux fois, avant ses couches, aussi noire qu'une Mulâtresse, sans qu'on ait observé dans les enfants dont elle s'est délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indiſpoſition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matiere ſpermatique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atomes hétérogenes; noirs, ou noirâtres; c'eſt indubitablement cette ſorte d'ictere; mais s'il provenoit de l'union de deux perſonnes ainſi viciées un enfant dont l'épiderme ſeroit plus ou moins obſcur, on ne ſauroit dire qu'il eſt né de parents parfaitement blancs, puiſqu'ils avoient, avant l'inſtant de la conception, perdu leur teint naturel par des cauſes réelles. Au reſte, en accordant que cette jauniſſe renforcée pourroit avoir quelque influence ſur la liqueur prolifique, il ne faut pas ſe hâter de conclure de la poſſibilité à l'effet; tous les faits connus, loin de prouver cette influence, ſemblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lepre, ce fléau amené d'Afrique en Europe par ces ſcélérats qui prirent le nom de Croiſés, s'étoit dans nos climats ſubdiviſée en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *Ladrerie blanche*, *Lepra alba*, ſe transmettoit aux enfants dans le ſein de la mere: ils naiſſoient livides, blêmes: quoique moins blafards que les Kackerlakes Aſiatiques, on leur diſtinguoit ſur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matiere crétacée; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit exceſſive, & même plus dangereuſe que leur mal. (*)

(*) La lepre que les Européans ont transportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes ſymptômes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

„Quoique les lépreux des environs de Carthagene, dit „Ulloa, ſouffrent les incommodités inſéparables de cette ma-

Ainſi cette lepre épidémique qui ſurvient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes, & des Dondos, dont la maladie n'eſt point contagieuſe, ſans quoi les Rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs perſonnes, & ne les toléreroient certainement point dans leurs appartements à coucher; car ce ſeroit un goût étrange que de choiſir des peſtiférés pour pages, ou pour aumoniers.

Comme dans une matiere ſi intéreſſante & ſi difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit poſſible, après tout, d'abonder en ſon ſens, de ſe complaire en ſes idées, de voir les objets ſous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une ſeule cauſe; j'ai conſulté en 1767, ſur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, Mr Meckel, un des plus habiles Anatomiſtes de l'Europe, & le ſeul qui ait diſſéqué avec les yeux d'un Phyſicien plusieurs cadavres de Nègres, pour reconnoître la ſource de leur noirceur: les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'Hiſtoire Naturelle, le mettoient en état de juger de la ſolidité de mes obſervations ſur les Albinos.

Il me répondit *qu'il avoit vu avec plaiſir que ſes deux Mémoires, publiés en 1753 & en 1757, avoient un*

„ladie, ils ne laiſſent pas que de vivre longtemps, de ſorte „qu'on en voit qui meurent dans un âge avancé. Il eſt étonnant combien ce mal excite le feu de la concupiſcence, & „combien il eſt difficile à ceux qui en ſont atteints de réprimer cette paſſion déréglée: auſſi leur permet-on de ſe marier pour prévenir les déſordres qui ne manqueroient pas „d'en réſulter." *Voyage au Pérou. T. 1 liv. 5. pag. 42.*

rapport décidé avec le mien, qu'ils se prêtoient une lumiere mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous observez, dit-il, *la couleur du sperme des Nègres différente de celui des hommes blancs: vous attribuez au changement de ce sperme leur métamorphose de noir en blanc; si l'on ajoute à cela la couleur également différente de leur cerveau, de leur sang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Nègres est, ainsi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus essentielles du corps: les causes que vous assignez, sont donc vraies & vos recherches exactes.* (*)

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent sur les différentes parties de la Physique, eussent toujours ou l'occasion ou la modestie de consulter sur leurs écrits les grands maîtres & les savants les plus distingués: leurs ouvrages acquerroient par là plus d'autorité, sans risquer de rien perdre de leur mérite; mais la précipitation avec laquelle la plupart des auteurs composent, ne leur laisse pas le temps de s'instruire: ils abusent étrangement de leur propre facilité: en vain protestent-ils qu'ils ont épuisé leur sujet, qu'ils se sont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations, qu'ils ont pensé & réfléchi en écrivant: leurs livres, qui se multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, sans que nos connoissances fassent un progrès sensible, prouvent assez quel cas l'on doit faire de ces promesses si solennelles & si vaines: l'empressement à publier rapidement plu-

(*) Extrait de la Lettre de Mr Meckel, datée de Berlin, du 10 Juillet 1767.

ſieurs volumes ſous des titres faſtueux, les oblige à faire un uſage outré de leur imagination : on voudroit des recherches, des faits, des autorités, des obſervations; mais le temps leur a manqué : ils ne nous donnent que des peintures infideles, froides, & des raiſonnements vagues, qui s'étendent ſous leur plume. Cependant ce n'eſt rien dire que de raiſonner beaucoup dans des matieres où il faut inſtruire par des faits ceux qu'on croit aſſez habiles pour pouvoir ſe paſſer des ſyllogiſmes d'autrui.

SECTION II.

De l'Orang-Outang.

Pluſieurs raiſons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une deſcription exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a ſoutenu longtemps, dans les Univerſités de l'Europe, que les habitants de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes, mais de véritables Orang-Outangs; & comme on leur refuſoit une ame immortelle, il fallut une Bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les Théologiens, & peut-être auſſi parmi les Philoſophes du quinziéme ſiecle, qui ne ſavoient guères que de la Théologie : on verra ici la peinture de cet animal aſſez peu connu, avec lequel on confondit les Américains, qu'on ne connoiſſoit pas beaucoup mieux. Si

l'on prenoit à tâche d'excuſer cette mépriſe, quelque énorme qu'elle paroiſſe, je ne ſais ſi l'on ne pourroit y réuſſir: quand on vit un très-petit nombre de zélés Chrétiens aſſaſſiner de ſang froid, ſans motif, ſans beſoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne ſe défendirent pas; quand on vit que l'on chaſſoit ces Indiens avec des dogues Alains, (*) comme l'on chaſſe des ours & des loups, quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux, pour repaître les chiens qui les avoient ſaiſis, il y eut, ſans doute, quelque docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impoſſible que des hommes pouvoient traiter ainſi d'autres hommes, dans un autre hémiſphere: il crut donc que ces êtres détruits par les Eſpagnols ne conſtituoient qu'une eſpèce mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher ſur deux pieds, & d'articuler des ſons qui reſſembloient à des paroles.

Cette premiere erreur en a entraîné une autre de la part des Naturaliſtes, qui ont à leur tour confondu le *Nègre blanc* qu'on vient de décrire, avec l'Orang-Outang, qu'on s'eſt propoſé de faire connoître: quelques auteurs qui ont ſu diſtinguer des individus ſi différents, ont ſoupçonné néanmoins que l'Albino

---

(*) Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Eſpagnols à la deſtruction des Indiens Occidentaux, nomme toujours ces animaux *canes Alanos;* parce qu'ils étoient d'une race particuliere, amenée en Europe par les Alains, qui s'en ſervirent auſſi à la guerre, & peut-être même contre les anciens habitants de l'Eſpagne, dont les deſcendants ſe ſont revanchés ſur les Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans l'Hiſtoire.

pourroit bien être un métif provenu d'un Pongo & d'une Négresse violée ou libertine. Ces deux sentiments, également opposés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoissance très-superficielle & presque nulle de l'histoire des animaux de l'Amérique, où l'Orang-Outang n'existe pas de nos jours, & il n'y a pas de moyen pour savoir s'il y a jamais existé. Le singe du nouveau monde qui a la figure la plus humaine, est un petit Quadrumane qu'on voit courir dans les forêts du Brésil, & que les nomenclateurs Anglais appellent le *Mans-tegre.* (*) Les Relations du Paraguai qui disent que cette province nourrit des singes de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance (**), les Naturalistes n'ayant jamais pû se procurer des sujets de cette espèce, ni vivants ni empaillés.

Le véritable Orang-Outang appartient uniquement à la Zone torride de notre Hémisphere ; & encore y est-il très peu nombreux, malgré sa posture droite, malgré la dextérité de ses mains, & les facultés intellectuelles d'un ordre supérieur dont il est doué. Il paroît, au premier coup d'oeil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petits singes, ou du moins se rendre dominant parmi eux ; mais au contraire, les singes nains ont prévalu sur lui, & se sont multipliés au-delà de toute imagination, en sorte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à cinq-mille, qui maraudent dans les

(*) *Homme-Tigre.* Voyez *le Supplément aux trois-cents animaux. Londres 1736.*

(**) *Relation des Missions du Paraguai. p. 152.*

plantations, pillent les cases des Nègres, & incommodent toute une contrée par leur nombre, leur voracité, & leur pétulance (*); tandis qu'on ne voit presque jamais trente Orangs assemblés; peut-être ont-ils été anciennement plus répandus, & que les hommes, en leur faisant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du tigre & du lion; peut-être, sont-ils de leur nature peu prolifiques. Quoi qu'il en soit, il est certain que la population de ces animaux ne sauroit être plus foible qu'elle ne l'est de nos jours; & ce

(*) Pour se former une idée de la police que les singes observent entr'eux, il suffit de citer un passage fort curieux, tiré des Mémoires du Comte de Forbin, pendant son séjour à Siam.

„Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigieuse quantité de singes de différentes espèces; le pays en est tout peuplé. Ils se tiennent assez volontiers aux environs de la riviere, & vont ordinairement en troupes: chaque troupe a son chef, qui est beaucoup plus grand que les autres. Quand la marée est basse, ils mangent de petits poissons que l'eau a laissés sur le rivage. Lorsque deux différentes troupes se rencontrent, ils se rapprochent les uns des autres, jusques à une certaine distance, où ils paroissent faire halte: ensuite les gros *Macons*, ou chefs des deux bandes, s'avancent jusqu'à trois ou quatre pas, se font des mines & des grimaces, comme s'ils s'entreparloient: ensuite faisant tout à coup, volte-face, ils vont rejoindre chacun la troupe dont ils sont chefs, & prennent des routes différentes. Au retour de la marée, ils se perchent sur des arbres, jusqu'à ce que le pays soit à sec. Je prenois souvent plaisir d'observer tout leur manège: j'en vis un jour une douzaine qui s'épluchoient au soleil: une femelle qui étoit en rut, s'écarta de la troupe & se fit suivre par un mâle; le gros *Macou* qui s'en apperçut un moment après, y courut; il ne put rattraper le mâle qui se sauva à toutes jambes; mais il ramena la femelle, à qui il donna, en présence des autres, plus de cinquante soufflets, comme pour la châtier de son incontinence.„ *Tome I. p. 194. Amsterdam 1736.*

qui prouve combien il y a de difficulté à en ſaiſir quelques-uns, c'eſt qu'on n'en a montré que rarement en Europe, & à peine une fois dans un ſiécle: quoique les directeurs des ménageries & des cabinets d'Hiſtoire Naturelle n'ayent rien négligé, depuis quelque temps, pour en faire venir des côtes de l'Afrique, leurs correſpondants n'ont pû les ſatisfaire.

C'eſt à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroît ſi intimement apparenté au genre humain, & qui, par le rang qu'il tient dans la nature animée, auroit mérité plus d'attention. Quelques Moraliſtes, pour faire oſtentation d'une ſévérité outrée, ont condamné d'avance tous les eſſais qu'on ſeroit tenté d'entreprendre dans la ſuite, en les déclarant criminels & attentatoires aux loix que chaque genre doit reſpecter, comme étant des limites que la Providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indéciſion où l'on eſt à l'égard de l'Orang, excuſeroit les moyens dont on ſe ſerviroit pour s'aſſurer de ſon caractere générique, & qu'auſſi longtemps qu'on peut former ſur ce caractere des doutes raiſonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle; puiſque l'expérience ſeule nous apprendroit vers quel degré eſt tracée la ligne de ſéparation entre ſa race & la nôtre. Enfin on leur a répondu que des obſervateurs microſcopiqnes ont fait, en Italie, des eſſais & plus inutiles & plus indécents, ſans qu'on leur ait imputé à crime des recherches philoſophiques qui n'ont ni bouleverſé l'ordre de la ſociété, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, ſoutenues & attaquées par des Théologiens atrabilaires & implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure aſſez exacte, quoique gravée en bois, à la ſuite des Oeuvres de Piſon (*), a les os du *femur* & du *tibia* allongés, & ceux du tarſe & du métatarſe raccourcis, précíſément comme nous; & c'eſt par cette raiſon qu'il ſe tient droit & érigé ſur les pieds. En examinant la ſtructure des jambes poſtérieures des ſinges, on apperçoit par quel mécaniſme merveilleux la Nature a paſſé inſenſiblement de l'eſpèce quadrupede à l'eſpèce réellement bipede: ce ſecret a conſiſté à raccourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer. (**) Les ſinges ont encore le tarſe & le métatarſe trop longs, la cuiſſe & la *tibia* trop courtes, pour pouvoir ſe tenir ſur les pieds de derriere pendant un temps conſidérable: quand ils ſont dans cette attitude, elle n'eſt jamais ni ferme ni aſſurée, mais forcée & violente; parceque, pour roidir le genou, ils ſont néceſſités à marcher ſur la pointe des pieds: alors l'angle du talon étant trop ſuſpendu & ſans appui, tout leur arriere-corps oſcille & balance par un mou-

(*) *Amſterdam, chez Elſévir 1658. in fol.* Bontius dit que les inſulaires de Java, entre les mains deſquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit le produit d'une Négreſſe & d'un Singe de la grande ſorte; ce qui eſt ſi faux que les Nègres eux-mêmes le nient, & on peut les en croire.

(**) Dans le genre volatile, la Nature a employé un autre mécaniſme, parce que le corps des oiſeaux eſt ſoutenu parallélement à l'horizon; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *Pinguin des Terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire: les oiſeaux ne ſont donc pas des bipedes droits; auſſi ont-ils l'inflexion des genoux tournée par derriere, & la plante ou le ſoutien du pied, ſans comparaiſon, plus ample que l'homme.

vement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement, & occaſionne aux nerfs trop tendus une eſpèce de ſpaſme. On ne peut donc compter pour de vrais bipedes que l'Homme & l'Orang-Outang; auſſi celui-ci marche-t-il continuellement debout, ſans gêne, ſans contorſion, ſans balancement: il eſt vrai que ſon équilibre ſeroit encore plus exact, & ſon port plus ſûr, ſi l'on lui donnoit une chauſſure platte & des talons artificiels, comme ceux que les hommes ont eu l'induſtrie de s'appliquer, afin d'égaliſer le plan de leur ſole, & de la faire porter également par tous les points de ſa ſurface. De deux lutteurs d'une même force, d'une même adreſſe, dont l'un ſeroit chauſſé à notre façon, & l'autre à pieds nuds, l'avantage ſeroit du côté du premier, parce que ſa démarche étant plus parfaite, ſa réſiſtance ſeroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire ſon équilibre.

Tous les Orangs qu'on a jusqu'à préſent offerts à des Phyſiciens & à des Anatomiſtes d'Europe, n'avoient pas encore atteint leur derniere croiſſance, en ſorte qu'on n'a pu rien décider ſur leur grandeur reſpective: ceux que Mrs Tyſon, Cowper, Tulpe, Edward, & de Buffon ont décrits ou deſſinés, n'étoient que des adoleſcents à peine pourvus de toutes leurs dents, compoſées, à l'inſtar des nôtres, de trente-deux pieces, dont il y en a vingt molaires, huit inciſives, & quatre canines; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme: Battel prétend même qu'ils ſont auſſi puiſſants, auſſi grands, auſſi robuſtes que les Nègres; & en général, tous les voyageurs s'accordent à nous repréſen-

ter l'Orang vivant dans sa terre natale, dans son état de liberté, de la hauteur de cinq à six pieds.

Né dans un climat ardent, il semble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, & la privation de ses semblables l'affectent au point de le précipiter dans une espèce de Phthisie ou de consomption: ceux qu'on a conduits en Europe, n'y ont guères vécu, & aucun n'a pu résister pendant trois ans. On remarque dans leur physionomie un air fort sauvage, qui est surtout relevé par la nuance de leur teint obscurément basané; ils ont le nez plus écrasé que les Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le corps plus velu que celui de l'Homme, sans avoir cependant du poil dans la face, sinon au menton: leur chevelure, suivant Bontius, devient longue & flottante, au moins dans l'isle de Java; ceux des côtes occidentales de l'Afrique ont les cheveux plus courts, & on ne les distingue presque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leur poitrine n'est pas faite en carene, comme celle des quadrupedes, mais de forme platte & large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante; elles essuient l'écoulement périodique; (*) & quoique M. Linneus semble douter qu'elles ayent un clitoris, on sait que leur parties génitales sont configurées comme dans l'espèce humaine.

(*) Parmi les Singes il y a aussi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menstruel; & ces espèces paroissent être toutes celles qui ont l'arriere-corps naturellement dépilé, & qui sont continuellement en chaleur.

Outre les réservoirs de la bouche que les Zoolographes nomment indifféremment salles & abajoues, & qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences, palpables & décidées, entre son organisation interne & externe, & celle des singes (*) les plus Anthropomorphes; de façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne sauroit, en s'accouplant avec une guenon, produire un métif, vu le peu de correspondance & de relation qui existe entre leur structure, & leur anatomie respective. Enfin, il differe aussi essentiellement du singe qu'il ressemble parfaitement à l'homme: les trois points dans lesquels il s'écarte de notre économie, ne sont pas de la derniere

(*) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolixe, j'assignerai seulement six de ces différences palpables: on pourra par cet exposé juger des autres.

1. Les singes ont le foie divisé par lobes; tandis que ce viscere, dans l'Orang-Outang, est entier comme dans l'homme. 2. Les singes ont les vertebres percées pour le passage des nerfs; l'Orang a ces vertebres comme l'homme, solides & sans ouverture. 2. L'*os sacrum* est composé, dans les singes, de trois pieces, & dans l'Orang de cinq pieces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au *Coccix;* les singes en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les temples des singes different des temples, du crâne, & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties essentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il résulte de la structure & de la position des os dans les singes, qu'ils sont destinés à marcher à quatre pattes; il résulte, au contraire, de la structure du squelette de l'Orang, qu'il est un vrai bipede, & le seul de cette espèce qu'on connoisse dans la nature, après l'homme; c'est un aveu que Mr Tyson a fait lui-même, quoiqu'il pensât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un singe ordinaire, comme il tâche de le prouver dans son *Essai philosophique sur les Pygmées, les Cynocéphales, les Satyres, & les Sphinx des anciens.* Voyez la suite de son Anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien supérieur à son *Essai.*

importance, les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne constituant pas un caractere effectif; puisque ces parties varient très-souvent dans les individus de notre espèce, sans qu'il en résulte une difformité apparente, & les Anatomistes ont tant de fois disséqué des corps humains dans lesquels ils ont découvert onze côtes d'un côté, & douze de l'autre, que la fantaisie leur est venue de nommer ces personnes défectueuses des *Adamites*. L'excès n'est pas moins commun à cet égard que le défaut, car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur est arrivé plusieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertebre surnuméraire, & conséquemment de vingt-six côtes, c'est à dire d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La seconde différence qu'on lui observe, est d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'absence du ligament qu'on nomme le frein: cette configuration est encore plus légere que la surabondance des côtes, le même ligament manquant souvent aussi dans les hommes, en qui il n'y a point de partie sur laquelle la Nature ait plus exercé ses caprices que sur le prépuce.

L'Orang se distingue encore par la longueur des phalanges des doigts du pied, & surtout par l'écart que fait le pouce, qui au lieu de se joindre au second orteil, est dégagé comme le pouce de la main; ce qui lui donne plus de facilité qu'à nous pour gravir, & principalement pour grimper sur les arbres, parce qu'il saisit avec son pied, comme nous saisissons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractere plus marqué que les précédents, je n'ignore

point qu'il y a aux Indes, & ſurtout dans le Royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied ſont également déſunis d'avec le ſecond orteil, & font le même écartement que celui dont on vient de parler.

Le Docteur Tyſon, qui à diſſéqué un jeune Orang à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention; mais elles ſont ſi imperceptibles qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter, car on pourroit à la rigueur diſcerner de ſemblables variétés d'un homme à un autre homme, ſoit dans l'appareil extérieur des membres, ſoit dans la forme & la diſpoſition des inteſtins: j'omets donc l'examen de ces infiniment-petits qui ne changent rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés a ces animaux, & dont on voit de longues liſtes dans les nomenclatures du regne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter: ce que les Nègres nomment *Barris* ou *Pongos*, ce que les Hollandais appellent *Mandril*, les Anglais *Champanzee*, les Portugais *el Selvago*, les Français *homme des bois*, ne ſont que des appellations ſynonymes, qui déſignent le même être, le même Orang-Outang (*) qu'on trouve dans les forêts de l'Afrique & de l'Aſie méridionale, où il ſe nourrit de feuilles, de racines, & de fruits ſauvages: il marche toujours armé d'un bâton, & ſait en cas de beſoin faire pleuvoir une grêle de pierres ſur ceux qui l'atta-

(*) *Orang-Outang* ſignifie, en langue Malaïe, homme ſauvage, libre, indépendant; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El Selvago*.

quent; mais il n'inquiete jamais quiconque ne l'offense point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles; & Mr de la Brosse (*) assure qu'il a connu à Lowango une Négresse qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une case de feuillages, car ils cabanent aussi proprement que les Nègres. Il est surprenant que ce voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour savoir si elle avoit conçu des suites de sa débauche: la passion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes, embarrasseroit davantage celui qui en contemplant cet instinct, ou cet égarement de l'instinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir; si l'on ne connoissoit le même penchant aux singes Pitheques & Cercopitheques. Ce n'est donc pas ici un résultat de la réflexion que l'Orang seul pourroit faire sur l'imitation & l'analogie de sa race avec la nôtre; puisque le plus vil babouin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, caressent les femmes avec tendresse, les poursuivent, les persécutent & repoussent les hommes d'un geste acariâtre, & avec tous les symptômes de la jalousie; tandis que que les guenuches ont les femmes en aversion, & briguent les caresses des hommes.

Cette inclination se manifeste en général dans toute la famille des singes Knodalomorphes, ou Anthropomorphes, sans qu'on en apperçoive la moindre

(*) Cité par Mr de Buffon, dans son *Histoire des Animaux*, Tome XIV.

apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection phyſique pour les mâles ou femelles du genre humain. Ces conſidérations me portent de plus en plus à croire que la reſſemblance eſt la ſeule cauſe qui abuſe les ſinges, & l'on peut inférer de là que cette ſimilitude eſt infiniment plus frappante encore pour eux que pour nous; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour ſaiſir une partie des perceptions de leur ame, s'il eſt permis de s'exprimer de la ſorte; car il eſt certain que ces ſinges, en conſidérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles: & cela ſuppoſe en eux des idées de comparaiſon & un raiſonnement ſupérieur à l'inſtinct machinal qu'on leur accorde: cela ſuppoſe qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui réſulte d'un contour tracé ſans rudeſſe, & avec régularité, fait en eux une impreſſion très-ſenſible, jusqu'au point que des Naturaliſtes, dont nous ne voulons ni condamner ni adopter les opinions, ſoutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur effervesſcence, leurs propres femelles pour les nôtres, ſi malheureuſement le choix en étoit à leur diſpoſition. Il eſt certain encore qu'ils ont la ſagacité ſinguliere de diſtinguer le ſexe, de quelque façon qu'il ſe traveſtiſſe, quelque ſoin qu'il apporte à voiler ſon caractere; & une femme qui ſe préſente devant eux en habits d'homme, en eſt ſur le champ reconnue malgré ſon déguiſement; ce qu'on attribue communément à l'extraordinaire ſubtilité de leur odorat, dont on croit que

le ſens eſt d'autant plus perfectionné qu'ils ont les organes du goût plus fins; mais ce n'eſt qu'une conjecture & une ſimple probabilité; car il eſt poſſible enfin qu'ils diſtinguent par la vue ce qu'ils paroiſſent diſcerner par l'odorat, qui ne me ſemble point devoir être auſſi parfait dans les ſinges qu'on le penſe, & ſurtout dans l'eſpèce qui n'eſt pas cynocéphale, puisque leur nez eſt trop écraſé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, & ſoit tapiſſé d'une grande membrane; d'où dépend, comme on ſait, la juſteſſe de ce ſens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans ſon état de domeſticité, ou plutôt d'eſclavage, parmi les hommes, elles dépendent beaucoup de l'éducation; & ſi des perſonnes intelligentes, ſi des philoſophes prenoient à coeur de la diriger par des traitements doux & des manieres affables, on pourroit la pouſſer très-loin; mais juſqu'à préſent cette éducation n'a été confiée qu'à des matelots, ou à des ſaltimbanques Moresques, qui ne lui ont enſeigné que peu de choſe, ou ce qu'il ne lui importoit point de ſavoir. Quelles que ſoient les impreſſions qu'on lui donne dans ſon enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ſes actions ſont toujours plus réfléchies que celles des ſinges: moins mièvre, moins pantomime, il ne s'abandonne pas à des tranſports brusques, ni à des geſticulations impertinentes, ni au ton de la dériſion, comme les magots: il n'exprime pas ſes affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne frémit pas dans la colere: plus triſte que grave, plus mélancolique que ſérieux, il ſemble regretter ſa liberté & ſa

patrie. Je ſais qu'on a révoqué en doute ce que Bontius & le Guat diſent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes; mais au moins les obſervateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, ſavent ſe contenir, & ne copient jamais la déteſtable lubricité du Papion.

„J'ai vu, dit Mr de Buffon, l'Orang préſenter „ſa main pour reconduire les gens qui venoient le viſi„ter, ſe promener gravement avec eux, comme de „compagnie: je l'ai vu s'aſſeoir à table, déployer ſa „ſerviette, s'en eſſuyer les levres, ſe ſervir de la cuiller „& de la fourchette pour porter à ſa bouche, verſer „lui-même ſa boiſſon dans un verre, le choquer lors„qu'il en étoit invité, aller prendre une taſſe, une „ſoucoupe, l'apporter ſur la table, y mettre du ſucre, „y verſer du thé, le laiſſer refroidir pour le boire; & „tout cela ſans autre inſtigation que les ſignes ou la „parole de ſon maître, & ſouvent de lui-même. Il „ne faiſoit du mal à perſonne, s'approchoit même avec „circonſpection & comme pour demander des ca„reſſes." (*)

Il eſt plus facile de décrire cette ſinguliere créature que de la définir: ſa ſtructure interne & externe, ſes habitudes, ſon génie prouvent ſans réplique que ce n'eſt pas un ſinge. Eſt-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre ſecondaire, & placé au deuxieme rang dans l'univerſalité des êtres vivifiés? Voilà de quoi les Naturaliſtes ont diſputé avec

(*) *Hiſtoire naturelle.* Tome XIV. p. 53. in 4to, au Louvre 1766.

aigreur, & sans succès; mais ils différeroient moins dans leurs jugements, s'ils s'accordoient davantage sur les faits contestés, que les uns rejettent & que les autres adoptent, selon qu'ils se plient & s'adaptent à leurs systêmes, ou à leurs préjugés, aussi dangereux que des systêmes.

Il semble que Mrs Tyson, Klein (*), & de Buffon ont trop reculé cet animal, & que Mr Linneus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'il lui assigne dans son enclassement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, & qu'il n'a réellement pas. Si c'est un intermede, il falloit tout au moins lui conserver sa place, & ne point le conduire à une extrémité ou à une autre. Si la Nature ne fait point de sauts, si elle ne coupe point brusquement la trame de ses ouvrages, si elle lie étroitement les productions de tous les regnes par une série & un enchaînement sensibles; pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des singes au genre humain? Est-il donc si déraisonnable de supposer que pour remplir ce vuide, elle y a confiné l'Orang-Outang à une distance égale, de sorte qu'en lui l'homme commence, & le singe finit? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le Zoophyte entre deux regnes.

Cet animal, dit le Pline de la France, a une langue comme nous, un cerveau organisé comme le nôtre; mais il ne parle pas, ne pense pas: ainsi l'intervalle qui le sépare de notre race, est total, immense,

(*) *Theodori Klein Quadrupedum dispositio, pag. 86. in 4to. Lipsiæ 1751.*

aussi grand, aussi réel qu'il peut être : la conformité de sa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni ne l'éleve au-dessus de la nature des bêtes. En un mot, si l'on le dépouille de son masque, il ne reste de lui qu'un singe.

Quiconque liroit cette définition sans être prévenu, s'il est possible qu'on puisse ne point l'être, la trouveroit outrée ; car si l'Orang-Outang parloit, il cesseroit d'être au-dessous de nous, abdiqueroit sa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal ; & l'on perdroit ses peines à lui disputer davantage son humanité, hormis qu'on ne veuille la disputer aussi aux Nègres blancs & noirs ; parcequ'ils ont peu de mémoire, peu de jugement, moins d'esprit, & que des scélérats les achetent en Afrique pour les revendre à d'autres scélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par Sa Majesté Catholique Charles V, & Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XIII, surnommé *le Juste*. (*)

Mr Rousseau soutient que si les Orangs ne parlent pas, c'est qu'ils ont negligé leur organe vocal, & que la parole n'est pas même naturelle à l'homme ; puisqu'on a tiré des bois du Hanovre, & des solitudes de la Lithuanie & des Pyrenées, des Sauvages

(*) On dit que Louis XIII eut d'abord quelque répugnance à permettre le commerce des Nègres à ses sujets ; mais cela n'est gueres croyable, si l'on compte le grand nombre d'ordonnances & de réglements faits sous son regne, pour assurer aux acheteurs *la propriété légitime & légale de leurs esclaves*. Louis XIV fit rédiger ces différents édits, & l'on en compila ce qu'on ose nommer *le Code noir*, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

muets. (*) Mr Rouſſeau auroit dû faire attention que ces ſauvages étoient ſolitaires, & que la parole exigeant néceſſairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impoſſible & inutile: il auroit dû, pour prouver ſon paradoxe, nous marquer ſur la circonférence du globe un endroit où l'on ait découvert des hommes aſſemblés au nombre de dix à douze, & deſtitués en même temps du don de ſe faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs beſoins par l'articulation des ſons de la langue. Comme on n'a jamais ſurpris, ni dans l'ancien monde, ni au nouveau continent, ni aux terres Auſtrales, un troupeau de Sauvages dégradés & abrutis jusqu'au point d'avoir perdu la parole, lorsqu'ils avoient perdu presque toutes leurs autres facultés morales, il s'enſuit que le talent de parler eſt auſſi naturel à l'homme réuni avec ſes ſemblables, que le talent de voir & d'entendre eſt naturel à l'homme iſolé, & abandonné, ſoit dans ſa jeuneſſe ſoit dans l'âge viril, parmi les bêtes; car nous avons déjà remarqué à l'article du voyage de Roggers, qu'un Profeſſeur d'Eloquence, délaiſſé dans l'isle inhabitée de Juan Fernandez à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant ſept à huit ans d'exil & de ſolitude.

Ce n'eſt donc pas raiſonner conſéquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer; car s'ils avoient jamais poſſédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puiſſance de l'organe vocal que de la puiſſance de l'ame, il leur eût été

(*) Voyez *les notes ſur le Diſcours ſur l'inégalité des conditions, p. 227. Amſterdam 1755.*

impoſſible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente enſemble.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir, ſi avec un cerveau organiſé comme le nôtre, ils ne penſent pas, ainſi que le veut Mr de Buffon: il ſemble qu'en les rangeant parmi les ſinges, il auroit dû convenir qu'ils penſent autant que les autres êtres de la même claſſe. Refuſer aux ſinges toute eſpèce d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un reſſort groſſier, c'eſt renouveller une ancienne prétention qui manifeſtoit peut-être plus de ſtupidité dans le premier Stoïcien qui la ſoutint, qu'on n'en obſerva jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverſer le centre des préjugés ſans pencher d'aucun côté, ſi l'on pouvoit garder un juſte milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en philoſophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux: on avoueroit que ſa perfectibilité a été circonſcrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine; & cet aveu feroit moins rougir notre raiſon que la folle préſomption qui, en contraſtant avec notre foibleſſe, nous éleve à un degré d'où le créateur n'a pu deſcendre jusqu'aux animaux, qu'en franchiſſant un vuide immenſe; comme ſi l'on devoit compter pour infini l'eſpace qui ſépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, perſécutés par l'infortune & le beſoin depuis l'inſtant de leur naiſſance juſqu'au bord du tombeau. Un Anglais reprochoit à Mr Brookes, d'avoir, dans ſon *ſyſtême d'Hiſtoire naturelle*, mis l'hom-

me dans l'ordre des ſinges : je me rends, repondit-il, à la force de vos objections : je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le ſinge dans l'ordre des hommes.

En faiſant paſſer les animaux en revue, on a, ſuivant ſes caprices ou ſes intérêts, donné la primauté tantôt à une eſpèce & tantôt à une autre : les quadrupèdes qu'on détruit, & qu'on gouverne le plus abſolument, ſans qu'ils ſe révoltent, ceux dont on fait les meilleurs eſclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang : on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité, par leur obéiſſance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette ſoumiſſion & ce goût pour la ſervitude, loin d'annoncer la nobleſſe de l'inſtinct, ne déceloit que de la puſillanimité : ils ont donc pris le lion pour le chef & le Roi des animaux ; parce qu'il eſt brave, deſtructeur, pourvu d'une force déméſurée, & d'une férocité indomptable, qu'on a comparée apparemment à celle des deſpotes Aſiatiques ; mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, & des muſcles également robuſtes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on l'aſſignoit à un penchant invincible pour le carnage, à une ſoif inſatiable du ſang, & à une antipathie contre tout ce qui reſpire.

Enchantées de la docilité de l'éléphant, quelques nations des Indes orientales ne connoiſſent point d'animal ſupérieur à celui-là, exagerent ſes vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intelligence, & lui

attribuent plus d'efprit qu'à eux-mêmes : tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont de véritable refpect que pour la vache dont ils ont fanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une abfurdité particuliere ne doivent ni ne peuvent guider un Naturalifte qui veut enclaffer avec quelque méthode les productions du regne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en fyftême, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoiffances, qui en ont un fi grand befoin. Ce n'eft ni l'utilité refpective de chaque genre, ni le génie plus ou moins indifciplinable de chaque efpèce qui doivent le décider : il faut qu'il choififfe des caracteres plus exprimés, plus palpables, plus fixes : il faut qu'il compare les affinités de l'organifation interne & externe pour réunir les familles, & pour marquer à chacune de leurs branches fon rang & fes limites. En introduifant l'homme dans la premiere claffe, il faut qu'il mette l'Orang au fecond degré, parcequ'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine ; & quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'induftrie dans le Caftor, plus de fagacité dans l'éléphant ; cet enclaffement, fondé fur la reffemblance & l'analogie, n'en feroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupede pourvu d'un inftinct fupérieur à celui de l'Orang, puisqu'aucun n'a des organes d'une fi grande fubtilité : auffi plufieurs voyageurs affurent-ils que quand ces animaux s'affemblent, ils défont aifément un éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés

par la Nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obſcure, à peine connue en Europe, & dans une grande partie de l'Aſie. Le pouvoir de réſiſter indifféremment aux influences de tous les climats, & de propager depuis les Poles jusqu'à la Ligne, n'a été accordé à aucune eſpèce animale ni végétale: c'eſt la prérogative de l'homme, c'eſt le privilège attaché à ſa primauté; encore ne peut-il en jouir qu'en ſouffrant une dégénération, une défaillance, & une ſorte de métamorphoſe, tant dans ſes facultés phyſiques que morales. Le véritable pays où ſon eſpece a toujours réuſſi & proſpéré, eſt la Zone tempérée ſeptentrionale de notre hémiſphere: c'eſt le ſiége de ſa puiſſance, de ſa grandeur, & de ſa gloire. En avançant vers le Nord, ſes ſens s'engourdiſſent & s'émouſſent: plus ſes fibres & ſes nerfs gagnent de ſolidité & de force, par l'action du froid qui les reſſerre; & plus ſes organes perdent de leur fineſſe; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robuſtes, où tous les eſprits vitaux ſont occupés à mouvoir les reſſorts de la ſtructure & de l'économie animale.

Au-delà du Cercle Polaire, ſa taille ſe concentre, la belle proportion de ſes membres ſe perd, ſon viſage ſe ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chétif qu'il eſt incapable d'inſtruction. Sous l'Equateur ſon teint ſe hâle, ſe noircit; les traits de ſa phyſionomie défigurée révoltent par leur rudeſſe: le feu du climat abrége le terme de ſes jours, & en augmentant la fougue de ſes paſſions, il rétrécit la ſphere de ſon ame: il ceſſe de pouvoir ſe gouverner lui-même,

& ne ſort pas de l'enfance. En un mot, il devient un Nègre, & ce Nègre devient l'eſclave des eſclaves.

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe; ſi l'on excepte quatre à cinq peuples de l'Aſie, & quelques petits cantons de l'Afrique, le ſurplus du genre humain n'eſt compoſé que d'individus qui reſſemblent moins à des hommes qu'à des animaux ſauvages: cependant ils occupent ſept à huit fois plus de place ſur le globe que toutes les nations policées enſemble; & ne s'expatrient presque jamais. Si l'on n'avoit tranſporté en Amérique des Africains malgré eux, ils n'y ſeroient jamais allés: les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs; mais ce qui eſt dans ceux-ci une impuiſſance de leur conſtitution, n'eſt dans les autres qu'un effet de leur nonchalance: auſſi ne prétendons-nous point qu'en mettant cet animal au ſecond rang, on doive l'enviſager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de Mr de Buffon, il convient d'examiner, avec la même impartialité, la déciſion de Mr Linnéus, qui en admettant d'autres faits, & une autre deſcription de l'Orang-Outang, en a jugé d'un façon bien différente.

„Le genre humain eſt compoſé, dit-il (*), de „deux ſortes d'hommes; celui *du jour* qui eſt ſage &

(*) *Homo diurnus, ſapiens. Europæanus, Aſiaticus, Africanus, & Americanus.*

Homo nocturnus, troglodytes, ſilveſtris, Orang-Outang Bontii. Corpus album, inceſſu erectum, noſtro dimidio minus. Pili albi, contortuplicati. Oculi orbiculati, iride, pupillâque aureâ. Palpebrae anticè incumbentes cum membranâ nictitante.

„prudent, & celui *de la nuit* qui eſt fou, ſauvage, & „troglodyte; c'eſt l'Orang-Outang de Bontius. Il a „le corps blafard, une fois plus petit que le nôtre: il eſt „couvert d'un poil blanc & friſé; ſes yeux ſont „ronds; ſa prunelle & ſon iris ſont couleur aurore: il „porte ſes paupieres rabattues par devant, ainſi que ſa „*membrane clignotante*, regarde de travers, marche „droit, & quand il eſt debout, les doigts de ſes mains „arrivent à ſes genoux. Il vit vingt-cinq ans, eſt „aveugle de jour, ſe tient alors coi, & caché dans un „antre; pendant la nuit il voit, ſort, maraude, parle en „ſifflant, penſe, raiſonne, & s'imagine que la terre a „été créée pour lui: il croit qu'il en a été jadis le maî-„tre, & qu'il l'envahira une ſeconde fois, quand le „moment de cette étonnante révolution ſera arrivé."

Si un ſi étrange animal exiſtoit dans l'Univers, il faudroit ſans doute le rapporter, non à une eſpece du genre humain, mais au genre même; car ce ne feroit pas une pellicule (*) de plus ou de moins, placée

---

Viſus lateralis, nocturnus. Manuum digiti in erecto attingentes genua. Ætas XXV annorum. Die caecutit, latet; noctu videt, exit, furatur. Loquitur ſibilo; cogitat, ratiocinatur, credit ſui cauſſâ factam tellurem, ſe aliquando iterùm fore imperantem. Caroli a Linné *Syſtema Naturae.* Tom. I. p. 33. in 8vo. Editio duodecima, reformata. *Holmiae 1766.*

Cette Edition differe des précédentes, en ce qu'on y a retranché l'épithete de *Stultus*, qu'on avoit donnée à l'*homme nocturn* dans les autres Editions.

(*) Mr Linnéus prétend que cette pellicule, que les Anatomiſtes nomment *Membrana nictitans*, & qui a de nos jours excité une diſpute immodérée entre Mrs Albinus & Haller, eſt dans l'Orang-Outang retirée ou repliée ſous les paupieres, comme dans la plupart des animaux qui naiſſent aveugles, pendant que dans les enfants cette même membrane ſe réunit à l'iris; & il tire de cette différence un caractere de dif-

fous la paupiere, qui pourroit l'éloigner de la premiere famille du regne animal. Mais Linnéus a décrit un être de raifon: en confondant le Nègre blanc avec l'Orang-Outang, en empruntant des traits particuliers à l'un pour les appliquer à l'autre, en pervertiffant les dénominations reçues, & les termes appellatifs confacrés dans le langage de la Phyfique & de la Phyfiologie, il a formé & dépeint une chimere rifible. Et fur quoi fondé? fur l'autorité presque nulle d'un voyageur presqu'inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le Nègre blanc, l'Albino de Java, pour l'Orang-Outang, puisqu'il nomme ce dernier animal *Kakerlak*, qui eft la véritable épithete qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards. Il ne faut qu'être fuperficiellement verfé dans le ftyle des relations, pour difcerner cette méprife inexcufable, qui n'a pas laiffé de féduire le Naturalifte Suédois, à qui on a reproché depuis fi longtemps que fa méthode, qui fubftitue les axiomes aux difcuffions, ne peut que conduire à des erreurs incommenfurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, fur lesquels tout l'édifice fe repofe, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; & c'eft précifément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux deffeins produits par M. Linnéus (*) pour former une idée de fon monftre nocturne, font

parité entre l'homme & l'Orang; mais le Docteur Tyfon, qui a anatomifé un de ces animaux, ne lui a pas trouvé cette pellicule; elle n'exifte donc pas, on ne peut donc pas la citer comme un caractere.

(*) Je parle ici de l'Edition du *Syftême de la Nature* in fol. avec fig. *à la Haye*, chez Stadtman 1765.

ceux de l'Orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du Champanzee qui se trouve dans les Glanures à estampes enluminées, de Mr Edward de la Société Royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont absolument rien de commun avec la chimere qu'il décrit: il n'y a pas la moindre ressemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'Orang-Outang est fou, & vouloir prouver par là que c'est un homme, c'est une idée si singuliere, si originale qu'elle n'a pu tomber dans l'esprit que d'un professeur d'Upsal, qui voit toute la Nature dans une petite ville de la Suede.

On a montré à Paris, à Londres, à Amsterdam, des Orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit: ils n'étoient ni fous, ni blafards; ils n'avoient ni l'iris doré, ni les paupieres rabaissées, ni le poil bouclé: ils ne siffloient pas, ne parloient pas, ne raisonnoient pas: Tulpe, Cowper, & Tyson, qui les ont examinés vivants, sont d'autres témoins que des marchands de Nègres & des écrivains de vaisseaux, qui se sont permis de publier les journaux de leurs voyages, sans être instruits, & sans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Nègres qui sont voisins des Orangs, conviennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des souterrains, mais à l'ombre des arbres, sans faire la moindre disposition guerriere pour conquérir le globe, puisqu'ils n'ont point conquis un seul coin de l'Afrique, où ils menent une vie vagabonde & précaire. Il est vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une grosse troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle

ſa phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie, diſpoſée à l'attaquer: les Macédoniens auroient donné le ſpectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un ſeul exemple dans l'Hiſtoire, ſi le Roi Taxile n'eût tiré le déprédateur de l'Aſie de ſon erreur (*), en lui faiſant comprendre que ces créatures, quoique ſemblables à l'homme, étoient infiniment moins inſenſées, moins ſanguinaires, & que ſi l'on les voyoit aſſemblées ſur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois-cents & trente-ſix ans avant notre ére vulgaire, les Carthaginois, ſous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les Orang-Outangs dans une isle de l'Afrique Occidentale: on obſerva dès lors que ces animaux ne tinrent point en raſe campagne contre leurs aggreſſeurs, mais qu'ils ſe ſauverent avec beaucoup de précipitation ſur des rochers, d'où ils ſe défendirent ſi vaillamment à coups de pierres que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles, qui ſe débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs qu'il fut impoſſible de les garder en vie. Hannon, qui les prit pour des femmes ſauvages & ve-

(*) *Dicunt eſſe in eâ ſilvâ maximam ingentium cercopithecorum multitudinem, adeo ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibusdam apertis vidiſſent ordinibus ſtare inſtructis (nam id animal ad humanum accedit captum, non minus quam Elephantes) exercitum putaverint eſſe, & in eos tanquam in hoſtes contenderint; a Taxilo autem, qui cum Alexandro erat, re cognitâ ceſſaſſe: Strabo Lib. XV. Tom. II. pag. 1023.* Strabon, qui nomme ces animaux des cercopitheques, s'eſt vraiſemblablement trompé, puisqu'il n'y a pas de cercopitheques ſi grands, & les plus grands même marchent à quatre pattes; de ſorte qu'on ne ſe feroit pas mépris ſi groſſiérement à leur égard que de les prendre pour des hommes.

lues, les fit écorcher (*), & rapporta leurs peaux à Carthage, où on les déposa dans le temple de Junon: on conserva ces dépouilles avec tant de soin pendant deux siécles, qu'on les trouva encore en entier lors de la prise de cette ville par les Romains.

Si Mr Linnéus avoit donc interrogé des relations plus véridiques; s'il avoit puisé dans des sources moins altérées, & distingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des Orangs, sans leur attribuer l'incompréhensible emploi d'*Hommes Nocturnes*. Il est contradictoire de vouloir réformer toutes les branches de la Physique, & d'introduire en même temps dans le regne animal des espèces imaginaires, qu'on devra réformer à leur tour.

Au reste, il résulte de l'examen de ces sentimens opposés, & de nos propres observations, que les Pongos ou les Orangs, fonciérement différents des singes, sont les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produisoient avec lui, le métif issu de cette race croisée seroit à tous égards ce que des yeux philoso-

---

(*) „Erant autem multò plures viris mulieres, corporibus „hirsutæ, quas interpretes nostri Gorillas vocabant. Nos per„sequendo virum capere ullum nequivimus; omnes enim per „præcipitia, quæ facilè scandebant, & lapides in nos conjiciebant, „evaserunt. Fœminas tamen cepimus tres, quas, cum mor„dendo & lacerando ab ducturis reniterentur, occidimus, & „pelles eis detractas in Carthaginem retulimus." *Hannonis Periplus: pag.* 77. *Hagæ* 1674, traduction de Van Berkel. Voyez aussi le *Commentaire de Mr Bougainville sur le Periple d'Hannon*, dans le Tome *XXVI des Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

Ce passage, à tous égards très-remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'espèce humaine étoit moins répandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des Orangs y étoit plus nombreuse.

phiques pourroient contempler de plus remarquable dans l'univers; mais on n'a que des conjectures très-éloignées sur la possibilité de cette génération; car ce qu'on rapporte de quelques femmes exposées ou délaissées dans des isles désertes de l'Archipélague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les Ponges qui les recueillirent, n'est qu'un bruit vague dont on fait mention dans des Relations sans nom & sans autorité. Si l'on connoissoit le temps de la gestation des Orangs femelles, fécondées par des mâles de leur espèce, l'on seroit déjà fort avancé; mais, quoiqu'on n'ait que des notions incertaines sur cet article; l'on peut soupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excede de beaucoup celui des guenons, qui est connu.

Les observateurs qui parcourront dans la suite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce service à l'Histoire Naturelle d'étudier le temps de la gestation, l'éducation individuelle & les habitudes de ces animaux, qui ne sont assurément point ennemis de l'homme. Outre l'avanture de l'Africaine de Lowango, qu'ils avoient retenue si longtemps dans leurs habitations, Battel nous apprend encore qu'un Négrillon de sa suite ayant été également emmené par les Orangs, vécut douze à treize mois parmi eux, & revint très-content, en se louant du traitement de ses ravisseurs. Ces deux faits, parvenus à notre connoissance, prouvent que ces enlevements doivent être fort fréquents en Afrique: ils prouvent que l'Orang est le seul animal qui dans son état de liberté, oblige quelque-fois l'homme à lui tenir compagnie; ce que l'on

ne sauroit attribuer uniquement à son incontinence; puisqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever. (*) Il est vrai qu'on lit dans quelques voyageurs que les ours du Nord, en furetant dans les maisons des paysans mal gardées, saisissent aussi quelque-fois les enfants au berceau, les conduisent à leurs loges & les allaitent avec autant de soin & de sollicitude que leurs propres oursins. C'est à des avantures aussi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes sauvages, quadrupedes, muets, & solitaires qu'on a trouvés dans les plus vastes forêts de l'Europe, sans savoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le moindre secours, le moindre soulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques: il semble au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle, lorsqu'on les a perdus ou exposés dans des bois épais: il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la septieme ou la huitieme année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes: il faut que, par un hazard singulier, aucune bête carnaciere ne les ait rencontrés, pendant les deux premieres années de leur déplorable situation; sans quoi, foibles de corps & destitués de génie pour suppléer à la force, ils auroient été indubitablement mis en piéces & dévorés par le premier loup affamé. Parvenus à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déjà disputer leur nourriture, & défendre leur existence contre les assauts des bêtes féroces, comme on

(*) Voyez la *Relation du voyage de Mr de Gennes aux Terres Magellaniques par Froger*, pag. 43.

en a eu un exemple dans la petite fille ſauvage de Champagne, qui aſſomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la ſurprendre. Les faits allégués par Struys, & adoptés par Mr Linnéus (*), pour prouver que

(*) Mr Linnéus donne la liſte ſuivante des Sauvages de l'un & de l'autre ſexe, trouvés en différents temps dans les déſerts & les bois de l'Europe.

Juvenis Urſinus, Lithuanus. 1661.
Juvenis Lupinus, Heſſenſis. 1544.
Juvenis Ovinus, Hibernus. Tulp. Obſ. IV. 9.
Juvenis Bovinus, Bambergenſis. Camerar.
Juvenis Hannoveranus. 1724.
Pueri duo Pyrenaici. 1719.
Puella Campanica. 1731.
Johannes Leodicenſis. Boerhaav.

En donnant aux deux premiers ſauvages les épithetes d'*Urſinus* & de *Lupinus*, ce Naturaliſte paroît convaincu que ces deux jeunes gens avoient été allaités & élevés par des ours & par des louves. En ſuppoſant même que ces Sauvages ſavoient contrefaire le grondement de l'ours & le hurlement du loup, s'enſuivroit-il de là qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux? Non ſans doute, puisqu'il eſt fort naturel, qu'ils ayent copié les ſons qu'ils étoient accoutumés d'entendre dans les bois, ſans avoir la moindre communication avec les bêtes féroces. Il eſt bien plus difficile d'expliquer comment quelques uns de ces ſolitaires étoient devenus quadrupedes, comme celui trouvé dans le Hanovre en 1724.

Quant à ce jeune homme bêlant, montré à Amſterdam vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis ſauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu des brebis ſauvages en Irlande. Il étoit âgé de ſeize ans, & avoit été pris dans des fondrieres plantées de ronces, où il s'étoit précipité pour éviter les chaſſeurs qui le pourſuivoient. Sa voix n'avoit rien d'humain, & ſon cri imitoit exactement le bêlement des moutons; auſſi Tulpe le nomme-t-il *Juvenis balans.* Sa langue paroiſſoit comme collée au palais: il ne mangeoit que du foin & de l'herbe, & ne buvoit que de l'eau & du lait, & jouiſſoit de la meilleure ſanté. Son teint étoit hâlé, ſon front applati, & ſon occiput pointu: il avoit la poitrine déprimée, & aucune protubérance au ventre, à cauſe de ſa façon de marcher à quatre pattes. Enfin, il reſſembloit moins à un hom-

les ours de la Moſcovie & de la Lithuanie enlevent réellement des enfants, auxquels ils donnent l'éducation, ſont, au rapport de toutes les perſonnes inſtruites, des fables groſſieres & révoltantes.

On a déjà fait obſerver que les Orangs ſont aujourd'hui peu nombreux, & que cette diſette de l'eſpèce doit être une conſéquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la deſtruction qu'ils ont jadis eſſuyée de la part de l'homme: ce dernier ſentiment eſt d'autant plus probable qu'ils paroiſſent avoir été plus répandus dans la haute antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la ſuperſtition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les Tityres, & les Silenes, qui ne ſont que des Orangs, tantôt embellis tantôt défigurés par les idées des Mythologues, des poëtes, des ſculpteurs, & des peintres, qui n'ayant eu qu'un modele imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs repréſentations: quelque-fois ils font ces animaux cornus, quelque-fois ils retranchent ce caractere, pour leur incruſter dans le front & les joues de groſſes verrues: on en voit de deſſinés avec des pieds de chevres, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une queue courte, & les parties génitales du bouc: dans d'autres, l'entrelas de ces

---

me, qu'à un animal ſauvage: il étoit, dit Tulpe, *rudis*, *temerarius*, *imperterritus*, & *exſors omnis humanitatis*. *N. T. Ob. Med. L. IV. pag. 313. Amſterdam 1652*

Quoique nous ne doutions ni de l'exiſtence de ce ſauvage, ni d'aucun des caracteres que l'obſervateur lui attribue, il nous ſemble peu vraiſemblable qu'un enfant encore à la mamelle, perdu dans un bois, ait pû ſaiſir des brebis ſauvages pour les tetter, en admettant même qu'il y eût eu des brebis ſauvages dans ſon voiſinage.

traits monſtrueux eſt beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des Faunes & des Satyres antiques qui ne ſont pas chèvre-pieds, mais parfaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au lieu d'avoir un ourlet rond, ſe termine un peu en pointe, ſans former cependant une conque allongée & tubiforme. On en voit auſſi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face; mais l'applatiſſement du nez eſt un caractériſtique immuable, que tous les ſtatuaires ont reſpecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chevre n'eſt pas de la plus haute antiquité; puiſque ſur des vaſes Etruſques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on voit des Satyres très-remarquables qui n'ont rien qui les diſtingue de la figure humaine, qu'une très-longue queue, fort velue (*): je doute qu'on les retrouve dans des monuments poſtérieurs, repréſentés ſous cette forme: auſſi la Mythologie fait-elle mention de ce changement, & l'attribue à la colere de Junon qui donna aux Satyres des pieds fourchus, & des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit ſervi de prototype à toutes ces copies ſi variées, ne portoit donc aucun des attributs dont on l'a paré dans la ſuite des temps: ce n'étoit donc qu'un Orang-Outang; & ſi la ſuperſtition n'avoit jamais fait d'autre mal que de ſanctifier un tel animal, la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du ſang des ſectaires.

(*) Voyez *Recueil d'Antiquités Etruſques.* Tome II. planche XXIII & ſuivantes, in 4to, à Paris 1756.

Le culte des Faunes & des Satyres (*), dans la Grèce & l'Italie, avoit tiré son origine de l'Egypte, où l'on adoroit de temps immémorial le (**) Cynocéphale, dont le principal mérite étoit, au rapport des Choëns, de naître circoncis, ou plutôt de n'avoir point de frein au prépuce, comme l'Orang-Outang n'en a effectivement pas; mais cette raison pitoyable, & tant d'autres dont parle fort au Long Orus Apollon dans ses *Hiéroglyphes déchiffrés*, n'étoient que de vains efforts pour pallier le Fétichisme, qui constituoit la religion Egyptienne, & qui constitue encore aujourd'hui le culte de tous les peuples grossiers & sauvages, où chacun déifie, par lui-même ou par ses prêtres, le

(*) Le mot de *Satyre* vient, selon quelques Etymologistes, de *Sathar* qui signifie *se cacher*, *être honteux*; ce qui ne renferme aucun sens raisonnable: il est plus naturel de dériver ce mot du Syrien *Saguir*, qui signifie un Orang-Outang. Isaïe dit que quand les ruines de Babylone seront remplies de dragons, les *Saguirs viendront y exécuter une danse en rond;* Mr de Sacy rend ce *Saguir* par le mot Français de *Satyre*. Le même Isaïe dit dans un autre endroit, *que ces Saguirs jetteront des cris les uns aux autres, en un lieu où s'assembleront les Sirenes, les Onocentaures, & les Démons.*

(**) *Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,*
Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Il y a beaucoup d'apparence que Juvenal a substitué le cercopitheque au cynocéphale, uniquement pour favoriser le métre de son vers hexamétre: cependant, en examinant dans différents cabinets d'antiquités, les figures Egyptiennes qui représentent le singe sacré, il m'a paru que les artistes ont quelque-fois employé les caractères du cercopitheque, & quelque-fois ceux du cynocéphale, c'est à dire, du Babouin qui a deux protubérances cannelées aux deux côtés du nez. Ceux qui ont vu ce vilain animal vivant, le reconnoîtront aisément dans plusieurs antiques Egyptiens.

premier objet qui frappe vivement ſon imagination, & c'eſt ainſi que la nature entiere a été transformée en idole. Au reſte, la lubricité des Satyres, leur goût pour le vin, & l'indépendance ſont des caractères réels, pris de l'Orang, qui outre ſon appétit véhément pour les femelles de l'eſpèce humaine, préfere les raiſins mûrs, & les vins ſans acide & ſans verdeur, à toute autre boiſſon. Dès que les anciens introduiſirent dans leur religion des demi-dieux ſi libertins, & ſi luxurieux, il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, oppreſſés durant la nuit par le poids d'un ſang épais ou d'une indigeſtion, rêverent que les Faunes & les Satyres les violoient pendant leur ſommeil; & ce ſont ces ſonges, que les Latins nommoient *Faunorum ludibria*, contre lesquels Pline conſeille ſagement la racine de la grande Péoine. Telle eſt l'origine des Incubes & des Succubes dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux génies immondes ce que les anciens attribuoient à leurs Satyres, & ce que les Phyſiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres.

Ces ſolitaires miſanthropes & ignorants qui ſe cacherent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers ſiécles du Chriſtianiſme, furent apparemment auſſi tourmentés de ces viſions paniques; puiſqu'on trouve dans St. Jerôme un dialogue entre un Hermite de la Thébaïde & un Satyre. Je ne ſuis pas ſurpris qu'un Pere de l'Egliſe qui s'étoit fait limer ſes dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres parloient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front; mais je m'étonne que St Jerôme faſſe dire

de si grandes sottises à son Satyre, pour séduire un Saint qui se piquoit d'être plus spirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrerent aussi à Sylla un Orang-Outang, & voulurent lui persuader que cet animal savoit parler, mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de savoir de quel idiome il se servoit: Sylla employa un grand nombre d'interprêtes; & l'Orang, longtemps questionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce général Romain ne veilla pas de plus près sur le manege de ces interprêtes que le Comte Maurice de Nassau, qui se laissa tromper au Brésil, à peu près de la même façon, par des gens qui lui amenerent un perroquet qui répondoit en Brésilien à toutes les questions qu'on lui faisoit sur toutes sortes de matieres: les fourbes adroits qui traduisirent les prétendues réponses de cet oiseau, répondirent pour lui, & le Comte ne s'apperçut pas de cette tromperie: il acheta le perroquet fort cher, le ramena en Hollande, & il s'y trouva, dit le Chevalier Temple, un Ecclésiastique très-éclairé qui soutint, jusqu'à l'article de la mort, que cet animal étoit possédé.

Comme on a déjà publié plusieurs figures de l'Orang-Outang, on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant de fois dépeint: d'ailleurs les desseins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer ne différent pas essentiellement d'avec les estampes qu'on voit dans les *Glanures* de Mr Edward, & dans le Tome XIV de Mr de Buffon, de l'édition in 4to. Il suffira donc pour l'instruction des Lecteurs de leur indiquer les figures infidelles, & qu'ils

doivent rejetter comme des croquis estropiés; tel est le Satyre de l'*Historia Animalium* de Gesner, gravé en bois, qui ne ressemble à rien, & surtout pas à un Orang-Outang. Celui de Bontius vaut mieux; mais on y a oublié les proportions, & le dessein original, en venant de Batavia, avoit beaucoup souffert. L'Orang femelle publié par Tulpe a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'original: le défaut le plus essentiel qu'il y ait dans cette figure, est l'allongement excessif de la levre supérieure, & de toute la partie inférieure de la face; ce qui a fait soupçonner à bien des personnes que cet animal n'étoit pas un véritable Orang. Le Pongo vu à Londres en 1738 a été gravé, copié & recopié différentes fois; mais la plus mauvaise figure qu'on en ait, se trouve dans l'*Histoire générale* des Voyages de l'Edition Hollandaise in 4to. Enfin il faut rejetter les desseins du Quojou Verou & de l'Orang qu'on a inférés dans le *Systême de la Nature* de Mr Linnéus *in folio.*

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

Toutes les anciennes relations de la Floride disent que cette province de l'Amérique septentrionale abandoit, au temps de la découverte, en Hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la servitude chez un peuple libre & ambulant. Ce fait, supposé comme vrai, seroit d'autant plus remarquable, d'autant plus surprenant

qu'on a obſervé la même ſingularité dans le Mogoliſtan, cette partie de l'ancien continent qui par ſa poſition correſpond à peu près à la Floride ſous les mêmes paralleles. Comme aux Indes orientales le plus horrible deſpotiſme a flétri la Nature entiere, & que tous les êtres y naiſſent eſclaves, on ne ſauroit affirmer que la condition des Androgynes y ſoit pire que celle des autres hommes; on ſait ſeulement qu'on y a pour eux de l'averſion, & qu'à cauſe de leur grand nombre on les a contraints à ſe ſervir de marques diſtinctives, comme de porter un turban, ou une autre coiffure d'homme ſur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux peuples les plus groſſiers que le ſexe féminin prédomine preſque toujours dans les Hermaphrodites les moins manqués, ou les plus achevés en apparence.

En ſuppoſant encore une fois, que les premiers Hiſtoriens de l'Amérique ne ſe ſont pas trompés, il eſt certain que l'on ne ſauroit accuſer le hazard ſeul d'avoir multiplié ces créatures défectueuſes dans les parties reſpectives du nouveau & de l'ancien continent: il en faudroit donc chercher la raiſon dans le climat, où doivent exiſter les cauſes des vices & des perfections de tous les animaux en général. Il eſt ſûr que les pays chauds fourniſſent plus ſouvent des Hermaphrodites que les régions froides; & il en naît peut-être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suede en un demi-ſiecle: il s'en faut déjà de beaucoup qu'ils ſoient auſſi fréquents en France qu'en Eſpagne, ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une différence notable entre la tempéra-

ture du Mogolistan & celle de la Floride australe, où l'on ne ressent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne; mais les climats contiennent d'autres causes actives que celles que nous y appercevons. Au reste, la sécheresse, ou l'humidité de l'atmosphere & du sol, le froid ou le chaud, dont nous connoissons mieux les effets sur les corps organiques, peuvent suffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomenes: les aliments ont aussi sur ces corps une influence très-sensible; & l'on conçoit aisément que la substance nourriciere plus ou moins perfectionnée dépend, à son tour, de la qualité du terrain, de ses sels, de son exposition, de sa latitude, des eaux qui l'arrosent, de sa culture qui en purifiant les sucs des végétaux les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations & de nuances qu'un habile Naturaliste tâche de saisir; pendant que le commun des hommes n'éprouve que les effets de ces causes dont il ignore l'action, & obéit toujours à des ressorts dont il ne soupçonne point la possibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des Hermaphrodites, il suffit de dire qu'on a reconnu, par des observations très-anciennes & très-sûres, que dans quelques contrées, situées entre le trentieme degré de latitude Nord & l'Equateur, les parties sexuelles des femmes, telles que le Clitoris & les Nymphes, sont plus épanchées que dans les autres pays du monde; aussi y a-t-on eu recours à l'*Excision*, qui si l'on vouloit la pratiquer en Europe, seroit une opération souvent mortelle & toujours périlleuse; vu que la Circoncision

des hommes n'eſt pas exempte de dangers dans les régions les plus ſeptentrionales. Cet épanchement déſordonné des parties naturelles, occaſionné par la chaleur du climat qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui ſemblent annoncer réellement une confuſion de ſexes, & de doubles organes; mais ce n'eſt que le dehors qui fait illuſion, & ce qu'on nomme un *Androgyne* n'eſt à la rigueur qu'un ſujet qui a quelque ſigne, quelque apparence d'Hermaphroditiſme, ſans en avoir les facultés, & qui eſt ordinairement infécond, & ſouvent même incapable d'uſer d'un ſexe ou de l'autre; de ſorte qu'il lui eſt également interdit de fertiliſer comme mâle, & de concevoir comme femelle: plus les deux ſexes ſont apparents, plus la monſtruoſité eſt radicale, & la ſtérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas préſumer qu'il ait été au-deſſus des forces de la Nature de former des Hermaphrodites accomplis & réels, qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même ſans aucune copulation préalable; mais elle a réſervé ces merveilles pour le regne végétal, où les fleurs auxquelles les deux ſexes ont été refuſés ſont ſans comparaiſon plus rares que les fleurs douées d'étamines & de piſtils dans une même corolle (*). La Nature

(*) En faiſant quelques recherches ſur le ſexe des plantes, il m'a paru que ſur 1134 eſpèces génériques à fleurs Hermaphrodites, on ne trouve que 123 eſpèces dont les fleurs ſoient mâles ou femelles ſur une même tige, & ſeulement 48 eſpèces génériques dont les fleurs féminines ſoient ſupportées ſur une tige particuliere, & les fleurs maſculines ſur une autre tige particuliere. Il y a donc, ſuivant ce calcul, dans le

a encore accordé ce prétendu avantage à quelques classes d'Insectes, à des vers renfermés dans des coquillages, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les observateurs que les singulieres propriétés des animaux qui y habitent: les limaçons ont aussi de doubles organes, & l'usage qu'ils en font, est amplement décrit dans les Conchyliologies. On connoît une sorte de moucherons en qui les degrés de l'Hermaphroditisme paroissent être poussés presqu'aussi loin que dans les végétaux; puisqu'ils produisent, sans accouplement, des générations qui en reproduisent d'autres qui n'ont eu ni peres ni ayeux, ou si l'on veut, ni meres ni ancêtres. Mais ce n'est que dans les Ovipares qu'on rencontre ce phénomene; car dans le genre humain &

---

regne végétal, entre le nombre des Hermaphrodites & celui des fleurs à sexe simple, une proportion comme de 100 à 1000; & peut-être le petit nombre constitue-t-il les végétaux les plus parfaits; puisqu'ils se rapprochent davantage du regne animal, où les espèces Hermaphrodites sont aussi les plus imparfaites; parcequ'elles se rapprochent davantage des végétaux, ou des Zoophytes: aussi Mr Linnéus compte-t-il les limaçons entre les véritables Zoophytes, & l'on ne peut gueres donner d'autre nom à ces vers à coquillage qui sont également pourvus des deux sexes.

Il résulte de ces observations combinées, que l'Hermaphroditisme, loin d'être une faculté supérieure d'un être excellemment organisé, est au contraire un très-grand degré d'imperfection puisqu'il ne se rencontre que dans les *plantes* & dans les *insectes* les plus voisins des plantes.

Si les hommes devenoient tout à coup ce que Platon dit qu'ils ont été, s'ils devenoient de vrais Androgynes, cette métamorphose seroit une dégénération qui, en détruisant les rapports & les passions, éteindroit tous les sentiments dans tous les cœurs. Sans désirs, sans besoins, ils seroient des végétaux: ils seroient bien éloignés d'être ce qu'ils sont, s'ils ne connoissoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour;

Quod procul a nobis flectat Fortuna gubernans.

dans toutes les espèces vivipares sans exception, où la puissance génératrice a été primitivement divisée, répartie, & confiée à deux sujets, il ne peut jamais arriver qu'elle se simplifie & se combine en un seul; & c'est peut-être là l'unique loi que la Nature n'a pas transgressée depuis que les Physiciens observent sa marche.

Enfin, presque tous les Hermaphrodites ne sont que des filles en qui les organes du sexe, en excédant les bornes ordinaires, se sont trop développés; & cette extension, qui se manifeste dès la naissance, loin de disparoître ou de diminuer, croît & augmente avec l'âge; pendant que le contraire arrive souvent dans les garçons dont les marques viriles sont restées cachées jusqu'à l'adolescence: ce defaut se corrige ordinairement; parce que la force du tempérament expulse les parties qui doivent naturellement saillir: mais elle ne peut comprimer celles qui saillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occasionner des configurations si trompeuses qu'elles copient, pour ainsi dire, les qualités du mâle, il faut observer que malgré la distance très-réelle des sexes, la construction des parties sexuelles ne differe pas tant qu'on se l'imagine communément; ce qui est très frappant dans les foetus femelles, dont la plupart portent jusqu'à l'âge de trois mois des signes de masculinité si peu équivoques qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître (*): les Ana-

(*) Ruisch décrit aussi un fœtus femelle dont il dit; *fætum sequioris sexus, trium circiter mensium cum dimidio, membranâ amnio inclusum, in quo observandum, Clitoridem tantæ esse*

tomistes mêmes s'y laissent tromper, dit Mr Ferrien, si célebre par les connoissances qu'il a acquises qu'on l'a consulté sur le sexe ambigu d'un enfant aîné d'une illustre famille, dans un Royaume étranger: la fortune & les destins de cet individu ont dépendu de cette décision, ainsi que le sort de son frere puîné, relativement à la succession paternelle.

Ce n'est proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractere distinctif du sexe; encore présume-t-on que ce viscere est représenté, dans l'homme, par le scroton, tout le reste de l'appareil des vaisseaux spermatiques étant parfaitement semblable dans l'un & l'autre sexe.

L'énormité du Clitoris trop allongé peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle, quil ne faut pas tant s'étonner si l'on a vu deux Tribunaux de France déclarer un même Hermaphrodite homme à Toulouse, & femme à Paris, où l'on a,

---

magnitudinis ut penem exilem inter pedes repræsentet. Thesaur. R. VI. p. 38.

Ces faits feroient soupçonner que ce n'est que vers le quatrieme mois, que la Nature décide du sort & du sexe du fœtus, & qu'elle en fait alors, à son gré, un mâle ou une femelle; si l'on n'étoit contraint d'avouer que la matrice étoit déjà ébauchée dans le sein de l'embryon féminin: son sexe est, par conséquent, determiné longtemps avant le troisieme mois. Au reste, la grandeur du Clitoris ne constitue pas seule ce que nous nommons un Androgyne: cette partie peut devenir excessive, sans qu'il en résulte un défaut d'organisation. Les anciens croyoient que les femmes qui ont l'*Oestrum Veneris* déméfuré, étoient sans comparaison plus voluptueuses que les autres; & ils supposoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient *Fricatrices* & *Tribades*: on ne connoît pas de fait plus singulier par rapport à cette espèce de femmes que celui qu'on trouve dans les *Observations* de Tulpe. *Lib. III. cap. XXXV. p. 253. Amstelredami, 1652. Ed. nova.*

pour l'ordinaire, de meilleurs Anatomiſtes que dans les provinces, & auſſi quelque-fois des juges plus éclairés : on a eu un exemple encore plus ſingulier dans la perſonne de *Grand-Jean*, qui, après avoir été baptiſé à Grenoble comme fille, s'eſt marié à Chamberry comme garçon, & qui a été reconnu femme à Paris, où ſon mariage a été déclaré nul.

Plus le Clitoris eſt prolongé dans les femmes, & plus leur naît de poil follet au menton & à la levre ſupérieure ; & voilà pourquoi les Hermaphrodites, quoiqu'eſſentiellement femelles, ont tous de la barbe tant en Europe qu'en Aſie ; mais dans la Floride ils n'en avoient point, dit-on, parce que les hommes eux-mêmes en manquoient. Il feroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de l'*oèſtrum veneris*, & la végétation de la barbe ; puiſqu'aucun Naturaliſte, que je ſache, n'a jamais fait cette obſervation : on a été, par conſéquent, bien éloigné d'expliquer un fait dont on ne s'étoit ni apperçu ni douté. Cependant le duvet du menton s'épaiſſit même dans les femmes âgées, à meſure que le Clitoris croît & ſe roidit avec les années ; auſſi quelques matrones font-elles diſparoître cette difformité de la vieilleſſe par les artifices de la toilette.

On ſait que les enfants qu'on châtre, ſoit qu'on leur retranche les teſticules, ſoit qu'on les écraſe avec un bâton fendu, ſans ouvrir le ſcroton, n'acquierent jamais de la barbe en aucun âge ; & cette ſeconde obſervation peut réfléchir quelque jour ſur le rapport dont on vient de parler ; car on n'éclaircira peut-être jamais entièrement les cauſes de la correſpon-

dance qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de la voix & les autres parties de la tête; pendant que ces causes agissent avec tant de force que les chevreuils & les cerfs qu'on coupe avant la premiere pousse des cornes, n'en gagnent pas: & si l'on exécute la castration au moment même que les cornes ont déjà commencé à végéter, la croissance du bois s'arrête tout à coup, ne se ramifie point; & l'on voit souvent venir en sa place deux houppes de cheveux, ou de poils durs, rigides, entortillés, & qui ressemblent à un entrelas de fibres corneuses (*).

Il faut donc supposer que dans ces animaux eunuques tout le systême nerveux se relâche, perd sa cohésion, & tombe comme en défaillance, faute d'être nourri & arrosé par le suç séminal suffisamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue

(*) Ce phénomene n'a pas lieu dans les animaux à cornes creuses, permanentes; puisque loin de tomber dans les jeunes bœufs, elles croissent plus que dans les taureaux, parce qu'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que les bois du cerf, qui ne sont pas emboités dans l'os du crâne, & dont la substance est toute autre.

Quant à l'Hermaphroditisme dans les animaux, nous observerons, en passant, qu'il n'y a aucune espèce où il soit plus fréquent que dans les vaches, qui sont très-sujettes à engendrer des monstres, ou par surabondance, ou par défaut, ou par cohésion. Les vaches qu'on nomme Hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mal constituées entraînent la stérilité, sont fort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les lapines & les hases, on en trouve qui ont le clitoris si énorme que l'on a longtemps soupçonné que tous les lapins étoient de vrais Hermaphrodites accomplis; mais c'est une erreur.

le jeu & l'élaſticité du poulmon, affoiblit les rubans de la glotte, & rétrécit la circonférence du Larinx: & l'ouverture de ce conduit eſt très peu conſidérable dans les coqs, ils perdent presqu'entièrement la voix lorsqu'on les chaponne.

Les Hermaphrodites ſont des monſtres, lors même que l'on donne à ce terme la ſignification la plus abſolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur eſpèce dans des parties principales; & l'on dit que c'eſt ſous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, ſelon un ancien édit de Romulus qui ordonnoit la mort des monſtres: on ajoute que cette loi, ainſi que toutes les loix Italiques, étoit originaire de la Grece, où l'on maſſacroit non ſeulement les Androgynes, mais auſſi les enfants nés contrefaits, par une égale injuſtice à l'égard des uns & des autres. On ne ſauroit découvrir les ſources de l'affreux préjugé qui a pu inſpirer à un homme d'égorger ſon ſemblable, parce qu'il avoit la colonne vertébrale faite en angle obtus, ou le clitoris irrégulier, ſi l'on ne concevoit que la néceſſité a pu dicter de pareils décrets à des peuples ſauvages qui, ſans agriculture comme ſans induſtrie, avoient peine à ſubſiſter ſur un terrain ingrat, & qui ſe débarraſſoient de ceux à qui le défaut de leurs membres ôtoit la reſſource de pouvoir ſe nourrir: ces pratiques de la vie agreſte & de la vieille nature auront été transplantées & conſacrées dans les premieres ſociétés, avec les autres erreurs politiques.

En faiſant des recherches plus préciſes, je n'ai pu trouver aucune loi expreſſe qui condamnât, chez les Romains, les Hermaphrodites à la mort. Pendant

les guerres Puniques, temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grande ſuperſtition dans les eſprits conſternés, il naquit en Italie trois Androgynes, qu'on dénonça comme des prodiges au college des Pontifes: Tite-Live ne dit rien du ſort des deux premiers; mais il s'étend fort au long ſur le troiſieme, dénoncé ſous le Conſulat de C. Claudius Néron, & de Marcus-Livius: on fit venir des Aruſpices Etruſques pour les conſulter ſur les ſignes de cette naiſſance. Ces charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde & funeſte, & conclurent que pour l'expier il falloit d'abord exiler cet Hermaphrodite de la Campagne de Rome, & enſuite le noyer à une grande diſtance de la côte. (*) Ce décret atroce & inſenſé fut mis en exécution: on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, & qu'on jetta à la mer quand le vaiſſeau fut avancé. Cet événement ſemble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune loi particuliere qui ſéviſſoit contre les Androgynes; puiſqu'on fit venir des étrangers pour les conſulter ſur un cas qui n'eût exigé aucun éclairciſſement, ſi le Législateur eût prononcé préalablement; & alors ce prétendu délit n'eût

---

(*) *Sinueſſæ natum ambiguo inter marem & fœminam ſexu infantem, quos vulgus (ut pleraque faciliore ad duplicanda verba græco ſermone) Androgynos appellat........*

Liberatas ſuperſtitione mentes turbavit rurſus nunciatum, Furſinone infantem natum eſſe quadrimo parem, nec magnitudine tam mirandum, quàm quod is quoque, ut Sinueſſæ biennio ante, incertus mas an fœmina eſſet, natus erat. Id verò Aruſpices ex Etruriâ acciti foedum ac turpe prodigium dixere: extorrem agro Romano procul terræ contactu alto mergendum, vivum in arcam condidere, provectumque in mare projecerunt. Tit. Liv. lib. XXI. p. 453 & 492. Tom. II. Elſevir. 1634.

pas été du ressort du college pontifical, mais de la compétence du Préteur, ou des Consuls.

Je ne sais si l'on peut citer encore d'autres exemples d'Androgynes mis à mort par les anciens Romains ; mais je suis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt exterminés par le fanatisme que par la loi : car l'édit attribué à Romulus, & qui condamnoit indistinctement tous les monstres à périr, manque d'authenticité, vu que le code d'où l'on l'a extrait, contient des réglements trop bizarres, trop singuliers pour avoir été dictés par un chef de brigands attroupés. (*)

Dans les siécles d'ignorance qui ont suivi la décadence de l'Empire Romain, la Religion Chrétienne a quelquefois employé, contre les Hermaphrodites, l'Anathême & quelquefois l'Exorcisme, avec autant de raison que de succès : il est vrai que la primitive Eglise n'a guères mieux traité les eunuques, à qui on défendoit l'entrée des temples, où ils sont aujourd'hui employés pour la musique ; mais elle a eu raison de s'op-

(*) Opmeier dit qu'en creusant aux environs du Capitole, on a déterré une table de bronze sur laquelle étoient écrites vingt-deux loix attribuées à Romulus ; & ce sont ces préceptes, qui peuvent se combiner en vingt, que quelques écrivains nomment *le double Décalogue de Romulus*. L'article XV dit, *Monstruosos partus quisque, sine fraude, cædito :* & c'est de cette loi qu'il est question, & qui semble condamner en effet les Androgynes à la mort. L'article IX dit, *Deorum fabulas ne credunto*, & l'article X ; *Deos peregrinos præter FAVNVM ne colunto*. Ces deux dernieres sanctions suffisent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce prétendu code est apocryphe ; puisque le Polythéisme étoit établi avant le Regne de Numa : & Faune ne semble jamais avoir été adoré par les Romains comme une grande Divinité, il étoit entre le vulgaire des Dieux.

poſer de tout ſon pouvoir aux progrès d'une certaine engeance d'hérétiques qui, en interprétant à la lettre quelques paſſages obſcurs de l'Evangile, ne ſe contentoient pas de ſe châtrer eux-mêmes, mais qui, par une fureur très-dangereuſe au repos public, prétendoient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les mains : ce ſont ces ſcélérats mélancoliques à qui l'Hiſtoire Eccléſiaſtique donne le nom d'*Origéniſtes.*

Il ſemble que preſque tous les peuples du monde ont eu de l'averſion pour les Hermaphrodites, ſans qu'on puiſſe en alléguer le motif: en ſuppoſant que ces créatures, prétendues doubles, fuſſent en état de jouir d'elles-mêmes, ſelon la vaine opinion du vulgaire, cela ſuffiroit-il pour les haïr? ou les haïroit-on par envie? Il faut plutôt croire que l'antipathie vient des traits de la phyſionomie, qui eſt ordinairement peu gracieuſe dans ces êtres mal conſtitués : on ſait juſqu'à quel point la configuration des parties génitales ſe retrace ſur le viſage, & influe, comme on l'a dit, ſur le reſte de l'économie animale.

On conſerve à Rome une figure de marbre antique, repréſentant un Hermaphrodite couché, qui, quoique reſtauré par le Chevalier Bernin, d'une façon louche & abſolument contraire au coſtume des Romains (*), laiſſe encore entrevoir les ruïnes d'une belle ſtatue; mais on peut douter qu'elle ait été co-

(*) Le Chevalier Bernin a couché cette ſtatue ſur une plinthe formée en matelas picqué en carreaux, & a fait paſſer un pan de draperie ſur l'une des jambes de la figure, pour couvrir la reſtauration faite dans cet endroit, où il a ajouté un nouveau pied. Les parties ſexuelles de cet Hermaphrodite ſont peu exprimées, & ſon attitude les cache encore davantage.

piée ſur un ſujet vivant, & qu'il y ait jamais eu un Androgyne ſi bien réuſſi, ſi parfait dans la Nature. Le ſtatuaire, en voulant produire un compoſé voluptueux, ſi l'on peut parler de la ſorte, aura travaillé d'imagination, en réuniſſant ſous ſon ciſeau des traits empruntés de ce que les deux ſexes, dans la fleur de l'âge & dans la vigueur des paſſions, offrent de plus animé & de plus ſéduiſant; quoique le bon goût, auſſi ſévere que le génie des Artiſtes eſt hardi, n'autoriſe pas ces productions combinées, qui malgré leur degré de perfection apparente, n'en ſont pas moins des beautés monſtrueuſes.

Je n'ignore point que Pline dit que les Hermaphrodites étoient, de ſon temps, très recherchés, & qu'on les comptoit entre les délices & les derniers raffinemens du luxe (*).

D'où l'on peut juger jusqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient, après les regnes des Tibere & des Néron, perverti les mœurs, en étouffant les derniers germes de la liberté & de la pudeur; parceque le Deſpotiſme eſt ennemi de toute vertu, & l'eſclavage incapable de tout ſentiment honnête.

— — — — O pater urbis!
Unde nefas tantum Latiis paſtoribus? unde
Hæc tetigit, Gradive, tuos urtica nepotes?

Le Comte de Caylus fait mention d'une autre ſtatue antique qui repréſente auſſi un Androgyne; mais elle n'eſt pas ſi célèbre que celle de Rome.

(*) *Gignuntur & utriusque ſexus, quos Hermaphroditos vocamus, olim Androgynos vocatos, & in prodigiis habitos, nunc vero in deliciis. Hiſt. Nat. Lib. VII. cap. III.*

Que des hommes livrés à des vices presqu'incroyables ayent careſſé des monſtres pour ſatisfaire des goûts bizarres, cela eſt poſſible; mais il ne s'enſuit nullement que du temps de Pline les prétendus Hermaphrodites étoient plus accomplis & plus gracieux que ceux que les Anatomiſtes ont ſucceſſivement décrits de nos jours, & qu'ils nous dépeignent comme des ſujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on montra à Paris en 1751, avoit la voix grave, la phyſionomie effrontée & impudente, la démarche d'un homme; il avoit beaucoup de barbe, beaucoup de poil ſur tout le corps, qui étoit décharné ainſi que la poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naiſſante; il n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin, c'étoit une fille âgée de ſeize ans, & très-hideuſe, ſoit qu'elle prît les vêtements de l'un ou de l'autre ſexe qu'elle s'arrogeoit tous deux, quoiqu'elle n'en eût aucun en état de concevoir, ou de procréer; & elle étoit, malgré la ſurabondance ſuppoſée de ſes organes générateurs, condamnée à la ſtérilité, ne pouvant faire aucun uſage des parties viriles dont elle paroiſſoit pourvue, à cauſe d'un double ligament qui les empêchoit de ſe relever, quoiqu'elles fuſſent d'ailleurs ſuſceptibles d'érection. L'Hermaphrodite Nègre qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années, ne différoit point de celui dont on vient de parler, ſinon que la nuance de ſon teint couleur de ſuie ajoutoit beaucoup à ſa laideur. Plus l'Hermaphrodiſme paroît donc décidé, & plus l'individu en qui il ſe rencontre, doit-il ſembler monſtrueux, & par conſéquent défiguré.

Après cet expoſé, qui peut donner une notion ſatisfaiſante de la nature des Androgynes & de leurs qualités, il faut reprendre l'article de la Floride où les premieres relations diſent que ces perſonnes étoient fort fréquentes : ces relations aſſurent qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes, qu'on ne leur permettoit point de ſe couper les cheveux, qu'on les forçoit à voiturer les bagages & les vivres lorſque la horde alloit en courſe, ou à la guerre ; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, & d'exprimer le ſuc du Mays pour la boiſſon des guerriers ; qu'on leur faiſoit ſoigner les bleſſés, & tirer les morts de la mêlée ; en un mot, qu'on avoit tellement aggravé le joug de leur eſclavage qu'on s'en ſervoit, comme on ſe ſert ailleurs de bœufs & de chevaux, pour les plus durs travaux & les plus vils beſoins (*).

Nous n'avons jusqu'à préſent parlé de ce phénomene que dans la ſuppoſition qu'il a été bien obſervé ; car ſi l'on conſulte les voyageurs plus modernes, on les voit rejetter tous ces faits, & accuſer les écrivains du ſeizieme ſiécle de s'être trompés ſans réſerve. Il n'eſt pas facile de démêler la vérité au milieu de ces conteſtations de différents témoins dont les rapports varient du tout au tout, & dont les continuelles con-

(*) *Abundat Floridia Hermaphroditis, quorum ſervili operâ mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ. Hiſt. Indiæ Occid. Lib. 2 p. 163. Aut. Jasp. d'Ens.* Ce paſſage a été copié par un grand nombre d'écrivains : l'Abbé Lambert, dans ſon *Hiſtoire de tous les peuples*, parle de l'exiſtence des Hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable : le Géographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que Dapper dans ſa *Deſcription du nouveau Monde*.

traditions auroient pu pousser notre patience à bout, si, en entreprenant ces Recherches sur l'Histoire naturelle des Américains, nous n'avions prévu les difficultés qu'on auroit à y essuyer, & si l'on ne s'étoit résigné d'avance à entrer dans tous les détails & toutes les discussions que des sentiments si opposés sur de mêmes faits exigent nécessairement de celui qui, après avoir désespéré de découvrir la vérité, cherche le plus grand degré de probabilité possible.

Les relateurs modernes conviennent qu'on a trouvé, & qu'on trouve encore dans la Floride, dans la Louisiane qui y est limitrophe, chez les Illinois & les Sioux, un grand nombre d'hommes habillés en femmes : ils conviennent que ces personnes travesties sont réellement esclaves, qu'elles ne se marient jamais, & qu'on leur impose tous les fardeaux dont on a déjà fait l'énumeration ; mais cette coutume inouïe de déguiser des hommes & de les tyranniser est, à mon avis, aussi surprenante dans l'ordre moral, que la quantité d'Hermaphrodites dans l'ordre physique.

Le Pere Lafiteau, qui expliquoit tous les usages, comme le Pere Kircher déchiffroit tous les Hiéroglyphes, est le premier qui ait ouvertement nié l'existence des Androgynes Américains, & il s'est permis à cette occasion le raisonnement le plus étrange du monde. On sait, dit-il, que les prêtres de Cybèle s'habilloient en femmes, ainsi que les sacrificateurs de Vénus Uranie : or comme les Cariens ont indubitablement peuplé les isles Caraïbes, il est très-certain qu'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la Déesse adorée en Phrygie ; car après tout la Carie &

la Phrygie n'étoient point des pays fort éloignés les uns des autres : il est très-certain encore que ces Asiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont passé, dans la suite, au continent, & qu'ils ont répandu leur Religion dans la Floride ; & voilà pourquoi on a rencontré, parmi les peuples de cette partie du nouveau Monde, tant d'hommes habillés en femmes, que des voyageurs qui ignoroient à la fois la liturgie des Anciens & l'histoire de leurs voyages & de leurs émigrations, ont pris pour des Hermaphrodites ; mais c'étoient des prêtres.

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vraisemblable, ou plus absurde, ou plus ridicule, il ne seroit pas possible d'y réussir, & je doute que ce rêve de Lafiteau mérite une réfutation sérieuse ; car enfin ces hommes travestis ne faisoient, chez les Florides, aucune fonction sacerdotale ; ils ne se méloient ni des Idoles ni des autels, desservis uniquement par les *Javas*, qui sont les véritables prêtres de la Floride ; & ces *Javas* ne portent pas les vêtements d'un sexe différent du leur, & la Déesse de Phrygie leur est aussi inconnue que le Dieu Rubigo.

Si Lafiteau avoit effectivement étudié, comme il le prétend, la Liturgie des Anciens, il n'auroit pu ignorer que les *Galles*, ou les prêtres de Cybèle, étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis, & que les Américains dont il s'agit, n'ont garde de se faire une opération de cette force. D'ailleurs le voyage des Cariens aux isles Caraïbes n'a pu venir dans l'esprit que d'un écrivain qui sans respect pour la vérité, & pour la vraisemblance, prodiguoit à chaque page les paradoxes & les fables les plus mal-adroitement imaginées. Le

nom de *Vénus Uranie* n'a jamais éte prononcé parmi les barbares du nouveau Monde; & les *Galles* n'ont jamais été possédés de la manie d'aller au delà des mers, pour contraindre qui que ce soit à adorer Cybèle.

Charlesvoix, qui n'a pu se dispenser d'abandonner en partie les opinions de son confrere, qu'il ose nommer un homme docte, n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures; au moins est-il difficile de se contenter de ce qu'il a écrit à ce sujet dans son style missionnaire. „On voyoit, dit-il, chez les Illi„nois, des hommes qui n'avoient pas honte de pren„dre l'habillement des femmes, & de s'assujettir à tou„tes les fonctions propres au sexe, d'où il s'ensuivoit „une corruption inexprimable: on a prétendu que cet „usage venoit de je ne sais quel principe de reli„gion; mais cette religion avoit, comme bien d'autres, „pris sa naissance dans la corruption du coeur; ou si „l'usage dont nous parlons, avoit commencé par „l'esprit, il a fini par la chair. Ces efféminés ne se „marient point, & s'abandonnent aux plus infames „passions; aussi sont-ils souverainement méprisés (*)."

On pourroit répondre à cela qu'il n'est pas dans les moeurs des sauvages de se gêner, afin de mériter le dernier mépris de leurs compatriotes; une telle conduite seroit même contradictoire chez un peuple civilisé, où l'on ne parvient à s'avilir que quand on cesse de se contraindre, que quand on secoué le joug des loix, ou celui des préjugés & des opinions. S'il étoit question de cet amour pervers, & de ce désordre

(*) *Histoire de la nouvelle France. Tome VI. p. 4.*

contre nature que l'Hiſtorien de la Nouvelle France croit pieuſement entrevoir ſous cet uſage, on pourroit répondre encore qu'il ſeroit contradictoire de maltraiter ſi injurieuſement ceux qui auroient tant de droit à la reconnoiſſance; car enfin tous les hommes vicieux ne ſont pas des hommes ingrats. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi des ſauvages, adonnés à de telles débauches, ſeroient obligés de prendre des accoûtrements de femme; ce qui ſuppoſeroit parmi eux une police incompatible avec les droits, & l'indépendance de la vie ſauvage & errante.

Il eſt vrai que les Américains ont été livrés, comme on ne l'a que trop prouvé, à cette corruption du goût & de l'inſtinct; mais il eſt vrai auſſi que le Baron de la Hontan, qui avoit longtemps vécu chez eux, & qui ne manquoit pas de génie pour faire des obſervations ſérieuſes, aſſure poſitivement que ces Illinois, pris par Charlesvoix pour des hommes efféminés, étoient de vrais Hermaphrodites.

Le compilateur la Martiniere, qui a rédigé, dans ſon Dictionnaire Géographique, le voyage de Coreal pour remplir l'article de la Floride, rejette auſſi la réalité des Androgynes de cette province, & accuſe tous ces ſauvages maſqués en femmes d'être adonnés à la Sodomie: il a, par conſéquent, ſuivi le ſentiment des Jéſuites, c'eſt à dire le plus inſoutenable.

La derniere relation tant ſoit peu détaillée que nous ayons de ces pays, eſt un Mémoire de Mr du Mont que nous avons déjà eu occaſion de citer, & qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit qu'ayant parcouru un terrain de neuf-cents lieues ſur les bords du Miſſiſſipi,

il n'a rencontré, parmi les différentes nations qui y habitent, aucun ſujet Hermaphrodite, mais un nombre aſſez conſidérable d'hommes vétus en femmes, & affublés d'un *Alconànd*, ou d'une ſorte de jupe pareille à celle que portent les ſauvageſſes. Mr du Mont ne répond pas que les naturels de la Louiſiane n'abuſent très ſouvent de ces individus traveſtis, qu'ils traînent par-tout avec eux, & qu'ils accablent de corvées comme des ſerfs attachés à la glebe: ils n'entreprennent jamais d'expédition, ne vont jamais en voyage, ſans ſe faire accompagner par ces hommes poſtiches; pendant qu'ils obligent leurs femmes à ſoigner leur ménage, & à garder la cabane.

On pourroit demander à un voyageur qui parle ſi pertinemment, s'il a eu aſſez de crédit, ou d'autorité, pour ſe faire montrer les parties ſexuelles de ces êtres incertains, & ſi avec cela les connoiſſances anatomiques ne lui ont pas manqué pour juger du degré de leur Hermaphroditiſme? Il auroit dû dire pourquoi on voit, entre les indigenes de la Louiſiane, des hommes qui nés auſſi libres que leurs compatriotes, conſentent néanmoins à paſſer, toute leur vie, pour femmes, & qui s'acquittent volontairement des devoirs réſervés au dernier des eſclaves. Il faut avouer que c'eſt un grand problème, & qu'en comparant ce qu'on a écrit pour & contre l'exiſtence des Androgynes Américains, on ne ſait quelle opinion l'on doit accueillir, ou rejetter.

Si l'on ſuppoſe que les anciens relateurs ſe ſont trompés, ce qui eſt poſſible, on ne diminue pas ſenſiblement la ſomme du merveilleux; puisque la coutu-

me que les modernes y ſubſtituent, offre un exemple de la plus grande dépravation, & de la derniere bizarrerie dont le coeur & l'eſprit de l'homme ſoient capables, ou ſuſceptibles.

D'un autre côté, il eſt permis de préſumer que les voyageurs de ce ſiècle ſe ſont trop hâtés d'expliquer, ſelon leurs propres idées, un uſage qu'ils n'avoient obſervé qu'en paſſant, & qui auroit exigé de leur part des recherches plus exactes & plus préciſes: ils ont d'ailleurs varié ſur la véritable patrie des Androgynes, & ne s'accordent nullement avec les premiers Hiſtoriens du nouveau Monde, qui ne font aucune mention ni de la Louiſiane, ni du pays des Illinois, ni de celui des Sioux.

Dans une ancienne deſcription de la Floride, compoſée originairement en Anglais, & traduite en Latin par le Géographe Mercator, qui l'a employée dans le troiſieme volume de ſon grand Atlas, il eſt dit que les habitants de cette province attendoient un âge très avancé pour ſe marier. Si cette circonſtance étoit vraie, elle feroit ſoupçonner que l'indéciſion du ſexe y étoit réelle; & ce ſoupçon acquerroit encore plus de force, ſi à la relation de Mercator on ajoutoit celle qui a été publiée depuis, dans les ouvrages périodiques de Mr Tenſel, & dont l'auteur aſſure que toutes les filles de la Floride ſe font circoncire, vers la vingtieme année, par la main de quelques matrones qui ont une connoiſſance particuliere de pluſieurs eſpèces d'herbes de la claſſe des Sanguiborbes, qu'elles appliquent ſur la plaie pour étancher le ſang: cette Circonciſion, exercée ſur les filles, indique ſans doute qu'elles y ſont

ſujettes à quelque excroiſſance; & en ce cas, on pourroit expliquer pourquoi on y ſoumettoit celles en qui ce défaut ne ſe corrigeoit pas, à la ſervitude perpétuelle; puisqu'on les regardoit comme des individus d'une nature inférieure, & d'une race abatardie; tandis que les Mexicains, par un préjugé encore plus barbare, dévouoient tous les Hermaphrodites à la mort.

Pour réunir, dans un ſeul article, deux faits ſinguliers, qui ne ſemblent d'abord avoir d'autre rapport que leur ſingularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entr'eux, nous jetterons un coup d'oeil ſur la prétendue hiſtoire des Amazones du nouveau Monde, qui avoient fondé, dit-on, un Etat puiſſant ſur les rives du Maragnon, dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des proletaires, qu'une fois par an. Mr de la Condamine a recueilli les preuves que fourniſſent & les écrivains & la tradition encore ſubſiſtante, pour démontrer que cette république de femmes n'eſt pas une chimere enfantée par l'imagination romanesque des premiers conquérants Eſpagnols.

„Je reviens, dit-il, au fait principal. Si pour „le nier on alléguoit le défaut de vraiſemblance, & „l'eſpèce d'impoſſibilité morale qu'il y a qu'une pa„reille république de femmes pût s'établir & ſubſiſter, „je n'inſiſterois pas ſur l'exemple des Amazones Aſia„tiques, ni des Amazones modernes d'Afrique; puis„que ce que nous en liſons dans les Hiſtoriens an„ciens & modernes, eſt au moins mêlé de beaucoup „de fables, & ſujet à conteſtation. Je me contente„rois de faire remarquer que s'il y a pû avoir des

„ Amazones dans le monde, c'eſt en Amérique, où „ la vie errante des femmes, qui ſuivent ſouvent leurs „ maris à la guerre, & qui n'en ſont pas plus heureu- „ ſes dans leur domeſtique, a dû leur faire naître l'idée, „ & leur fournir des occaſions fréquentes de ſe déro- „ ber au joug de leurs tyrans, en cherchant à ſe faire „ un établiſſement où elles puſſent vivre dans l'indé- „ pendance, & du moins n'être pas réduites à la con- „ dition d'eſclaves & de bêtes de ſomme. Une pareil- „ le réſolution priſe & exécutée n'auroit rien de plus „ extraordinaire, ni de plus difficile, que ce qui arrive „ tous les jours dans toutes les colonies Européennes „ en Amérique, où il n'eſt que trop ordinaire que des „ eſclaves, maltraités ou mécontents, fuient par troupes „ dans les bois, & quelquefois ſeuls, quand ils ne trou- „ vent pas à qui s'aſſocier, & qu'ils y paſſent ainſi plu- „ ſieurs années, & quelquefois toute leur vie dans la „ ſolitude (*)."

Le ſentiment de cet Académicien, qui pendant ſa navigation ſur le fleuve Maragnon a interrogé pluſieurs Américains, qui lui ont d'une commune voix affirmé l'exiſtence des Amazones, eſt d'une grande autorité ; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puiſſe former ſur ce fait tant de doutes raiſonnables, qu'il ſeroit ennuyeux de les propoſer tous. Quand on auroit trouvé un nombre ſuffiſant de femmes mécontentes pour en compoſer une République entiere, on n'auroit encore que la moindre partie d'une ſociété en état de ſubſiſter : la difficulté ſeroit de prendre des hommes aſſez

(*) *Voyage de la Riviere des Amazones, p. 109. Paris 1745.*

poltrons pour ſe laiſſer contraindre à faire des enfants, malgré eux, à des femmes qui les chaſſeroient, dès que l'ouvrage de la génération ſeroit achevé: & comme on ne procédoit, ſelon Mr de la Condamine, qu'une fois par an à la propagation, il faut que ces Amazones ayent, même pendant leur groſſeſſe, fait une chaſſe d'hommes, pour les avoir tout prêts quand l'année étoit révolue; car ces hommes ne venoient point ſe préſenter d'eux mêmes chez des femmes qui les haïſſoient mortellement. Quant aux enfants nés de ces mariages momentanés, qu'en faiſoit-on s'ils avoient le malheur d'être garçons? On me dira qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les maſſacrer au ſortir de la mere, ou enfin de les élever juſqu'à l'âge de cinq à ſix ans, pour les exiler de l'état comme des criminels. Dans l'imagination cela eſt auſſi poſſible que la République de Platon, ou celle de Thomas Morus; mais ſi on veut faire quelque uſage du jugement & de la réflexion, tout cet édifice s'abyme, & il n'en reſte que des abſurdités qui révoltent la Nature, ou qui l'anéantiſſent. Il ſeroit contradictoire qu'une femme eût une averſion violente pour les hommes, & qu'elle conſentît à la fois à devenir mere: il ſeroit monſtrueux qu'une mere égorgeât ou expoſât ſes enfants, ſous prétexte que ces enfants ne ſont pas des filles. Eſt-il ſi aiſé après cela de raſſembler vingt à trente mille femmes inſenſées, homicides, & guerrieres? Le caractere du ſexe le plus doux, le plus compatiſſant, & enfin, ſi l'on veut, le moins méchant, pourroit-il ſe démentir juſqu'au point de commettre régulierement, d'un commun accord, & de ſang froid, des crimes qui ne ſe

commettent que rarement par quelques individus qu'agitent la rage & le déſeſpoir?

Æneas Silvius dit qu'une fille, nommée Valeſca, qui avoit lu des livres de chevalerie & d'anciens Romans, attroupa, dans la Boheme, un nombre aſſez conſidérable de femmes dont elle forma une eſpèce de république; & l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémiennes ait pû ſubſiſter pendant neuf ans. Elle périt faute de pouvoir ſe propager; & voilà exactement ce qui a dû arriver par-tout à de tels établiſſements, faits en dépit de la Nature, s'il eſt vrai qu'on en ait faits, & que le défaut de gouvernement & de police ne les ait pas diſſipés encore avant la neuvieme année. Quoiqu'un état monarchique ou deſpotique puiſſe être régi par une femme, on peut douter qu'un état ariſtocratique ſe laiſſeroit régir de même; au moins n'y en a-t-il aucun exemple avéré dans l'hiſtoire du monde: & il eſt très-ſurprenant que les nations qui ſe ſont tant de fois ſoumiſes, & qui ſe ſoumettent encore à l'empire d'une femme, ne ſe ſoient jamais ſoumiſes au gouvernement de pluſieurs femmes; quoiqu'il paroiſſe abſurde de ſuppoſer plus de lumieres, plus de capacité dans un individu qui commande arbitrairement que dans pluſieurs qui partagent l'autorité, & qui la modèrent. Si dans le premier cas on n'a non ſeulement dégénéré de la liberté, mais même de la ſervitude, il n'étoit pas poſſible aux hommes de s'avilir davantage dans le ſecond: ce n'eſt donc pas le mépris qu'ils ont craint ſous une telle forme de gouvernement; mais ils ont vu que pour mouvoir les reſſorts d'une Monarchie, ou d'un Em-

pire despotique, il ne falloit être capable que de vouloir, & que pour conduire un Etat Aristocratique il falloit être capable de gouverner: & en effet, si l'on y fait attention, on voit que le plus souvent là où les femmes regnent, les hommes gouvernent (*).

Si après cela, on venoit alléguer les témoignages d'Herodote, de Diodore de Sicile, d'Arrien, de Justin, on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raison réfute; & quand Quinte-Curce dit que l'Amazone Thalestris, qui commandoit à d'autres Amazones, vint des confins de l'Hircanie solliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte insipide, écrit en latin.

Que des Nègres, maltraités par ceux qui prétendent être leurs maîtres, s'échappent des colonies, s'enfuient dans des déserts & s'y cachent, cela est naturel: que ces Nègres déserteurs consentent plutôt à rester toute leur vie parmi les bêtes féroces, qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans, cela est encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces esclaves fugitifs, & des Amazones qui se perpétuent pendant plusieurs siècles? Car Mr de la Condamine est

(*) On connoît l'extravagance de cet Empereur qui créa à Rome un sénat de femmes. Le peuple qui avoit souffert jusqu'alors, avec une patience presqu'incroyable, ce qu'il y a d'extrême dans la servitude sous un prince furieux & avare, ne put se contenir à la vue de ce Tribunal; il se révolta & massacra son tyran pour avoir abusé excessivement de son pouvoir, en confiant les destins de l'Etat à des mains incapables de le gouverner. Cependant ce même peuple a été plusieurs fois gouverné par des Impératrices très-despotiques, sans qu'il ait montré le moindre mécontentement; & en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

très-porté à penſer que cette confédération de femmes Indiennes, loin d'avoir fini au temps d'Orellana, a perſiſté jusqu'à nos jours, & qu'elle ſubſiſte encore au centre de la Guiane, c'eſt à dire dans un endroit où jamais les Européans ne pénetrent, & dont on ne peut, par conſéquent, avoir aucune nouvelle.

Il n'eſt que trop vrai que les Indigenes de l'Amérique outrageoient ſingulièrement leurs épouſes, & qu'ils avoient rendu leur condition auſſi dure, auſſi malheureuſe qu'elle pouvoit l'être: je conviens après cela, qu'il n'eſt pas impoſſible que quelques-unes de ces femmes, fatiguées de la ſervitude, n'ayent pu ſe ſéparer de leurs maris, pour aller vivre à l'écart dans des lieux inhabités, en s'y ſuſtentant de fruits ſauvages & de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes & ſolitaires des Amazones, on changera du tout au tout l'état de la queſtion, en donnant à des termes reçus un ſens nouveau; puisque nous ne prétendons rien dire d'autre, ſinon qu'il n'y a jamais eu, ni au nouveau Monde ni ailleurs, une véritable république de femmes confédérées, & unies par un pacte ſocial, par des loix & des conſtitutions particulieres, qui ayent propagé leur race & leur empire pendant pluſieurs âges, en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ont pas tiré leur origine de la vérité ou de la vraiſemblance, au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur ſource dans un fait vrai mal interprété. On trouve dans pluſieurs anciennes relations, & même dans les Lettres de Fernand Cortez à Charles-Quint, que les Eſpagnols, en pénétrant dans

de petites isles situées à la plage orientale de l'Amérique, y virent quelques troupes de femmes, qu'on prit fort mal à propos, dit Pierre d'Angleria, pour des Amazones: c'étoient des prêtresses ou des Religieuses, qui, en vivant dans le célibat strictement dit, avoient, par leurs austérités réelles & leurs prétendus sortileges, acquis tant de considération & de crédit qu'on venoit les consulter comme des oracles, ou comme des Sibylles; & les Indiens labouroient gratuitement leurs champs, y plantoient le Manihot, & en faisoient pour elles la récolte, ce qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des hommes si paresseux. On ne sera pas tenté de former des doutes sur l'existence de ces Vestales Américaines, si l'on se rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de son temps, sur les côtes de France, une isle habitée par des Druidesses, ou des femmes Gauloises qui avoient fait vœu de chasteté: les Chroniques septentrionales font aussi mention de quelques isles de l'Angleterre & de la Suede, occupées anciennement par des vierges sacrées. Il y a eu de ces vierges parmi les anciens Bataves (*), parmi les Germains, & en général parmi

(*) Picart, dans ses *Antiquités du pays de Drenthe & de la Frise*, dit que les gens de la campagne s'imaginent que les *vierges blanches*, qui ont été les prêtresses des anciens Bataves, reviennent encore, toutes les nuits, errer autour des vieux tombeaux qu'on rencontre dans le pays: ils en sont si fortement persuadés qu'il n'est pas possible de les guérir de cette superstition, qu'on retrouve chez différentes nations de l'Allemagne, & à plus de deux-cents lieues de la Hollande: ce qui n'est pas surprenant, puisque les Germains paroissent avoir fait encore plus de cas de leurs Prêtresses que les Bataves mêmes, comme nous l'avons remarqué en parlant de Velleda.

tous les Sauvages du monde, qui, par un consentement universel & incompréhensible, ont supposé la plus haute vertu, & le mérite le plus éminent, dans les personnes de l'un & de l'autre sexe qui embrassoient volontairement la vie célibataire, pour se dévouer au service des autels: il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes se sont, par ce sacrifice, attiré encore plus de respect que les hommes; leur foiblesse a donné de l'éclat à leur courage, & leurs efforts ont paru plus qu'humains. Le préjugé sur l'excellence du célibat n'est donc qu'une opinion imaginée, au fond des bois, par des barbares, & adoptée par les peuples civilisés sans savoir pourquoi: car pourquoi y avoit-il des couvents de filles parmi les Péruviens & les Mexicains avant l'arrivée des Espagnols? On pourroit demander pourquoi il y en a dans l'Europe, si c'étoit l'usage d'exiger la raison d'un abus que la Religion autorise, que les loix tolerent, & que la Nature réprouve. Prudence a fait une Satyre Chrétienne contre les Vestales qui étoient encore à Rome de son temps, à qui il fait un crime d'avoir conservé leur virginité: si ce pieux déclamateur avoit pû prévoir alors que la Chrétienté seroit un jour surchargée de Religieuses, il se seroit tû. Cependant les anciens avoient des raisons fort plausibles qui ne subsistent plus: ils admettoient les femmes aux premieres fonctions sacerdotales; & c'est à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence aussi longtemps qu'elles étoient employées dans la prêtrise, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, & ensuite de se marier quand elles en avoient l'inten-

tion (*). Or, comme les Chrétiens du troiſieme ſiècle jugerent à propos d'exclure à jamais les femmes des premieres & des ſecondes fonctions ſacerdotales, en réformant les Diaconeſſes qui ſubſiſtoient encore alors dans l'Egliſe, ils anéantirent, par cette ſanction, toutes les raiſons qu'on pourroit alléguer pour défendre le célibat monaſtique des filles, qui ſouffrent dans leurs cloîtres ce qu'aucune femme n'a jamais ſouffert dans les ſérails de l'Orient; & le fanatiſme les fera

(*) Chez les Romains les prêtreſſes des différentes Divinités avoient le droit d'abdiquer le ſacerdoce, hormis les Veſtales, qui devoient accomplir le terme preſcrit par les ſtatuts liturgiques de Numa: une fille pouvoit entrer dans le College de Veſta à l'âge de ſept ans, & ſe retirer à l'âge de trente. Après vingt-trois ans de ſervice, elle étoit réputée émérite, & acquéroit la liberté de ſe marier, comme on peut s'en convaincre en liſant, dans les Poëſies de Prudence, la Satyre qu'on vient de citer: il eſt aſſez ſurprenant que cet écrivain diſe, dans ſon libelle, que les Ex-Veſtales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une ſeule étincelle du feu de l'amour, que les déſirs & la vieilleſſe avoient éteint dans leur cœur uſé: une Ex-Veſtale qui ſe marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche; puiſqu'il y a tant de filles qui, ſans avoir été Religieuſes, ne e marient pas avant ce temps-là, & qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les peuples de l'Europe.

Cette liberté de ſe marier, accordée aux Veſtales, eſt ſans doute la cauſe du peu de déſordres éclatants dont leur College a été accuſé, même par les premiers Chrétiens. L'Abbé Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze-cents ans que l'ordre de Veſta a ſubſiſté, il n'y a eu que dix-huit à vingt Veſtales punies publiquement pour crime de chaſteté violée au premier chef. On peut juger après cela s'il n'eſt pas vrai, comme nous l'avons dit, que les anciens n'exigeoient la continence qu'auſſi longtemps que duroient les fonctions ſacerdotales. Et nos Religieuſes modernes de quelles fonctions s'acquittent-elles? De pleurer peut-être l'indiſcrétion de leurs vœux & la barbarie des hommes.

souffrir aussi longtemps que la barbarie des hommes laissera subsister de tels établissements; c'est aux hommes qu'il faut s'en pendre. Les peuples barbares en témoignant tant de respect pour la virginité de leurs Prêtresses, sont partis d'un principe faux; mais ce principe une fois reçu, ils en ont tiré des conséquences justes: ils ont supposé que ceux qui avoient assez d'empire sur eux mêmes pour étouffer leur instinct, seroient sans passions; & c'est dans cette supposition qu'est l'erreur & la source du préjugé: c'est un sophisme de la Superstition, qu'il seroit aujourd'hui inutile de réfuter, puisque l'expérience de tous les siècles a dû convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu, ni la vertu avec le célibat.

Si ce ne sont pas ces espèces de vierges sacrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il est possible encore que François Orellana, en voulant prendre terre sur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre, trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées, qui dans la crainte d'être égorgées, tâcherent de s'opposer à son débarquement: cet avanturier, de retour en Europe, exagéra son histoire qui auroit pû lui arriver par tout; & la Chancellerie Espagnole, à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des Lettres patentes, *Gouverneur-Généralissime du fleuve des Amazones, pour le récompenser de les avoir subjuguées au nom de Sa Majesté Catholique.* Les Historiens Turcs auroient bien plus de raison de donner le nom d'Ama-

zones à quelques femmes Italiennes, exceſſivement fanatiques, qui au temps des Croiſades allerent par troupes pour conquérir la Terre Sainte, & furent priſes par les Sarraſins qui les violérent.

Il reſte à obſerver qu'Orellana eſt le ſeul des conquérants d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées: il n'en a été queſtion ni avant ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoiſſances ſur les différents peuples des Indes Occidentales qu'on n'en avoit en 1541; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les terres qui bordent le Maragnon, & parcouru tout l'eſpace occupé par l'ancienne nation des Yurimaguas, on n'y a découvert aucun veſtige d'une telle République: on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait ſuivant les loix de la Critique hiſtorique, il faudroit encore rejetter l'exiſtence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du Jéſuite d'Acugna, qui ſans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique ſe coupoient une mamelle; ce qui n'eſt pas plus dangereux, ſelon lui, que de ſe couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'eſt d'aucun poids; quoiqu'ils ayent, dans leur langage, un mot exprès pour ſignifier des femmes qui n'ont pas de maris; car ſi ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit atteſté des abſurdités ſemblables parmi les gens de la campagne, qui ont dans leur langage des mots exprès pour ſignifier des ſpectres, des Wampi-

res & des revenants: on leur auroit dit, nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos ayeux que l'enchanteur Merlin transporta des Montagnes pour faire sa digestion, & que le diable fit en Angleterre la chaussée des Géants, pour chagriner St George. Si ces Indiens avoient continué leur route jusqu'en Espagne, que ne leur eût-on pas dit avant de les bruler? Le peuple est par toute la terre le même; c'est un enfant incapable de témoigner, & les Philosophes ne devroient non plus s'arrêter à son témoignage qu'un juge à la déposition d'un imbécille.

Les noms imposés aux rivieres, aux montagnes, aux monuments, aux bras de mer, aux provinces, ne sont rien moins que des autorités historiques qui prouvent que les personnes & les faits auxquels ces noms font allusion, soient des faits & des personnes réelles: ce seroit un raisonnement étrange que de dire, il y a en Amérique un fleuve immense que quelques Européans nomment le fleuve des Amazones; donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudroit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens, nommé Pierre, qui acheta du Sénat Romain toute la Campagne de Rome, puisqu'elle porte encore, après dix-sept-ans, le nom de patrimoine de St Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de province où il y ait des maisons d'émeraudes & des montagnes d'or: il faut cependant, dira-t-on, qu'il y ait un *Eldorado*, puisque les Jésuites & un philosophe Anglais l'ont cherché. Enfin, si l'on admettoit la méthode de démontrer la nature des choses par les noms qu'elles

portent, il faudroit renoncer au ſens commun: il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers; & notre globe deviendroit un ſéjour enchanté, habité par l'illuſion & l'erreur.

SECTION IV.

De la Circonciſion & de l'Infibulation.

Avant que de décrire quelques uſages bizarres, communs aux peuples des deux continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la Circonciſion, que l'on a auſſi trouvée en Amérique; & cet article nous fournira pluſieurs obſervations relatives à l'Hiſtoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matieres les plus ſtériles en apparence.

Les arguments employés par Mrs Marsham & Ludolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de ſe circoncire, ont en leur faveur la vraiſemblance, & des autorités d'écrivains anciens, qui me ſemblent former une preuve hiſtorique irrécuſable; mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de ſe retrancher une membrane du membre génital: & en remontant ainſi à l'origine de cette pratique, on découvriroit, non le nom de ſon auteur qui ne nous intéreſſe point, mais la ſituation des contrées où la Circonciſion a commencé, & c'eſt indubitablement entre l'Equateur & le trentieme degré

de latitude ſeptentrionale: auſſi cette vaſte portion du Globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circonciſes que le reſte de la terre habitée. Il eſt vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Pégüans, & les Chinois répandus entre ces latitudes ſont reſtés incirconcis; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on ſait que de certains pays, quoique ſitués ſous les mêmes paralleles, peuvent varier extrêmement entr'eux, par rapport à la température & à d'autres cauſes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circonciſion parmi aucune nation du Nord, & ſi l'Hiſtoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques pays voiſins de la Ligne & du Tropique du Cancer; il faudra convenir que c'eſt là où elle a pris naiſſance, ſoit que les Egyptiens en ayent été les inventeurs, ſoit qu'ils l'ayent reçue des Ethiopiens, qui paroiſſent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil ſituées dans la Zone Torride, & s'être étendus, dans la ſuite, vers le *Delta*, qu'ils auront tiré des eaux en élevant des digues, & en creuſant des foſſés pour ſaigner les marais de la baſſe Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun peuple en particulier ce que le beſoin a pu enſeigner à pluſieurs à la fois; puiſque l'amputation du prépuce eſt moins un acte religieux qu'une néceſſité phyſique. J'avoue que le fanatiſme, ayant trouvé cette cérémonie établie, s'en eſt comme emparé, & en a fait une application outrée & déraiſonnable, parce qu'il n'y a point de raiſon dans les fanatiques. J'avoue encore que les auteurs modernes ne s'accor-

dent pas ſur les véritables cauſes qui ont porté les premiers Orientaux à ſe circoncire, & que la plupart rejettent tout ce que Philon, le moins ignorant des Juifs, a écrit à ce ſujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philoſophie à beaucoup d'abſurdités, aſſure que la Circonciſion favoriſe à la fois la population dans l'Orient, & y exempte les hommes d'une ſorte de charbon qui naît, ſelon lui, indiſtinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les Médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; & il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Paleſtine ſeule engendroit cette indiſpoſition, tous les Gentils & tous les Chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Aſie, s'en ſeroient apperçu, comme ils ſe ſont apperçu de la Lèpre qui y tient au climat, & de la Phlyctene, ou de la fauſſe Gonorrhée, qui n'a pas reſpecté les Hébreux circoncis, puiſqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélere la propagation de l'eſpèce humaine, c'eſt affirmer une erreur, parce qu'on donne un ſens illimité à une propoſition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perſe méridionale, & l'Abyſſinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroiſſement s'y étend auſſi ſur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion: cette longueur du prépuce, lorſqu'elle eſt la plus exceſſive, pourroit dans quelques ſujets empêcher le libre exercice

de la copulation, & ce n'eſt que dans de tels cas particuliers, qu'il eſt poſſible que la Circonciſion faciliteroit la reproduction, comme le dit Philon (*). Mais le plus grand motif, & le ſeul peut-être qui a contraint les premiers habitants de ces contrées à ſe circoncire, c'eſt qu'ils ont voulu ſe garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & ſous le gland; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des inſectes énormes naître, croître, & propager dans les inteſtins, dans le ſang & les ſucs du corps humain, dont il n'y a aucune ſubſtance qui ne puiſſe entretenir & ſuſtenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions que tous les Législateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-ſeulement recommandées comme un conſeil de ſanté, mais preſcrites comme une loi inviolable de l'état, prouvent combien la propreté eſt néceſſaire aux peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le ſable, dont on ſe ſert au défaut de l'eau, ne ſuffiſent pas pour déraciner & détruire ces ſortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entièrement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier: & cela eſt d'autant plus probable que les Chrétiens de l'Abyſſinie ont combiné la Circonciſion avec le Baptême: des moines, envoyés dans ce pays par la Propagande, furent très-ſcandaliſés de ce contraſte,

(*) L'on eſt auſſi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organiſation du prépuce eſt ſi vicieuſe qu'ils ne ſauroient engendrer ſi l'on ne leur faiſoit une amputation, ou tout au moins une inciſion.

& vinrent, pleins de zele & de charité, accuſer à Rome les Abyſſins de judaïſer; & on alloit les excommunier, lorsqu'ils préſenterent au Pontife Latin une confeſſion de foi dans laquelle ils aſſurent qu'ils n'uſent de la Circonciſion que comme d'un remede phyſique, & du Baptême comme d'un remede ſpirituel; & un Evêque d'Abyſſinie qui ſe trouvoit à Lisbonne, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de lire une meſſe dans la Patriarchale, parce que le Clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conſéquent hérétique: je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemis de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, & que vous brulez des hommes qui ſe coupent le prépuce.

Il eſt facile de diſtinguer les pays où la Circonciſion eſt indiſpenſable, d'avec ceux où elle eſt inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, ſur les côtes du Golfe Perſique, ſur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie &c, on peut aſſurer qu'elle y ſert à corriger les inconvénients qui réſultent de l'organiſation vicieuſe du prépuce, qui, ſelon les obſervations du Docteur Drake, eſt la partie la plus ſujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pécher par ſurabondance, & par cohéſion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien conſtitués. Quant aux contrées où la Circonciſion peut être réputée comme ſuperflue, ce ſont toutes les provinces de l'Europe, de l'Aſie, & de l'Afrique, où le Mahométiſme l'a introduite, depuis le commencement du ſeptieme ſiècle jusqu'au milieu du dix-

ſeptieme, temps auquel les Turcs ont ceſſé de conquérir.

Les anciens Indous adonnés au culte de Bra & de la vache, & les anciens Perſans adonnés au culte du feu & de Mithra, ne ſe circonciſoient point: il ſeroit donc abſurde de ſuppoſer que le climat de la Perſe & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxes, que cette opération, inconnue & par conſéquent inutile alors, ſeroit devenue néceſſaire maintenant. On peut faire la même obſervation à l'égard de la Grèce, où il n'y a plus d'habitants incirconcis, tandis que les anciens Grecs avoient la circonciſion en horreur: elle n'y tient donc ni à la qualité du ſol, ni à la conſtitution des Indigenes: c'eſt donc le produit du fanatiſme que des étrangers y ont répandu & maintenu par la force des armes. C'eſt à l'aveugle obſtination des Orientaux, qui ne veulent rien innover, ni dans les mœurs ni dans les coutumes, qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Muſulmans ont de tout temps, & contre leurs intérêts, exigé de leurs Proſélytes le retranchement du prépuce, que leur loi & leur prophete n'ordonnent pas. Mahomet avoit été circoncis dans ſon enfance, avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en réformateur ou de contrefaire l'inſpiré: en adoptant un uſage établi en Arabie, la penſée ne lui vint point de le preſcrire par une ſanction particuliere de ſon Koran, parcequ'il ne put prévoir alors jusques où ſa ſecte, en devenant religion, s'étendroit un jour: il comptoit que le dernier effort de ſa politique étoit de convertir ou d'aſſaſſiner, avant ſa mort, tous les idolâtres de la Péninſule Arabique,

& ces idolâtres mêmes étoient circoncis. Il ne s'agissoit donc pas d'imaginer une nouvelle loi pour ordonner un usage si universellement reçu qu'il ne souffroit pas la moindre contradiction de la part de ceux qui disputoient sur tous les autres points de leur croyance, par une malheureuse foiblesse, commune aux peuples barbares & aux nations civilisées, *magnis parvisque civitatibus commune vitium.*

Si, par la derniere des fatalités, les Juifs étoient devenus conquérants, ils auroient eu plus de raison d'insister sur la Circoncision, qu'ils regardent comme une institution divine, pendant que les Turcs ne l'envisagent que comme une tradition pieuse; mais les uns & les autres l'ont reçue d'un pays où l'on se circoncisoit pour des causes naturelles, les Juifs de l'Egypte où la propreté l'exigeoit, & les Mahométans de l'Arabie où la longueur du prépuce la rendoit nécessaire. L'excrescence de cette membrane dans des climats chauds ne doit pas plus surprendre que le goître des Tirolois dans des climats tempérés, & en général tous les Orientaux ont le tissu des paupieres plus mince & plus étendu que les Septentrionaux. C'est sans raison que quelques auteurs rejettent ce que les relations disent de l'excès du prépuce parmi plusieurs nations de l'Asie & de l'Afrique; puisque ces auteurs sont contraints d'avouer que cette excrescence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circonciroit point sans cela: il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne sauroit produire dans un sexe ce qu'il produit dans l'autre de l'aveu de tous les voyageurs; aussi l'Histoire ne fournit-elle aucune raison de croire que

la circoncifion des mâles foit un ufage plus récent, plus moderne que l'*Excifion* des femmes (*), qui fe fait par le retranchement des Nymphes, vers la trentieme année, comme Belon & Chardin l'affurent pofitivement; parce qu'avant cet âge, les ailes ne débordent pas encore affez pour qu'on puiffe en détacher les extrémités. Il y a des pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau, une fois crifpée, ne recroiffe plus; ce qui arrive, dit-on, lorsqu'on fe contente de la couper. Cette opération, uniquement inventée pour faire difparoître la difformité la plus dégoûtante qu'on puiffe imaginer, n'a rien de commun avec la Religion; & elle fe pratique dans tout l'Orient, non par la main des Imans, des Moulahs, des Marabous, mais par celle des matrones: les femmes ainfi *excifes* n'acquièrent d'autre privilege que celui d'ofer entrer dans les Mofquées; d'où elles font exclues, avant cette cérémonie, par une indulgence finguliere du Mahométifme, qui les difpenfe d'aller au fermon & au Paradis.

Les anciens Médecins, comme Aetius & Paul Aeginete, qui parlent de l'*excifion*, difent que de leur temps on coupoit non feulement les Nymphes, mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du cli-

(*) Nous nous fommes fervis du terme d'*Excifion* pour fignifier l'opération qu'on fait aux femmes; nous l'avons emprunté des anciens traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le texte grec par la phrafe de *mulieres judaicè excifæ*, pour fignifier des femmes circoncifes à la façon des Juifs; quoique les Juifs modernes proteftent qu'ils n'ont jamais adopté cet ufage Egyptien: cependant il eft très-vraifemblable qu'ils l'ont pratiqué.

toris. Quoique cette partie ſoit ſpongieuſe, & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaiſſeaux, il n'en eſt pas moins vrai que l'amputation en eſt périlleuſe, lorsqu'on n'y emploie pas des perſonnes verſées dans la Chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivée : & ce n'eſt qu'en égorgeant une infinité d'enfants, qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés à ras : d'ailleurs le retranchement de la partie ſupérieure de l'*Oeſtrum Veneris* ſeroit plutôt une véritable caſtration qu'une ſimple *exciſion ;* puisqu'elle détruiroit la ſenſibilité dans l'endroit où elle eſt la plus vive ; ce qui me porte à penſer qu'Aeginete & Aetius ont été mal inſtruits dans ce qu'ils rapportent de cette opération, qu'ils ſemblent avoir outrée pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle eſt très-ſouvent néceſſaire. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'on ne circoncit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyſſinie, qu'en leur raccourciſſant les Nymphes avec une eſpèce de ciſeaux bien aiguiſés : on ne touche pas au clitoris, & la plaie ſe guérit par le moyen des poudres aſtringentes & des gommes, qu'on y répand pour étancher le ſang. Les Abyſſins nomment cette cérémonie *la régénération de la virginité*, parce que les femmes qui l'ont eſſuyée, leur paroiſſent avoir quelque foible reſſemblance avec les vierges.

Quant à cette opération dont parle Mr Thevenot, qui prétend que les Egyptiennes ſont ſujettes à une calloſité qui ſe manifeſte au-deſſus de l'*Os pubis*, & qu'on enleve avec des cauteres, il n'y a aucun auteur qui en faſſe mention : ſi non-obſtant ce ſilence uni-

verſel, les femmes d'Egypte ont ce caractere ſingulier, ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes, à qui le Jéſuite Tachard donne un tablier naturel; & ce tablier, dont on a enſuite exagéré la longueur & la forme, eſt, dit-on, une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen, & ſelon d'autres, depuis le nombril, juſqu'à la moitié des cuiſſes; & l'on ajoute que les Hottentots ſont, à cauſe de cette défectuoſité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds; mais il y a trop de voyageurs qui en paſſant au Cap de bonne Eſpérance, y ont vu, dans la maiſon de correction, des Hottentotes faire oſtentation de leurs appas, dans la vue de gagner deux à trois piaſtres, pour qu'on ne ſoit pas mieux inſtruit là-deſſus de nos jours. Cet appendice n'eſt ni détaché, ni membraneux, ni auſſi étendu qu'on l'a cru: c'eſt une excreſcence calleuſe, dure, & qui, loin de deſcendre ſur les cuiſſes, ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous ſavons d'une perſonne qui a vêcu cinquante trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y ſervant de bandages dans leur jeuneſſe, pourroient prévenir cette difformité, ſi elles en avoient la moindre envie: elles ont auſſi les nymphes fort épanchées, & ignorent la méthode de l'*Exciſion*, dont elles auroient bien plus beſoin que n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un teſticule, qu'ils ne ſe ſont jamais retranché, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de ſe faire initier dans une confrérie, mais dans l'idée de ſe rendre plus légers à la courſe;

& il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui s'étant fait ôter un testicule à dix ans, se privoient du reste de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a absolument fini, & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en a plus qui soient *Monorchis* (*), & ils n'en courent pas moins

---

(*) On nomme *Monorchis* les hommes qui n'ont qu'un testicule, & *Triorchis* ceux qui en ont trois; ce qui arrive fort rarement; & les sujets en qui cette surabondance se rencontre, ne sont pas plus puissants que les *Monorchis*, & ceux-ci ne sont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'Histoire nous apprend que Sylla & Tamerlan étoient nés *Monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un testicule dans l'idée que cette espèce de castration les rendoit plus habiles à la course & à la chasse; car les autres motifs que différents Voyageurs ont allégués pour expliquer cet usage, sont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces sauvages se mutiloient de la sorte, parcequ'ils craignoient de faire des enfants gémeaux; ce qui n'est pas, puisque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouses accouchoient très souvent de deux enfants malgré l'amputation d'un testicule du pere, ainsi que les Hollandais, établis depuis si longtemps à la pointe de l'Afrique, l'ont observé plusieurs fois Pourquoi se seroient-ils donc opiniâtrés à se servir d'un remede dont ils connoissoient l'inutilité?

Il est vrai que, parmi les sauvages, la mere ne pouvant allaiter deux enfants à la fois, se défait quelque-fois de celui qui paroît être le plus infirme: & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des peuples errants. En Amérique la mere étouffoit la fille gémelle; & quand les gémeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroissoit le moins bien portant. La mere disoit qu'il lui étoit impossible de porter sur son dos deux enfants à la fois, lorsque la horde alloit en course, ou qu'elle changeoit simplement de demeure; & le mari, occupé à la chasse ou à la pêche, ne pouvoit pas non plus se charger de porter un enfant, de sorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gémeaux résulte moins du caractere impitoyable des sauvages que de leur façon de vivre ambulants & dispersés.

bien: chez eux la raiſon a prévalu, & on peut dire même dans un ſens phyſique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légere idée de l'*Exciſion*, il reſte à parler de la maniere de circoncire les garçons, qui varie en pluſieurs points, tant par rapport à l'âge que par rapport aux médicaments dont on uſe pour arrêter le ſang & conſolider la plaie: les Muſulmans n'y emploient que des cendres de papier, & ne fixent pas cette exécution à un an ou à un jour; mais leur rituel exige que l'enfant qu'on coupe, ait un parrain qui réponde que cet enfant ſera fidèle à l'Alcoran; & ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choiſi dans une autre religion: il peut être Chrétien, ce qu'on ne croiroit pas ſi Henri III n'eût été ſolennellement requis d'être parrain d'un fils du Grand Seigneur, par une lettre d'invitation qu'on conſerve encore dans les archives de France, & qui peut aller de pair avec la lettre écrite par l'Empereur Turc Bajazet II au Pape Alexandre VI, dans laquelle il ſupplie Sa Sainteté de donner un chapeau de Cardinal à l'Archevêque d'Auvergne, dont il connoiſſoit, diſoit-il, le penchant ſecret à ſe faire Muſulman.

S'il eût été poſſible aux Juifs, toujours diſperſés & toujours fanatiques, de conſerver leurs rits primitifs, ſans y faire des innovations eſſentielles, on pourroit encore ſavoir, par leur moyen, de quelle façon on circoncifoit en Egypte dans la plus haute antiquité: on ſait ſeulement qu'on s'y ſervoit, ainſi que dans le procédé des embaumements, d'un couteau de pierre que les Lithologiſtes modernes nomment *pierre de la*

Circoncision, & qui est quelque-fois d'une substance argileuse, & quelque-fois de la nature des Pyrites, comme les haches des sauvages. Cette coutume d'employer la pierre feroit presque soupçonner que la Circoncision a précédé de longtemps la naissance des sociétés politiques, tant dans les pays chauds de notre continent que dans ceux du nouveau Monde.

Les Juifs modernes circoncisent d'une façon très dégoûtante, & qui seroit seule en état d'inspirer de l'horreur pour leurs absurdités religieuses: un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais couper ses ongles, & qu'on respecte infiniment à cause de cette sainte difformité, commence d'abord par examiner si les testicules sont réellement présents dans le Scroton: ensuite, il arrache & découpe le prépuce à l'enfant qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme si on l'égorgeoit (*). Quand la membrane est emportée, le Circonciseur fait quelques grimaces, applique sa langue sur les parties génitales du Néophyte, fait entrer ces parties dans sa bouche, & se met à les sucer de toutes ses forces & avec beaucoup d'onction, de sorte qu'il tire de la plaie tout le sang qui en découle; & il crache ce sang dans une écuelle: ayant une seconde fois déchiré, avec le tranchant de ses ongles, la peau fine qui reste autour du gland, il y verse de la poudre de corail, du sang de dragon broyé, y applique une compresse d'huile rosat, & jette le prépu-

(*) Comme il arrive quelque-fois qu'il naît des enfants qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à son opération, & fait où il peut une petite incision d'où doivent découler quelques gouttes de sang; cela suffit pour satisfaire à la loi.

ce dans un baquet plein de sable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les circonciseurs de l'isle de Madagascar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'appareil mis sur la blessure; mais la Superstition a encore suggéré une clause que les piétistes, regardent comme indispensable: le Mohel prend ce sang qu'il a sucé & rejetté dans un vase, & il en oint les levres de l'enfant, qui ainsi ensanglanté & mutilé croît en vertu & en sagesse. Les Turcs circoncisent plus proprement, & quoiqu'ils fassent l'incision un peu plus haut, leurs Imans n'ont pas l'indécente coutume de sucer les initiés, ni de leur déchirer la pellicule fine avec les ongles.

Pison dit que les poudres astringentes, composées de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés insuffisants pour étancher le sang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y servent de la résine Copale, dont ils ont appris l'usage en Amérique, où plusieurs de leurs familles passerent au commencement du dix-septieme siècle pour y jouir de la tolérance que les Hollandais leur accorderent dans le Brésil, conquis par une compagnie de marchands sur la plus puissante Monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux transplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'esprit, ils auroient pu, dans les immenses solitudes des Indes Occidentales, former un petit état indépendant comme celui des Jésuites & des Pensilvaniens, & adorer leur Dieu, dans un autre Hémisphere, sans ramper dans l'humiliation & la servitude. Ce projet étoit

plus praticable ſans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la nation Juive dans l'isle de Chypre, après avoir volé, pour faire les frais de cette Théocratie, les tréſors de la Chapelle de Lorette (*), dont le pillage étoit aſſez du goût du Sanhédrin des Juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre que donna Moyſe d'emporter la vaiſſelle des Egyptiens avant que de ſortir de l'Egypte.

La plus ſinguliere obſervation qu'un Phyſicien puiſſe faire ſur la Circonciſion, c'eſt que pendant tant de races ſuivies & circonciſes ſans interruption, la membrane du prépuce n'a point décru; ce qui prouve que la Nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne ſe laiſſe pas ſubjuguer, & que ni la diete, ni les mutilations réitérées à l'infini ne ſauroient, comme quelques Naturaliſtes l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractere forcé qu'on ſouhaiteroit de leur imprimer (**). Les Chinois ſont

(*) Il étoit fait mention de ce pillage de la chapelle de Lorette dans le traité que Langallerie conclut à la Haie avec l'Envoyé de Turquie; ce qui allarma tellement la cour de Vienne qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moyſe, & l'empêcha de conquérir ſa Terre de promiſſion. Cet avanturier, qui n'eut jamais de la conduite, mourut dans la priſon de St Paul à Vienne, où il ſe laiſſa mourir de faim, lorsqu'il vit que les Juifs ne s'armoient pas pour le délivrer; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il eſpéroit que les Juifs d'Allemagne feroient plus braves que les Juifs de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Meſſie Satabai-Zevi qu'on avoit mis au petites-maiſons à Conſtantinople, ſe laiſſerent calmer par une trentaine de dragons que le Gouverneur de cette province envoya pour punir ces fanatiques, qui payerent ſept-mille Tomans d'amende.

(**) On pourroit faire la même obſervation, dira-t-on ſur les ongles des pieds & des mains; mais il faut remarquer

aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraser les pieds à leurs filles; sans quoi les femmes Chinoises seroient capables de marcher, & ne se ressentiroient pas de la violence que l'empire de la mode a exercée sur leurs meres & leurs ayeules.

Les Juifs de l'Asie mineure, qui ne se sont jamais mésalliés, & qui n'ont jamais omis la Circoncision, comme ceux de l'Espagne & de Portugal l'omettent de nos jours, assurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulsion d'Egypte, cent & vingt-deux générations, sans que les enfants de la derniere race ayent le prépuce diminué. Ainsi le fanatisme qui depuis plus de trois-mille ans s'opiniâtre à faire disparoître cet appendice du corps humain, n'a pu y réussir, & la Nature a maintenu son ouvrage contre les attentats des hommes.

C'est une autre question de savoir si l'on peut parvenir à oblitérer, par artifice, les traces de cette incision, ou si la cicatrice en est indélébile. Sous les premiers Empereurs Romains, les Juifs établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire, qui haussoit suivant que l'avidité du Fisc & l'avarice des princes croissoit: enfin, on poussa la rigueur jusqu'au point de déshabiller publiquement dans les rues ceux qu'on soupçonnoit, à leur physionomie Asiatique, d'être adonnés aux superstitions de la Palestine, pour les convaincre par le sceau de la Circoncision (*).

que les ongles & les cheveux repoussent toujours après avoir été coupés; & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circoncision; il n'est pas même constaté que les nymphes des femmes s'allongent une seconde fois, après l'Excision.

(*) Cette façon de déshabiller ceux qu'on soupçonnoit d'être Juifs ou de judaïser, ce qui étoit fort commun, entraî-

Les Juifs, pour oppoſer la fraude à la force, & combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit très difficile, tâcherent de ſe faire recroître le prépuce avec un inſtrument inventé exprès pour forcer la peau à recouvrir le gland; & cet inſtrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital; & que Martial nomme *Judæum pondus:* le poids de cette muſeliere, en étendant continuellement l'épiderme, l'allongeoit conſidérablement. Il eſt vrai que cette méthode d'effacer la Circonciſion avoit déjà été employée longtemps avant le premier ſiècle, par quelques Aſiatiques qui ayant embraſſé la loi de Moyſe par enthouſiaſme, l'avoient abjurée par légéreté, & c'eſt à cette vile eſpèce de Rénégats que les Ecritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite auſſi une Lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les Apoſtats Hébreux ſavoient rétablir la partie emportée par le Mohel: & quoique l'Apôtre des Gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne peut ſe diſpenſer de réprouver hautement cette fraude des déſerteurs d'une loi qui n'étoit plus la ſienne. Il faut convenir néanmoins que malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'amputation, d'habiles Anatomi-

na enfin tant d'inconvéniens, & excita tant de plaintes qu'on fut contraint d'y renoncer, & c'eſt à cette occaſion qu'a été frappée la Médaille dont la légende du revers porte FISCI. IVDAICI. CALVMNIA. SVBLATA. Veſpaſien fit ceſſer les plaintes en exilant les Juifs en Eſpagne & en Portugal.

ſtes s'appercevroient bientôt de la ſupercherie, s'il étoit queſtion de la conſtater juridiquement. Comme les Turcs & les Arabes circonciſent plus tard que les Juifs, il leur ſeroit auſſi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la Circonciſion en Amérique a excité des diſputes très-vives & très-peu intéreſſantes entre Laët, Grotius, & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains ſont iſſus de quelques matelots, qui, ayant refuſé de ſervir plus longtemps ſur les flottes de Salomon, aimerent mieux s'établir à Ophire, & d'y fonder la ville de Cuſco, que de retourner dans les ſtériles rochers de la Paleſtine: & cet Ophire eſt, ſelon ce ſavant Critique, le Pérou; puisqu'il n'y a rien de plus aiſé que de déduire *Pérou* de *Piru*, & *Piru* d'*Opir*: il auroit dû ajouter que la bourgade de *Cuſco* ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du Pays de *Cus;* & cette aſſertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire; puisque ce ſont les Eſpagnols qui ont impoſé au pays des Incas le nom de Pérou, abſolument ignoré avant l'arrivée des Européans. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce pays des Incas, une ſeule peuplade circonciſe, ni la moindre analogie avec les Rits Moſaïques. Quelques adverſaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit prince Iduméen eût pu envoyer une eſcadre au nouveau Monde par le détroit de Magellan, ou par la mer du Sud, avant la découverte du nouveau Monde, ne laiſſerent pas que de s'imaginer que les Tribus Hébraïques, menées en captivité dans la Chaldée, & dont

on n'a jamais plus entendu parler, avoient pénétré par la Chine jusqu'au Mexique: & ils citerent, à cette occasion, un passage très peu concluant d'un livre Apocryphe, attribué à Esdras, qui dit que ces captifs allerent un jour, sans en demander la permission, vers un grand fleuve qui doit être le fleuve de St Laurent, d'où il n'est pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre-cents lieues, jusqu'à la Nouvelle Espagne; & cela est d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant singulier pour sacrifier des hommes, comme les Juifs ont eu un penchant singulier pour sacrifier des enfants: donc ces Juifs ont peuplé les Indes Occidentales, & ont été les ayeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui se fatigueroit à réfuter tant de chimeres qui n'en valent pas la peine; puisqu'il suffit de dire que la Circoncision a eu en Amérique la même origine que dans notre continent: cet usage n'y a pas été importé par un peuple étranger; il y est né d'un besoin physique.

Chez les Mexicains, les Prêtres faisoient aux parties génitales des garçons une incision d'où découloient quelques gouttes de sang; & quoique le P. Acosta ne se soit pas expliqué fort clairement là-dessus, il est croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à peu près comme les accoucheuses font en Italie à tous les enfants mâles; & cette opération y suffisoit peut-être, si l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naissance des Insectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne sauroit se

difpenfer de relever ici une faute bien étrange où eft tombé feu Mr Mallet, qui a inféré une *Diatribe fur la Circoncifion* dans le Dictionnaire Encyclopédique, où nous favons très-bien que chaque auteur eft refponfable de fes propres articles. Mr Mallet affure que *les Mexicains coupoient à leurs enfants le prépuce & les oreilles;* & il demande férieufement, *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération?* Il y a, dans cette affertion, une furabondance d'erreurs; puifqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles, auffi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faifoit feulement aux oreilles, ainfi qu'au prépuce, une légere incifion d'où devoient fortir quelques gouttes de fang, comme Herrera & Acofta le difent. Si Mr Mallet eût donc daigné confulter ces deux Hiftoriens, il fe feroit épargné une abfurdité, & n'eût pas accufé, fans la moindre preuve, un peuple entier de couper les oreilles à tous les enfants: il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute groffiere fi elle avoit appartenu à quelque obfcur compilateur; mais, comme on la rencontre dans un ouvrage auffi refpectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la méprifer.

Il eft vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de Circoncifion à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire: mais Pierre d'Angleria (*), & plufieurs autres écrivains contem-

(*) Voyez fon Ouvrage *de infulis nuper repertis*, & fes *premieres Décades*.

porains de la découverte du nouveau monde rapportent qu'à l'isle de Cosumel, à la péninsule de Jucatan, sur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe de la Floride, les sauvages s'ôtoient le prépuce tout entier avec un couteau de pierre; & cet usage ne s'étoit non plus introduit dans le Nord de l'Amérique, que dans le Nord de notre Hémisphere; d'où il s'ensuit que la Circoncision avoit été adoptée, sous les mêmes paralleles des deux continents, par des peuples qui ne paroissent jamais avoir eu la moindre correspondance entr'eux. Cette observation sert donc encore à démontrer que le climat occasionne l'accroissement de la membrane du prépuce, & favorise la propagation des vermisseaux qui s'y logent dans les pays chauds.

Les excellents Mémoires de Pison, de Margrave & de Neuhof sur les mœurs des Brésiliens, nous apprennent que les peuplades situées au midi du Para ne se circoncisoient point: on sait aussi, à n'en pas douter, que cette coûtume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas: elle ne s'étoit, par conséquent, étendue depuis la Riviere d'Apure, qui coule sous l'Equateur, que jusqu'au trentieme degré de latitude Nord, le long de la côte orientale de l'Amérique, & finissoit à la Floride, où, au rapport de quelques relations particulieres, on circoncisoit aussi les filles; de même que parmi les Salivas de l'Orenoque, qui non contents de

Il est surprenant que Laët, dans sa dispute contre Grotius, assure que la Circoncision étoit inconnue en Amérique: il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acosta & dans P. d'Angleria; ou la mauvaise foi, qui n'accompagne que trop souvent les querelles littéraires, lui a fait dissimuler des passages favorables à son adversaire.

déchausser entierement le prépuce à leurs enfants, leur ciseloient encore la peau, à peu près comme l'est celle des Nègres tailladés dont on a parlé dans le Tome précédent, à l'endroit où l'on expose les motifs de cette bizarrerie; car il est certain que Gumilla (*) a exagéré, à bien des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux se circoncisoient: & la peinture que ce moine Espagnol fait de cette cérémonie barbare, laisse assez entrevoir, qu'il étoit encore entêté de l'opinion de quelques rêveurs du seizieme siècle, qui en voulant, comme on l'a dit, faire descendre les Américains des

(*) „La Circoncision, dit-il, cette marque distinctive du „peuple que Dieu s'étoit réservé, quoique pratiquée avec la „variété qu'un long espace de temps introduit dans les usages „& les coutumes, est encore en usage parmi ces nations ido- „lâtres. Les Salivas, dans le temps qu'ils la pratiquoient, & „ceux qui vivent dans les bois, circoncisoient leurs enfants le „huitieme jour, sans en excepter les filles, & cela d'une ma- „niere si cruelle qu'il en mouroit plusieurs de l'un & de l'au- „tre sexe. Les différentes nations de Cuiloto, & d'Uru, & des „autres rivieres qui se jettent dans l'Apure, avant d'avoir em- „brassé le Christianisme, pratiquoient cet usage avec le plus „de cruauté & d'inhumanité, y joignant des blessures consi- „dérables aux bras & dans toutes les parties du corps, dont „on voit encore les cicatrices sur ceux qui vivent aujourd'hui, „& qui descendent de ces sauvages: ils n'exerçoient cette „boucherie sur leurs enfants que lorsqu'ils avoient atteint „l'âge de dix à douze ans, pour qu'ils eussent assez de forces „pour supporter la perte de sang qu'occasionnoient plus de „cent blessures qu'ils faisoient à ces victimes de leur ignorance.

„Je trouvai, en 1721, dans les bois, un enfant mori- „bond, dont les plaies s'étoient envénimées, & dont tout le „corps étoit couvert d'une matiere dégoûtante. Pour que „ces enfants ne sentissent pas l'instrument avec lequel on leur „perçoit les chairs, on avoit soin de les enivrer; parceque „personne n'étoit exempt de cette sanglante cérémonie."

„Les marques de la circoncision ne sont pas moins cruelles „chez les Indiens Guamos & les Othomacos." *Traduction d'El Orinoco illustrado, Tome I. p. 183 & suivantes.*

Juifs, voyoient la reſſemblance la plus marquée entre les mœurs de ces deux nations, qui, de quelque côté qu'on les conſidère ſans prévention, ne ſauroient être plus différentes. D'ailleurs, les Juifs, ennemis de l'Agriculture & de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des colonies régulieres à dix lieues de la Judée: & ſi l'on les a vu ſe répandre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette province l'entrepôt des marchandiſes de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de peuple. Enfin, ils ont de tout temps préféré à leur ſtérile patrie le ſéjour des villes étrangeres où le luxe & la miſere encourageoient la population des uſuriers; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite diſoit des Aſtrologues, *on les proſcrira toujours, & on les tolérera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques ſauvages tellement équipés qu'ils ſembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les cauſes de cet uſage ſingulier qui eſt l'oppoſé de la Circonciſion.

Les Médecins Latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on inſere dans les parties génitales des garçons & des filles; & de là eſt dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique ſi ancienne qu'on ne ſauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur: il n'y a néanmoins aucun doute ſur la ſituation du pays d'où elle eſt originaire; puiſque l'Hiſtoire nous apprend que cette coûtume eſt venue de l'Orient dans la Grèce, & de la Grèce en Italie, vers la fin de la République Romaine: c'eſt à dire dans un temps où les mœurs Aſiatiques commençoient à

sévir parmi un peuple d'Europe qui avoit conquis l'Asie pour son malheur.

L'Infibulation des femmes est due uniquement à la jalousie des hommes, qui dans des climats brulants, où toutes les passions sont extrêmes, & la raison impuissante, ont été assez insensés, assez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en exerçant sur leurs semblables une violence injurieuse, qu'on pardonneroit à peine si l'on ne l'exerçoit que sur les animaux (*). Ces barbares ont cru qu'en donnant des entraves au corps, ils subjugueroient aussi les volontés, les idées, & l'ame même : ou, s'ils ont ignoré que la pudeur ne consiste que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des sentiments, leur absurdité a été encore plus impardonnable, puisqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'assurer la possession d'un bien qu'ils ne connoissoient point. La maniere d'infibuler le sexe est encore en vogue de nos jours ; & on se sert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but est à peu près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille est née, on réunit les bords de ses parties sexuelles, on les coud ensemble, non avec un fil de lin incombustible comme quelques voyageurs le disent, mais avec un simple cordon de soie, & on n'y laisse d'ouverture

(*) Entre les animaux, il n'y a que les juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'elles conçoivent ; & c'est ce qu'on nomme en termes propres *boucler les cavales*. On se sert ordinairement, pour cette opération, d'un instrument de cuivre blanc qui a plusieurs pinces & plusieurs crochets, qu'on insere dans le vagin afin d'en boucher l'approche.

qu'autant qu'il en faut pour les écoulements naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit si sensible, doit occasionner de douleurs aux victimes d'une si monstrueuse opération, dans laquelle on déteste à la fois le despotisme & la jalousie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finissent par adhérer naturellement: & vers la seconde année, il ne reste plus qu'une cicatrice difforme: le pere d'un tel enfant possede, à ce qu'il croit, une vierge, & il la vend pour vierge au plus offrant, comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque temps avant les nôces, on rouvre les parties fermées par une incision assez profonde pour qu'elle puisse détruire la réunion faite par la couture.

Cete façon d'infibuler, la plus affreuse & la plus cruelle, est aussi la moins pratiquée, & il semble qu'on l'a inventée plutôt pour s'assurer de la virginité des filles que pour se garantir de la fidélité des femmes. Parmi d'autres nations de l'Asie & de l'Afrique, on fait passer par les extrémités des nymphes opposées un anneau, qui dans les filles est tellement enchassé qu'on ne peut le déplacer qu'en le limant, ou en le coupant de force avec des ciseaux: on conçoit qu'on ne sauroit ajuster ces entraves qu'en y faisant une soudure, afin d'unir les deux branches de la boucle après qu'elle a été enfoncée dans les chairs, & cette soudure n'est praticable que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique sur la boucle même, pour fondre l'étain, ou le plomb dont on se sert dans cette opération, dont l'appareil seul inspireroit de l'horreur, ou de

la commisération, dans des ames sensibles. Quant aux femmes, elles y portent un cercle de métal où il y a une serrure, dont la clef est entre les mains des maris, à qui cet instrument tient lieu de sérail & d'Eunuques, qui exigent tant de dépenses, & qui coûtent si cher en Asie qu'il n'y a absolument que les Seigneurs & les princes qui ayent de ces esclaves faits pour en garder d'autres: les scélérats d'entre la populace se servent de ces anneaux dont on vient de parler.

La troisieme maniere d'infibuler, quoique moins sanglante que les autres, est encore un horrible reste de barbarie: elle consiste à mettre aux femmes une ceinture tressée de fils d'airain, & cadenacée au-dessus des hanches, par le moyen d'une serrure composée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caracteres ou de chiffres entre lesquels il n'y a qu'une seule combinaison possible pour comprimer le ressort du cadenat; & cette combinaison est le secret du mari. On accuse les Italiens modernes de faire usage de ces instruments que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs: chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons: on respectoit le sexe le plus foible, & l'on enchaînoit le sexe le plus fort, le plus entreprenant; parce qu'on savoit que la pudeur ne sauroit être dans les femmes une suite de la contrainte, & qu'en leur ôtant la liberté on les dispense d'une vertu incompatible avec la servitude. Quand nos Vestales font, au pied des autels, vœu de chasteté, elles ont peut-être envie de le tenir; mais ceux qui les renferment dans des cachots dès qu'elles

ont prononcé ce ferment, leur ôtent le mérite de la continence: on les tient, par conféquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis fi folennellement: ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une prifon & parmi des efclaves. Les Veftales Romaines jouiffoient de la même liberté que les autres femmes de la Capitale: fi on les avoit reléguées dans un couvent, elles auroient ceffé d'être vierges.

Le Médecin Celfe, qui a décrit en fort beau Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez les Romains (*), dit qu'on leur faifoit cette opération pour des raifons de fanté, & il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvénients, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien des cas, garantir la jeuneffe, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des défirs, qui ne précede que trop fouvent l'âge des forces, & furtout dans les grandes

(*) *Infibulare quoque adolefcentulos interdum valetudinis caufâ quidam confuerunt: ejusque hæc ratio eft. Cutis, quæ fuper glandem eft, extenditur, notaturque utrinque a lateribus atramento, quâ perforetur; deinde remittitur. Si fuper glandem notæ revertuntur, nimis apprehenfum eft, & ultra notari debet: fi glans ab his libera eft, is locus idoneus fibulæ eft. Tum, quâ notæ funt, cutis acu filum ducente tranfuitur, ejusque fili capita inter fe deligantur, quotidieque id movetur, donec circa foramina cicatriculæ fiant: ubi hæ confirmatæ funt, excepto filo fibula inditur, quæ quò levior, eò melior eft; fed hoc quidem fæpius inter fupervacua quam inter neceffaria eft. Corn. Celf. Lib. 7. cap. 25. De infibulandi ratione.*

Il eft furprenant que, dans cette defcription fi détaillée, Celfe ne dife pas un mot de la façon dont on foudoit l'anneau après l'avoir mis dans fa place, ce qui étoit fans doute le plus difficile dans toute cette opération.

villes, où les débauches prématurées font dégénérer l'eſpèce humaine. Quoi qu'en diſe Celſe, l'infibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques, que pour les comédiens & les chanteurs, qui s'étant vendus aux Directeurs des ſpectacles, devoient ſe ſoumettre à la loi qu'on leur impoſoit pour conſerver leur voix, qui ſe perd d'autant plutôt que les mœurs du muſicien ſont plus débordées (*). Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrémités qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; & c'eſt ce que les Romains nommoient *refibulare* (**), mot qu'on ne peut rendre en français que par le terme de *défibuler*. Avant que d'adopter cette

---

(*) Juvenal dit dans ſa Satyre contre les femmes,
Si gaudet cantu, nullius fibula durat
Vocem vendentis prætoribus — — — —
Voyez la même Satyre, v. 74.

Entre les différents antiques qu'on conſerve dans le cabinet du College Romain, il y a deux petites ſtatues de bronze qui repréſentent des muſiciens Romains infibulés: ils ſont remarquables par la grandeur de l'anneau inſéré dans leur prépuce, & par la maigreur exceſſive de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux paſſent pour être uniques, & l'on en a donné les figures pour la premiere fois dans les *Monumenti antichi, inediti. Tab. 188. de Mr l'Abbé Winkelman*, qui viennent de paroître. On peut conſulter ces figures pour ſe former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au reſte il eſt difficile de ſavoir pourquoi le corps de ces muſiciens bouclés eſt ſi décharné: Mr Winkelman ſoupçonne qu'ils ont pu ſervir de mannequins; ce qui n'eſt pas vraiſemblable.

(**) *Occurrit aliquis inter iſta ſi draucus,*
Jam pædagogo liberatus, & cujus
Refibulavit turgidum faber penem.
Martial. Lib. IX. Epig. 28.

boucle, on perçoit les bords du prépuce avec une aiguille, & on y passoit un fil qu'on y laissoit pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la suite, déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant moins qu'il étoit plus léger. Aussi les Cailloires, ou les Moines Grecs, qui font des pénitences presque aussi outrées que les Faquirs & les Bonses, se piquent-ils d'être infibulés avec la plus grosse boucle qu'un homme puisse endurer: on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de six pouces de circonférence, & qui pese au-delà d'un quart de livre: ils conviennent que le fanatisme n'a pu rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une résignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour supporter ces entraves qui prouvent combien il seroit difficile à ces célibataires Asiatiques de garder leur vœu de chasteté, s'ils n'avoient soin de se garotter eux-mêmes. On lit dans quelques relations, qu'entre les Moines Turcs, il y a des Kalenders, des Derviches, & des Santons qui portent aussi de ces muselieres, & que le peuple juge du degré de leur sainteté par la grandeur de leur chapelet & de leur anneau, ce qui est d'autant plus surprenant que ces misérables sont circoncis: ils défont apparemment ces anneaux lorsqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuse (*): pour mortifier leur chair & leur sens,

(*) Nous ne ferions point cette horrible imputation au Clergé Turc, si Mr Locke, dans son *Essai philosophique sur l'Entendement humain* (Liv. I. p. 28. in 4to Amsterdam 1755.)

ils s'accouplent quelque-fois avec des mules & des âneſſes, pendant que le muletier, dévotement à genoux, remercie ces ſaints de l'honneur qu'il font à ſes bêtes.

Les Anciens parlent encore d'une autre eſpèce d'infibulation qui ſe pratiquoit avec un tuyau dans lequel on faiſoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiaſtes, tels que Farnabe & Ferrarius, ne ſoient pas exactement

---

ne l'avoit fait avant nous: il cite un paſſage du voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raiſons que nous ignorons. Il eſt dit dans cet extrait que Baumgarten vit, auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarraſin, aſſis entre des monceaux de ſable; il étoit nu comme au ſortir du ſein de ſa mere, & jouiſſoit dans tout le pays de la plus grande réputation: on le regardoit comme un homme *integre*, *ſaint & divin;* parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais ſimplement avec des âneſſes & des mules.

Ibi (ſcilicet propè Belbes in Ægypto) vidimus ſanctum unum ſaracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex matris utero prodiit, nudum ſedentem. Mos eſt Mahometiſtis, ut eos, qui amentes & ſine ratione ſunt, pro ſanctis colant & venerentur: inſuper & eos, qui, cum diu vitam egerint inquinatiſſimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, ſanctitate venerandos deputant. Ejuſmodi verò genus hominum libertatem quandam effrenem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, &, quod majus eſt, concumbendi; ex eo concubitu, ſi proles ſecuta fuerit, ſancta ſimiliter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt ampliſſima, eosque contingere ac ſepelire maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta & dicenda per interpretem a Mucrelo noſtro: inſuper ſanctum illum, quem eo loci vidimus publicitùs apprime commendari eum eſſe hominem ſanctum, divinum, ac integritate præcipuum; eo quod, nec fœminarum unquam eſſet, nec puerorum, ſed tantummodo aſellarum concubitor atque mularum. Peregr. Baumgarten. Lib. II. cap. 1. p. 73.

Mr Locke cite ce paſſage pour prouver qu'il n'y a pas de Morale univerſelle ni d'idées innées.

d'accord en expliquant un paſſage de Martial où il eſt fait mention de cet étui (*), on ne peut nier qu'on ne s'en ſoit ſervi pour infibuler les mâles, & c'eſt cette opération qui a le plus de rapport avec l'uſage qu'on a retrouvé chez les Sauvages du nouveau Monde, qui ſe retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce nommé dans leur langue *Tacoynhaa*; de ſorte que le muſcle érecteur étoit, malgré ſa force, entièrement aſſujetti par ce bridon (**). Cabral ramena, de ſon premier voyage, un Bréſilien ainſi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus grande ſurpriſe ce barbare endurer patiemment cet étrange accoûtrement: ce lien eſt, chez quelques peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent ſe défaire lorsqu'ils quittent l'eau.

(*) *Menophili penem tam grandis fibula veſtit,*
Ut ſit Comœdis omnibus una ſatis:
Hunc ego crediderám (nam ſæpe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere, Flacce, ſuæ:
Dum ludit mediâ, populo ſpectante, palæſtrâ,
Delapſa eſt miſero fibula; verpus erat
Martial. Lib. 7. Epig. 82.

Ferrarius, dit que Martial s'eſt trompé, lorsqu'il donne le nom de *Fibula* à cet étui: il prétend, que pour être infibulé il falloit avoir néceſſairement un anneau dans le prépuce. La diſcuſſion de ce ſentiment nous intéreſſe très-peu: nous ajouterons ſeulement ici, que les Juifs de Rome portoient de ces étuis décrits par le Poëte Latin.

(**) *Vivi membri ſui fiſtulam in ſe contrahunt, & involvunt tæniolâ quâdam; vocantque id, quo ligant membrum, Tacoynhaa; religant autem, quando opus eſt ut mejant.* Margrave *Hiſt. Nat. Braſiliæ p. 14.*

Pierre Martyr dit à peu près la même choſe en ces termes. *Alibi in eodem tractu, intra vaginam mentularem nervum reducunt funiculoque præputium alligant.* Decad. Ocean.

Linſcot dit que les habitants du Cumana ne ſe ſervent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit: ceux de l'Iſthme Darien ont, au rapport de Waffer, un petit vaiſſeau d'or ou d'argent, ſelon leurs moyens, ou un morceau de feuille de Plantin qui eſt de figure conique, & qui reſſemble à un éteignoir: ils font entrer leur membre avec force dans ſon enveloppe, & ils le couvrent enſuite avec cette eſpèce d'entonnoir qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins: pour le ſcroton, il eſt expoſé à la vue de tout le monde.

Les premiers Eſpagnols qui s'apperçurent de cette coûtume parmi quelques peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pû en deviner la cauſe, crûrent que c'étoit une ſorte de parure barbare, comme de ſe ficher de longues aiguilles dans la carnoſité des cuiſſes, & de s'incruſter des cailloux ou des oſſelets dans la peau des joues & du front: Margrave & Waffer (*) ſont les ſeuls qui ayent ſoutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une averſion ſinguliere à ſe voir dans un certain état de vigueur; mais il ne paroît pas que la pudeur eût pû ſoumettre les mâles à une telle cérémonie dans un pays où les femmes n'ont point de pudeur: elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plupart du temps. D'ailleurs, ſi les Bréſiliens & les Dariens avoient ſimplement voulu cacher leur nudité, ils auroient pris des tabliers, comme tant d'autres ſauvages en ont, ſans recourir à l'infi-

(*) *Deſcription de l'Iſthme Darien.*

bulation qui ne cache que le gland du membre: ils ne pourroient même la ſupporter, s'ils n'étoient énervés dans les parties de la génération. En Europe c'eſt un châtiment; en Aſie c'eſt un ſupplice.

Plus donc on réfléchit ſur les motifs de cet uſage, & plus il ſemble que quelques Américains avoient imaginé cet expedient pour prévenir l'épuiſement total de leurs forces, & pour corriger le défaut de leur organiſme, en ſe faiſant eux-mêmes avec moins de riſque ce que Veſpuce dit que les femmes pratiquoient avec des inſectes vénimeux, opération ſi violente qu'elle entraînoit quelquefois l'impuiſſance & la mort: c'étoit un remede de furieux.

Au reſte, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du Nord, qui moins abatardis que les méridionaux, n'avoient apparemment pas beſoin d'une ſi grande retenue; & ce qui eſt plus remarquable encore, c'eſt qu'on n'infibuloit les femmes chez aucun peuple de tout le nouveau Monde; la jalouſie des hommes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas aſſez outrée pour employer ce ſtratagème affreux.

Quoique les Inſulaires de la mer du Sud ſoient une race d'hommes très-diſtincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous diſpenſer, en terminant cet article, de décrire la maniere bizarre dont s'infibulent les habitants de l'isle de Capul, qui gît entre les Ladrones & les Philippines: ils paſſent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle; la pointe de ce clou eſt fendue & rivée, & la tête en eſt comme une petite couronne: la beſſure que cette pointe fait aux

enfants ſe guérit avec beaucoup de peine: ils retirent ce clou lorsqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'aſſurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirerent un de ces inſtrumens du gland d'un garçon âgé de dix ans, & fils du Cacique qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'isle. Le Commodor Anglais s'étant informé des motifs de cette invention, le Cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la Sodomie, porterent leurs plaintes aux Régents, & obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y ſerviroit dans la ſuite de ces clous (*). A juger de cette méthode d'après la deſcription que le Chevalier Pretty nous en a conſervée, il eſt impoſſible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il eſt vrai que les hommes ſont également en contradiction lorsqu'ils font mal, & lorsqu'ils veulent bien faire.

(*) *Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales, par Mr le Préſident des Broſſes.* Tome 1. p. 227. in 4to Paris 1756.

Fin de la quatrieme Partie.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

CINQUIEME PARTIE.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains.

Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis.
Virg. Georg. II.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent les peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales: la dégénération avoit atteint leurs sens & leurs organes: leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature, ayant tout ôté à un hémisphere de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européans arriverent aux Indes occidentales, dans le quinzieme siècle, il n'y avoit pas un Américain qui sût lire ou écrire: il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui sache penser.

Si le lecteur a jetté un regard rapide sur la multitude des faits dont on lui a rendu compte jusqu'à présent, ce Chapitre exige de sa part la plus grande attention: il s'agit ici de décider si nous avons été conséquents, & si nos observations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'esprit n'a point été également partagé à tous les peuples de notre continent: les Négres brulés dans la Zone Torride, & les Lappons glacés sous le Cercle Polaire, n'ont jamais écrit des Traités de Philosophie, & n'en écriront jamais; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du nouveau Monde, malgré la grande diversité des climats, un homme d'une capacité supérieure à un autre.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractere de tous les Américains: leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions: aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans: privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct: aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur coeur: leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage dont ils n'ont pas le courage de sortir. Il y a près de trois siècles que l'Amérique est découverte; on n'a cessé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe: on a essayé sur eux toute espèce de culture, & aucun n'a pu parvenir à se faire un nom dans les sciences, les arts, & les métiers.

Garcilasso de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métif, né à Cusco d'un pere Espagnol & d'une Péruvienne: ayant hazardé d'écrire l'histoire de son pays, il a produit un ouvrage si indigeste, si pitoyable, si fonciérement mal

raiſonné, que trois Auteurs Français qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réuſſir (*). Dans la derniere Hiſtoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilaſſo, on n'a pas conſervé une phraſe de l'original. Enfin, on peut juger de ſon peu de capacité, par là même qu'il a été incapable de faire un mauvais livre; ce qui eſt ſi facile & ſi aiſé, dans tous les pays, à tous ceux qui oſent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce métif, il eſt certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de compoſer une page dans le ſtyle & dans le goût de ce Garcilaſſo, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européan pour pere. Les vrais Indiens Occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir ſur ce qu'ils ont dit, & ſur ce qu'ils diront dans la ſuite: ils ne méditent point, & manquent de mémoire. Ce défaut leur eſt commun avec les Nègres, qui doivent quelquefois ſe tenir longtemps la tête entre les mains, & s'ôter la lumiere pour ſe reſſouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille: ils travaillent de l'eſprit, pour ſe rappeller des idées mal imprimées, & preſqu'auſſitôt effacées que conçues; ce qu'on doit attribuer aux humeurs visqueuſes & groſſieres qui circulent dans leurs cerveaux; puiſqu'il eſt démontré que la faculté mémorative peut être reſtituée ou aidée par des ſternutatoires violents, tels que la Ptarmice, l'Euphorbe, & l'huile du tabac, qui occaſionnent de conſidérables évacuations de flegmes: les patients tourmentés par l'oubli, à qui

(*) Ces trois auteurs ſont Baudouin, Ricaut, & un Anonyme.

on adminiſtre ces drogues, conviennent qu'elles diſſipent une eſpèce de brouillard qui abſorbe les images des choſes paſſées dont ils tâchent de renouveller le ſouvenir. Les liqueurs ſpiritueuſes & fermentées produiſent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leur ramenent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'eſt imaginé que le tranſport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en inſtruire quelques-uns chez eux: cette tentative n'a pas mieux réuſſi que les autres; mais le réſultat des obſervations qu'on a faites à cette occaſion, eſt très-ſingulier: on avoue que les enfants de cette nation donnent quelques lueurs d'eſprit juſqu'à l'âge de ſeize ou de dix-ſept ans: ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font aſſez pour promettre à leurs précepteurs qu'ils ne perdront pas entièrement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver; mais vers la vingtieme année, la ſtupidité ſe développe tout d'un coup: alors le mal eſt fait: ils reculent au lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on eſt obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité (*).

(*) *Pueri illorum ingenio ſunt ſatis docili: verùm quando adoleſcentiam ingrediuntur, ſiunt hebetiores, ita ut paucos videre liceat literis inſtructos, aut qui artem ſcribendi norint, aut alias artes Europæas, a quibus quodammodo abhorrent laborum impatientiores.* G. Marcgravii *de Braſiliae regione & indigenis pag. 14.*

Tous les voyageurs conviennent que cette obſervation de Marcgrave ſur les enfants Bréſiliens peut s'appliquer à tous les enfants des autres nations de l'Amérique.

Je ne me ſuis pas propoſé d'éclaircir, avec toute l'exactitude poſſible, les cauſes ſecrettes d'un effet ſi étonnant: j'obſerverai ſeulement que la ſtupidité ſemble les accabler vers l'époque de la puberté: or il eſt certain qu'on voit, en Europe même, beaucoup de jeunes gens dont l'intelligence décline dans cet âge là: ce période de la vie eſt un inſtant critique & terrible qui confirme, ou qui détruit tout ce qu'on avoit eſpéré de la vivacité de l'enfance. Il ſe peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obſtrue, dans de certains ſujets, quelques conduits & épaiſſit leurs eſprits vitaux. Auſſi eſt-il prouvé par l'expérience que l'uſage, même immoderé, des femmes n'eſt pas contraire au développement de l'eſprit; tandis que la caſtration faite dans le berceau lui eſt maniſeſtement nuiſible, & ne produit que des hommes puſillanimes, indolents, ſans vivacité, & dont l'ame eſt autant dégradée que le corps, parce que la violence de cette opération répercute la matiere ſéminale, & fait détonner les fibres. D'un autre côté, le degré de l'intelligence dépend de la marche réguliere du ſang, & de la ſubtilité des fluides qui arroſent les parties intérieures de la tête où ſont les bouts des nerfs & les commencements des idées: dans les impuberes le ſang coule trop impétueuſement, pour que leur eſprit brillant ait de la conſiſtance: dans les vieillards il s'affoiblit à meſure que leur ſang devient froid & ſtagnant (*). Il y a donc un terme intermédiaire depuis la puberté

(*) Dans les petits enfants bien portants, le pouls bat ordinairement cent & huit fois, en une minute: il ne bat que ſoixante & douze fois, chez les perſonnes en ſanté jusqu'à

jusqu'à la vieilleſſe, qui eſt le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si, dès l'adoleſcence, des humeurs impures & ſuperflues viennent ſe mêler aux fluides vitaux & engourdir les fibres, l'eſprit ſe rétrécit, ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains eſt conſtitué ainſi que nous l'avons décrit, s'il eſt corrompu par les cauſes que nous avons aſſignées, la foibleſſe de l'entendement doit leur être naturelle; ils y ſont condamnés. Cette clarté paſſagere qu'on remarque dans leurs enfans, dure autant que la circulation accélérée de leur ſang, qui en ſe rallentiſſant vers l'âge de la virilité, les étourdit, & prive leur ame de cette activité qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeuneſſe.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux inſtructions, l'on ne ſauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abſtraites : ils ont oublié les principes, lorsqu'on veut leur en montrer les conſéquences : dans les Mécaniques, où chaque pièce & chaque inſtrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modele ; & c'eſt un prodige qu'un naturel du Paraguai ſoit parve-

---

l'âge de cinquante ans. Dans les vieillards il diminue inſenſiblement, & au-delà des 70 ans il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme l'*Enthouſiaſme* n'eſt qu'une accélération du ſang qui ſe porte vers la tête : les ſavants diſent que le ſang leur monte à la tête, lorsqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns, pour calmer cet accident, ſe frottent le front & les temples avec un linge mouillé d'eau froide, ce que les médecins condamnent généralement : il vaut mieux reſter coi, & fermer ſes livres. Les bons & les mauvais Poëtes ſont plus ſujets à ce mal que les autres gens de lettres, qui s'enthouſiaſment moins en compoſant.

nu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original; quoiqu'il eût employé plusieurs années à le peindre. Quelle que soit l'excessive présomption qu'ont les barbares d'eux-mêmes, ils reconnoissent secrètement la supériorité des Européans, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorsqu'on amena les premiers Américains en France, sous la minorité de Charles IX, on observa très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la personne du Roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe; pendant qu'ils tremblerent devant les Gardes-Suisses, pourvus d'énormes moustaches; par une méprise bien moins pardonnable que celle d'un Hollandais qui s'imaginoit que la Fontaine le Fabuliste étoit le prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille son ministre d'état, parce qu'il faisoit parler si noblement les princes dans ses Tragédies.

J'ai déjà fait remarquer qu'au premier Concile de Lima on disputa, avec beaucoup de chaleur, pour savoir si l'on devoit admettre les naturels de l'Amérique aux sacrements de l'Eglise, à cause de leur stupidité: plusieurs prêtres s'obstinerent à les leur refuser, & cette méthode a prévalu aujourd'hui; car le nombre des Indiens du Pérou qu'on fait communier, est très-petit en comparaison de ceux qu'on exclut: ils ont si peu d'esprit & de mémoire qu'ils manquent d'adresse pour se confesser: le pénitencier est obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes, & ils répondent simplement, oui ou non: d'autres protestent qu'ils ne se souviennent de rien, & l'on doit leur prouver qu'ils sont tombés, par

exemple, en adultere; fans quoi ils perfiftent à le nier (*).

Je fuis bien éloigné de fuppofer que le zele des miffionnaires n'a point toujours été auffi fervent qu'ils nous le difent; mais je me flatte que la plupart d'entr'eux, s'ils veulent être de bonne foi, ne me contrediront pas, fi je mets en fait qu'aucun indigene de l'Amérique n'a jamais fu comprendre un mot de la religion Chrétienne. Les femmes & les enfants fe rendent régulierement aux églifes, & s'y amufent beaucoup à chanter des cantiques: quant aux hommes, ils ne prennent plaifir qu'à fonner la cloche, fans prêter la moindre attention aux paroles du Catéchifte; fi l'on leur ôtoit ces cloches, ils ne viendroient jamais à la meffe, comme Mr du Pratz l'a remarqué dans la Louifiane: auffi, dans les Colonies Efpagnoles, l'Inquifition eft-elle continuellement occupée à contraindre les Indiens à affifter au fervice divin, & il faut que les piquets de la Sainte Hermandad gardent les portes des églifes, auffi longtemps que dure l'office ou le fermon. On pourroit réfuter, avec raifon, ce que Mr de Montesquieu rapporte de l'attachement des fauvages de l'Amérique au Chriftianifme: on ne s'attache pas fincérement à une religion dont on ignore les dogmes & les myfteres: or les myfteres des Chrétiens contiennent trop de Métaphyfique pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, miffionnaire de fon métier.

(*) *Voyage au Pérou, de* Dom Juan & Ulloa. *l. c.*

Les Jésuites, qui se sont apperçus de ce dégoût, on pris un chemin qui les a conduits sûrement à leur but: ils ont changé le culte extérieur en spectacles qui divertissent les Indiens oisifs. On fait, au Paraguai, des processions si comiques, & où il entre une telle profusion de petites statues remuées par des cordes, que les sauvages viennent maintenant de fort loin pour les voir: tous les actes de dévotion y sont accompagnés d'une Tragicomédie qu'on ne sauroit mieux comparer qu'à la représentation des *Mysteres* qu'on a joués en Europe, & où Dieu & les anges se donnoient la torture pour faire rire les auditeurs.

On ne s'est jamais mieux apperçu du peu de succès qu'ont eu les missions parmi les sauvages, que quand les Anglais se sont emparés du Canada: on en a interrogé plusieurs sur les articles de foi, qui leur étoient absolument inconnus; quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leur pays, depuis deux siècles: d'autres avoient une notion très confuse de l'histoire du Christ, & quand on leur a demandé qui étoit le Christ, ils ont répondu que c'étoit un jongleur, Français de nation, que les Anglais avoient pendu à Londres, que sa mere étoit Françaife, & que *Pontious Pilatous* avoit été Lieutenant au service de la Grande Bretagne. Mr Douglas, qui cite ces faits, en infere que les prédicateurs Catholiques, pour inspirer de l'aversion contre les Anglais aux Iroquois, leur avoient appris ces choses de travers; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus si criminel de la religion, & j'aime mieux imputer ces répliques puériles au peu

de conception des Américains qu'aux intrigues sacrileges des missionnaires.

On a inséré dans les Mémoires du Baron de la Hontan un dialogue entre lui & un naturel du Canada, sur des matieres de Controverse: il est superflu d'avertir que cette pièce est supposée, & que jamais aucun Canadien n'a eu assez d'esprit ou de patience pour argumenter contre les Théologiens du Séminaire de Québec; mais il est surprenant qu'un auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, se soit chargé de le réfuter, & de composer un traité sur la Philosophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le Dictionnaire Encyclopédique. Les langues de l'Amérique sont si bornées, si destituées de mots, qu'il est impossible de rendre par leur moyen un sens métaphysique: il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puisse compter au-delà de trois (*); & les Sauvages, de quelque façon qu'on les endoctrine, ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européan. On ne sauroit traduire aucun livre, non seulement en Algonquin ou en Brésilien, mais pas même en Péruvien ou en Mexicain, faute d'une quantité suffisante de termes propres à énoncer les

(*) „*Poettarraroincouroac* signifie dans la langue des „Yameos, peuple de l'Amérique méridionale, le nombre de „*trois;* heureusement pour ceux qui ont à faire à eux, leur „Arithmétique ne va pas plus loin. Quelque peu croyable „que cela paroisse, ce n'est pas la seule nation Indienne qui „soit dans ce cas. La langue Brasilienne, parlée par des peu„ples moins grossiers, est dans la même disette, & passé le „nombre *trois*, ils sont obligés, pour compter, d'emprunter le „secours de la langue Portugaise." *Voyage de Mr de la Condamine p. 66 & 67. Paris 1745.*

notions générales, comme on le démontrera plus amplement dans la ſuite. Cette diſette de mots indique la diſette des idées, & prouve que les Américains ne ſont point ſortis de l'enfance: auſſi ne perfectionnent-ils rien, & perſiſtent opiniâtrément à courir dans les bois, au lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & fertiles: tandis qu'ils voient les colons Européans jouir des douceurs de la vie, & des fruits de l'induſtrie, dans des logis commodes; ils ſe tapiſſent, au ſein de la miſere, dans d'affreuſes cabanes, qu'ils conſtruiſent auſſi mal-adroitement que faiſoient leurs ayeux au temps de Chriſtophe Colomb; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des Caſtors de leur pays.

Si l'on avoit rencontré, au nouveau Monde, des hommes remplis de ſentiments généreux, capables de ſentir l'aiguillon de la gloire, & avides de s'inſtruire dans les ſciences & dans les arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté: en échangeant leur or, leurs perles, leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoiſſances & nos ſecrets; en profitant de nos lumieres, de nos découvertes, de nos inventions, de nos inſtruments, ils euſſent béni le deſtin de leur avoir amené des maîtres ſi habiles, qu'on pouvoit payer avec des inſectes, des cailloux luiſants, & de la terre jaune. Pluſieurs peuples de l'ancienne Europe ont reconnu qu'en tombant ſous le joug de l'Empire Romain, ils avoient ceſſé d'être barbares; parce que leurs vainqueurs leur avoient enſeigné les lettres & les arts qui leur manquoient, & en cela ils ne ſe ſont pas trompés; mais la ſtupidité & la

pareſſe des Américains leur ont fait perdre l'unique fruit qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européans.

S'ils s'étoient tant ſoit peu défendus contre les premiers uſurpateurs, on ne ſe feroit pas enhardi à les maſſacrer comme des animaux: s'ils avoient montré le moindre goût pour les ſciences, on ne ſe feroit pas accoutumé à les mépriſer comme le rebut de l'eſpèce. Dire à un Eſpagnol, né en Amérique, qu'il eſt un *Américain*, c'eſt l'injurier ſi cruellement qu'on eſt ſûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui oſe lui faire ce reproche: les Créoles Portugais, Français, & Anglais ſe tiennent également offenſés, quand on les nomme des Américains, tant ils ſe croient ſupérieurs aux hommes de cette race; & ils le ſont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils ſe l'imaginent.

Comme c'eſt principalement au climat du nouveau Monde que nous avons attribué les cauſes qui y ont vicié les qualités eſſentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on eſt, ſans doute, en droit de demander, ſi l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'eſt à dire des Européans nés en Amérique de parents originaires de notre continent. Cette queſtion curieuſe, & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux, conduits de l'ancien monde dans le nouveau, ont eſſuyé, ſans en excepter aucun, une altération ſenſible, ſoit dans leur forme, ſoit dans leur inſtinct; ce qui doit d'abord nous faire préſumer que les hommes ont reſſenti un effet quelconque par les influences de l'air, de la terre, de l'eau

& des aliments; mais comme ils ont su, beaucoup mieux que les animaux, se garantir contre la puissance immédiate du climat, on n'a pas si-tôt reconnu le changement de leur constitution & l'affaissement de leur ame: cependant, en les comparant ensuite aux Européans nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres; & à force de réitérer les observations à ce sujet, on s'est convaincu que la dégénération qu'on avoit crue possible, étoit réelle. Enfin, on est venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrieme, & de la cinquieme génération ont moins de génie, moins de capacité pour les sciences que les vrais Européans; & ce sentiment étoit universellement adopté, lorsque le P. Bénoît Feyjo, si connu par les monstrueux paradoxes qu'il a soutenus dans son *Theatro Critico*, s'est élevé contre cette opinion, & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accusés d'être abrutis (*).

En respectant dans le P. Feyjo un moine supérieur aux moines d'Espagne, l'on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait été induit en une infinité d'erreurs grossieres, tant par sa passion de se singulariser que par son penchant pour le merveilleux; il a écrit plusieurs Dissertations en forme pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une ame immortelle, ce qui suffit, à mon avis, pour faire récuser son témoignage & son autorité dans toutes les matieres qu'il a traitées; car il vaut mieux assurer qu'il s'est toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu rai-

(*) Voyez le *Disc. 6. du Tome IV du Theatro Critico.*

ſon, comme a fait le P. Sarmiento, qui eſt venu en vain au ſecours de ſon maître (*): l'on ne peut défendre un auteur qui croit aux hommes marins.

Il réſulte des expériences faites ſur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeuneſſe, ainſi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au ſortir de l'adoleſcence: ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, hébétés, & n'atteignent à la perfection d'aucune ſcience ni d'aucun art: auſſi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils ſont déjà aveugles, lorſque les autres hommes commencent à voir, parceque leur entendement baiſſe & décroît dans le temps même que celui des Européans tend à ſa plus grande vigueur. Que le Pere Feyjo ſe fatigue à prôner l'eſprit ſublime des Américains, & à citer des faits qu'il croit être en ſa faveur; il n'en eſt pas moins vrai que les univerſités de l'Amérique n'ont produit aucun homme de réputation de la race des Créoles: il n'eſt ſorti de l'Académie de St Marc à Lima aucun ſujet qui ait été capable de faire un mauvais livre: cependant cette école a joui de plus de célébrité que les autres univerſités Américaines: quand Mr Godin fut élu profeſſeur de Mathématiques & d'Aſtronomie au Pérou, il ne trouva pas un étudiant capable d'entendre ſes leçons, & ſes leçons n'ont jamais été compriſes dans ce coin du monde. Les Jéſuites ont publié des relations impoſantes de leur

(*) Le P. M. Sarmiento eſt auteur de la *Démonſtration critique & apologétique du Theatro Critico du P. Feyjo* dont il avoit été le diſciple, il auroit dû ſe reſſouvenir de la maxime *nullius addictus jurare in verba magiſtri.*

Collège de Santa Fé, où ils disent qu'on a souvent compté deux mille écoliers; ce qui est d'autant plus surprenant que de cette foule de disciples il ne s'est formé aucun grand maître, aucun Philosophe, aucun Médecin, aucun Physicien, aucun savant dont le nom ait passé les mers & retenti en Europe. Inutilement m'objécteroit-on que c'est à l'ignorance, à la barbarie des professeurs, & au déplorable état où les sciences sont réduites dans les colonies des Indes occidentales, qu'on doit attribuer cette disette absolue d'hommes célebres: ceux qui ont reçu de la Nature l'heureux don du génie, surmontent aisément les obstacles d'une malheureuse éducation, & s'élevent par leurs propres forces, comme tous les grands hommes se sont élevés, au-dessus de leur siècle, & au-dessus de leurs maîtres, à qui ils ne doivent presque jamais la moindre partie de leurs talents & de leur renommée. C'est donc à un vice réel & à une altération physique du tempérament, sous un climat ingrat & contraire à l'espèce humaine, qu'il faut rapporter le peu de succès qu'ont eu les Créoles, envoyés par leurs parents dans les différents colleges du nouveau monde: il en est venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms sont restés aussi inconnus que s'ils avoient fait leur cours de Philosophie à Mexico, ou à Lima: ils n'ont jamais donné aucun ouvrage sur les animaux, les insectes, les plantes, les mineraux, le climat, les singularités, & les phénomenes de l'Amérique. C'est aux Botanistes & aux Physiciens Européans qu'on est redevable de toutes les connoissances que l'Histoire Naturelle a acquises aux Indes: que saurions-nous

ſans Oviédo, Piſon, Margrave, Benzo, Cluſius, Merian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Juſſieu, Calm, Browne, & tant d'autres qui pour nous inſtruire, ont voyagé dans un pays que les Créoles auroient pu décrire ſans ſortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence. On les juge, ſans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne ſauroit les juger d'après leurs ouvrages; & je penſe que cela ſuffit pour détruire l'opinion embraſſée par le Pere Feyjo.

Les Métifs, inférieurs aux Créoles, ſurpaſſent néanmoins de beaucoup les naturels de l'Amérique dont le ſang n'a pas été mélé avec celui des Européans; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raiſonnables.

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plupart des Hiſtoriens Eſpagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarres, on ſeroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau continent, un empire puiſſant & formidable, où l'on rencontroit une infinité de villes ſpacieuſes & ornées d'édifices ſuperbes, où l'on voyoit des campagnes fertiles, peuplées de beſtiaux & de cultivateurs plongés dans l'abondance. Les loix ſurtout, nous dit-on, y étoient admirables, & ce qui eſt plus rare encore, elles y étoient reſpectées. Enfin, ſi l'on en croyoit ces écrivains, aucun peuple ſur la terre n'auroit joui d'une auſſi grande félicité que les Péruviens ſous le gouvernement juſte & paiſible de leurs Incas. Mais malheu-

reuſement tout ce tableau, lorſqu'on l'examine avec attention, n'eſt qu'une fiction, & un tiſſu de fauſſetés & d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'Hiſtoire, qui veut que l'on détruiſe toutes les erreurs ſpécieuſes, qui pourroient devenir des vérités hiſtoriques, ſi l'on continuoit à les adopter aveuglément. Il eſt dans l'eſprit de l'homme de vanter ce qui n'eſt plus, pour déprimer les temps préſents, & rabaiſſer les établiſſements qui ſubſiſtent, & ceux qui les gouvernent; mais les Eſpagnols n'ont pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorſqu'ils nous ont donné une ſi haute & ſi fauſſe idée des empires du Mexique & du Pérou, qu'ils ont anéantis preſqu'en un inſtant. Pour couvrir de gloire leurs conquérants, qui n'étoient proprement que des bandits heureux & cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudiſſements de la poſtérité, ils ont feint d'avoir trouvé, en Amérique, des peuples policés qui ſavoient combattre, & des princes ſages & magnanimes qui ſavoient commander. Cependant ce que Blas de Valera, Acoſta, & Ciéca de Léon ont rapporté des anciens Incas, ne mérite pas qu'on le réfute; puiſqu'aucun de ces auteurs n'a jamais compris un mot de la langue du Pérou, qu'ils mépriſoient trop pour l'apprendre. Garcilaſſo veut nous perſuader qu'il a tiré des inſtructions particulieres, & fort détaillées, d'un de ſes oncles maternels, Américain d'extraction, & qui ſavoit un peu d'Eſpagnol: c'eſt ſur la foi de cet homme, abſolument inconnu, qu'il a compoſé l'hiſtoire des douze Empereurs du Pérou, dont le prémier ne commença de règner, ſelon lui, qu'en

l'an 1131 de notre ére vulgaire: Blas de Valera met cette époque à l'an 931, & d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces auteurs ont-ils osé fixer la date de l'origine d'un peuple qui n'a jamais su ni lire ni écrire, tandis que la Chronologie historique des nations de notre ancien continent est encore ténébreuse longtemps après l'institution des Olympiades, quoique l'invention des lettres soit de la plus haute antiquité? Tous les historiens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome: on a su lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa; cependant ce qu'on rapporte du regne de Numa & de Romulus est visiblement fabuleux. Qu'on juge après cela, s'il a été possible aux Espagnols de connoître l'époque de la fondation de l'empire Péruvien par un barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civilisa d'autres barbares qui n'ont jamais eu des annales; car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans lesquelles ils faisoient des noeuds, pour se ressouvenir le soir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces instruments, qu'ils appelloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun sens moral, ni aucun raisonnement suivi; & de quelque façon qu'on combinât & les noeuds & les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient servir qu'à faire des calculs, & à renouveller la mémoire d'un simple événement (*). Je sais qu'un Italien, nommé San Severo, a soutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le se-

(*) L'auteur de *Histoire des Incas* donne la description suivante des *Quipos*. „Quand les Indiens vouloient faire „leurs comptes, ils prenoient de petites cordes de différentes

cret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diverſement nouées & coloriées; mais il eſt ſûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San Sévero ſe l'eſt imaginé; auſſi Garcilaſſo convient-il que les *Quipos* devenoient muets & inutiles, lorsqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale des *Cayamos;* de ſorte que les loix & les ordonnances, s'il eſt vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce pays là, devoient être appriſes par coeur, par quelques perſonnes qui en conſervoient la mémoire; puisqu'il n'étoit pas poſſible d'énoncer le contenu d'une ſanction ou d'un pacte civil par le moyen des cordons; comme l'on peut aiſément ſe le figurer, pour peu qu'on ait une idée juſte de ces inſtruments informes. On pourroit mettre ici en queſtion ſi un peuple qui ne ſait ni lire ni écrire, peut être à la fois

---

„couleurs, & différentes en nombre. Chacune de ces cou„leurs, ſimple ou mêlée, avoit ſa ſignification. Ces cordons „torts & gros comme de la moyenne ficelle, & longs d'en„viron trois pieds, étoient attachés comme une eſpèce de „frange le long d'une autre ficelle. Les couleurs leur indi„quoient ce que contenoit chaque filet; comme, par exemple, „l'or par le jaune, l'argent par le blanc, & les gens de guerre „par le rouge. S'ils vouloient déſigner des choſes dont les „couleurs ne ſont pas remarquables, ils les mettoient chacune „ſelon leur rang, commençant depuis les plus hautes jus„qu'aux moindres. . . . . . L'on gardoit toujours l'unité „dans ces filets, comme dixaine, centaine, mille, dixaine de „mille &c. Ils paſſent rarement la centaine de mille. . . . . „Ils mettoient au plus haut des filets le plus grand nombre: „les noeuds de chaque filet & de chaque nombre étoient „égaux les uns aux autres, comme un bon Arithméticien les „poſe, quand il veut faire une grande ſupputation."

Il réſulte de cette deſcription fort obſcure, que les *Quipos* ne ſervoient qu'à faire des calculs tels que nous en faiſons avec l'inſtrument de Paſcal.

un peuple bien policé; & comme on n'en a aucun exemple dans l'ancien continent, je ſuis très porté à croire que ſans le ſecours des lettres, des hommes attroupés ne ſauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment conſtitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il eſt vrai que les Eſpagnols n'ont pu rien apprendre de poſitif ſur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop ſe fier à ce qu'ils ont écrit de Manco-Capac, & de Coya-Mama, ſa ſoeur & ſa femme. Suivant Garcilaſſo (*), ce Manco-Capac entreprit de raſſembler les Péruviens errants & abrutis; & il parvint à en former un corps de nation, qu'il logea dans une petite ville. Il faut obſerver à cette occaſion, qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucune ſociété civile ait été aſſemblée par un ſeul homme, qui ait tout à coup, & comme par preſtige, tiré de la barbarie une multitude de ſauvages: les législateurs les plus célèbres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dracon, Charondas, Zaleucus, Androdame, & Licurgue, n'ont point été les fondateurs des nations auxquelles ils ont dicté leurs loix: ces nations avoient ſubſiſté depuis plusieurs ſiècles avant que d'avoir un Code; & la raiſon nous dit qu'il n'y a aucun peuple au monde qui ne ſoit plus ancien que ſon législateur. Les Jéſuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans, pour fixer en un ſeul endroit quelques Paraguais; & ils ne ſeroient jamais venus à bout d'en compoſer une peuplade ſédentaire, s'ils n'avoient eu la précaution de

(*) *Tome I. p. 17. chap. 1.*

faire enlever de force plus de ſoixante-mille hommes, cantonnés ſur les bords de Uraguai, du Parana, & au Nord-Oueſt du Guayra: ces Américains captifs furent transférés au centre du Paraguai; & comme on leur avoit fermé tous les paſſages pour retourner dans leur patrie, ils ſe virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués; & à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivaſſent. C'eſt par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de nation qui n'eſt pas encore ſorti de l'enfance; puiſque les Jéſuites gouvernent leurs Indiens, comme ils ont gouverné leurs écoliers en Europe.

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les ſociétés ont dû ſe former ſucceſſivement d'elles-mêmes: quand il y a eu un aſſez grand nombre de familles rapprochées en un canton propre à la culture, il a pu s'y élever alors un homme qui doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ſes compatriotes, leur a ſuggéré de ſe conduire ſelon de certaines régles, qui ne ſont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées; ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un ſeul homme n'eſt pas en état de procurer la ſubſiſtance à pluſieurs ſauvages cachés dans des bois, il eſt par là même incapable de les réunir en ſociété; puiſqu'aucune ſociété ne peut ſubſiſter, ſans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fourniſſe avant tout des vivres. Que Romulus ait attroupé les premiers Romains, que Thuiſton ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait policé les Thraces, que Fohi ait

été le fondateur des Chinois, Odin des peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Getes, Zerduſt des Parſis ou des Perſes, Deucalion des Grecs, Samothès des Galles ou des Gaulois; cela ne peut être vrai dans le ſens qu'on le dit, & qu'on le croit communément: auſſi l'hiſtoire de tous ces héros eſt-elle obſcure & confuſe; & nous ne ſavons pas mieux qui étoient Orphée & Thuiſton, que nous ne ſavons qui a été ce Manco-Capac célébré parmi les Péruviens; mais il y a beaucoup d'apparence que les nations, très-incertaines de leur origine, ont pris leurs premiers législateurs pour leurs véritables fondateurs, ce qui a induit les Chronologiſtes dans un labyrinthe d'erreurs & de ſupputations fauſſes. Au reſte, on aſſure que Manco-Capac ſe diſoit inſpiré du Ciel, & fils du Soleil, comme tous les législateurs de l'ancien monde avoient fait avant lui: il n'y en a aucun qui en dictant ſes propres volontés, n'ait annoncé qu'il dictoit les loix de Dieu: ces hommes, ſi ſupérieurs aux autres, ont connu les beſoins & les foibleſſes du coeur humain, & ſe ſont ſervis adroitement des organes du fanatiſme pour prêcher la raiſon.

Je n'inſiſterai pas davantage ſur l'incertitude des prétendues annales du Pérou; il doit nous ſuffire de ſavoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré, ou ce qui eſt la même choſe, aucune vérité inconteſtable. Quant à la vie des Empereurs qui ont ſuivi Manco-Capac jusqu'au temps d'Atabaliba, il eſt manifeſte que Garcilaſſo nous en a impoſé groſſiérement, lorsqu'il aſſure que onze Incas qui ont regné de ſuite, ont été

des princes bons, justes, modérés, & adorés de leurs sujets, qu'ils aimoient en peres: c'est un prodige qui ne s'est jamais vu parmi les habitants de notre hémisphere qu'une succession de onze Rois despotiques, & équitables. Je ne dis point qu'il soit moralement impossible qu'un même trône soit occupé, onze fois de suite, par autant de souverains philosophes: mais je dis que ce n'est pas sur la foi d'un Garcilasso de la Vega, que des lecteurs sensés admettront un tel phénomene. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes sur ses voisins: il n'y en a aucun qui n'ait regné sur ses sujets avec beaucoup de hauteur: ils gouvernoient leur empire, dit Zarate (*), d'une maniere absolue, & il n'y a peut-être jamais eu de pays sur la terre où l'obéissance & la soumission des sujets ayent été plus loin: le prince n'avoit qu'à tirer un fil de son bandeau, & le mettre entre les mains de quelqu'un des *Ringrims*, qui chargé de ce fatal cordon, étoit si aveuglément obéi qu'il pouvoit, seul & sans aucun secours de soldats, exterminer une province & y faire mettre à mort les hommes & les bêtes. Je cite ici Zarate qui plus ancien que Garcilasso, a exercé au Pérou, en 1544, la charge de Trésorier général, & qui a été aussi à portée que personne de s'instruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'arriva que douze ans après qu'on l'eût envahie au nom de sa Majesté Catholique. Or je demande maintenant si ce n'est pas une contradiction formelle que d'affirmer qu'il y avoit des loix merveilleuses chez un

(*) *Histoire de la Conquête du Pérou, chap. XIII. p. 69. T. I. Amsterdam 1700.*

peuple d'esclaves, qui, en rampant sous un sceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un barbare qui avoit le privilege d'être tyran? Est-il probable que toujours occupés à faire la guerre, les Incas ayent su mettre des bornes raisonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés? Est-il probable qu'en combattant sans cesse, ils n'ayent entrepris que des guerres justes? Il est si rare, il est si difficile que des princes guerriers & despotes soient de bons princes, que nous ne trouvons encore dans l'histoire de l'ancien continent que le seul Marc-Aurele qui ait su vaincre & regner en philosophe.

Je rejette non seulement, comme un roman insensé, le récit que Garcilasso nous fait du regne des Incas; mais je suis encore porté à croire qu'il n'a pu s'assurer, par aucun moyen, qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze Empereurs, depuis Manco-Capac jusqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des princes qui avoient regné sur ces contrées, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien, & l'on a déjà fait voir que, faute de posséder des régistres & des mémoires, aucun Espagnol n'a pu fixer cette date, sur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé six-cents ans depuis le premier Incas jusqu'en 1531, comme le veut Blas de Valera, il est indubitable que le Pérou a dû être gouverné au moins par trente souverains pendant ce laps de temps; puisque chaque regne doit équivaloir à vingt ans, & non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilasso, qui ne compte que douze rois en quatre siècles: cependant la vie des hommes n'excé-

doit pas dans ce pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes relations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européans, on ne sauroit accorder aucune antiquité à l'Empire des Incas: ce qui est d'autant plus remarquable que le terrain est extrêmement exhaussé dans ce district de l'Amérique méridionale, & la ville de Quito est la ville du globe la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le nouveau Monde avoit essuyé, plus tard que notre hémisphere, une combustion générale & d'épouvantables vicissitudes; puisque les Péruviens, la nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un peuple nouveau, respectivement aux Indous, aux Ethiopiens, aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, & même aux Germains.

Garcilasso nous représente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarres, rempli de grandes villes, très-peuplées: cependant il est sûr qu'il n'y avoit qu'une seule bourgade dans cette misérable contrée en 1531, lorsqu'on en fit la découverte. On peut juger par là, quel crédit mérite cet exagérateur, qui, par un fol amour pour sa malheureuse patrie, n'a respecté aucune vérité: il n'y a aucun fait qu'il n'ait falsifié pour l'embellir: ses descriptions manquent de vraisemblance. *Il n'y avoit sous les Incas*, dit Zarate (*), *dans tout le Pérou*, *aucun lieu habité par les Indiens*, *qui eût forme de ville; Cusco étoit la seule.* Si l'on demandoit pourquoi on défére ici au témoignage

(*) *Chapitre IX. p. 44. T. I.*

de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilaſſo; c'eſt que la raiſon & l'évidence ſont en faveur du premier. Si les Eſpagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays, il en reſteroit au moins l'emplacement & les ruines, il en reſteroit les noms; mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie ſous les Incas: les villes qui y exiſtent de nos jours, ont été, ſans exception, fondées & peuplées par les Européans, qui ſe ſeroient épargné tant de travaux & de conſtructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs nouveaux eſclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet état n'avoit point de villes, c'eſt la rapidité presqu'incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrémité à l'autre. Si les Indiens avoient pu ſe cacher derriere des murailles, les Eſpagnols auroient dû les abattre, pour défaire les garniſons: tant de ſiéges & de blocus auroient exigé du temps & du monde; & il eût été impoſſible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou hériſſé de fortereſſes, avec deux cents hommes qui ne firent que ſe montrer. Quant à Cuſco, la réſidence ordinaire des Incas, il eſt très-vraiſemblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans les temps de ſa plus grande ſplendeur; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes, ſans lucarnes & ſans fenêtres, dont la conſtruction étoit inconnue aux Péruviens: auſſi les Eſpagnols, ne pouvant ſe loger dans ces huttes baſſes & enfumées, les ont-ils fait démolir, & l'on ne voit plus à Cuſco de maiſon qui n'ait été bâtie par les Européans. Il y ſubſiſte ſeulement un pan de muraille, reſté, dit-on, de l'ancien temple du Soleil, dont les écrivains ne comptent les merveil-

les qu'en s'extaſiant. Je doute néanmoins que ce temple ait été de beaucoup plus ſpacieux, & plus orné que celui dont on découvre des veſtiges plus entiers au village de Cayambe, dans la province de Quito, & qui n'a que huit toiſes de diametre : c'eſt une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds, bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaiſe; car le ſecret de faire de la chaux ou du ciment étoit abſolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce miſérable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre; de ſorte que la lumiere a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toit, ſi l'on avoit voulu y en faire un. Il conſte, par la tradition unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement auſſi renommé, auſſi fameux que la chapelle de Cuſco; & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit auſſi merveilleux qu'on le penſe.

Mr de la Condamine a fait inſérer dans les Mémoires de l'Académie de Berlin la deſcription d'un ancien logis des Incas dont on voit encore les ruines près d'Atun-Cannar, dans le Corrégiment de Cuença, province de Quito: il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoir de fenêtres dans ce prétendu palais à un étage; ce qui ſuffit, ſelon moi, pour prouver que l'Architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois: & il eſt naturel de préſumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puiſque les princes ſe nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques vuides qu'on

veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voute, ni aucune trace de ſoutien qui ait pu ſupporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y logeoient, devoient y eſſuyer la pluie & les injures de l'air: on y étoit ſeulement à l'abri des bêtes féroces, & des incurſions ſubites de quelques partis ennemis. Il importe d'obſerver que l'Eſpagnol Ulloa, en parlant de ces maſures d'Atun-Cannar, en donne un deſſein magnifique; parce qu'il a fait repréſenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il eſt en effet. Il n'y a, pour ſe convaincre de cette falſification, qu'à confronter les eſtampes & les plans publiés par Mrs de la Condamine & Bouguer, qui n'ayant eu aucun motif pour ſervir la vanité des Eſpagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, ſans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment déſolé des Incas, à Callo, au Nord du bourg de Latacugna, dont l'aſpect eſt plus miſérable que celui du précédent: ce ne ſont que des cailloux dreſſés ſur d'autres cailloux, plâtrés d'une argile rougeâtre. S'il y a jamais eu un toit ſur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de pluſieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné aſſez de paſſage à la lumiere qui auroit dû éclairer les appartements intérieurs, deſtitués d'embraſures. Il n'y a donc point de milieu; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maiſons; ou ils ont logé dans des maiſons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu l'eſprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces dé-

combres de Callo, quelques taudis auxquels Ulloa a donné le nom imposant de ménagerie; mais il n'est pas probable qu'on ait eu des ménageries dans un pays où l'on avoit à peine des cabanes.

Ce qu'on vient de dire des temples & des palais, doit s'entendre aussi des forteresses, qui, au rapport de quelques relateurs, étoient très multipliées dans le Pérou: on nous vante surtout la citadelle de Cusco comme un chef-d'oeuvre de fortification; tandis qu'on sait que François Pizarre s'est emparé de la capitale & de son fort en un seul jour, sans tirer un coup de fusil. On a soutenu, à la vérité, qu'il avoit été favorisé dans cette expédition par une soeur d'Atabaliba, le dernier des Incas: il est difficile d'admettre, dira-t-on, que la soeur d'un prince que les Espagnols venoient d'étrangler avec autant d'injustice que d'ignominie, auroit pu avoir l'impudence ou la foiblesse d'aimer le chef des bandits Européans; cependant, malgré le peu de vraisemblance de cette anecdote, il est certain que cette soeur d'Atabaliba a été publiquement la maîtresse de François Pizarre, & qu'elle a eu de lui deux enfants, nommés Dom Gonsale & Donna Francisca: tant il est vrai que l'histoire de la découverte de l'Amérique est remplie de faits si singuliers qu'ils paroissent incroyables (*).

Les Péruviens ne savoient pas forger le fer, & l'on n'a pas trouvé, dans tout leur pays, un seul instrument de ce métal, l'ame des métiers & des

(*) Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté, dans le volume précédent, du singulier attachement des femmes de l'Amérique aux conquérants de notre Europe,

arts (*); mais en revanche, ils possédoient le secret que nous avons laissé perdre dans notre continent, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. Mr Godin envoya en France, en 1727, au Comte de Maurepas, une vieille hache de cuivre Péruvien endurci; & par l'examen qu'en fit Mr le Comte de Caylus, il reconnut (**) que cet instrument égaloit presque la dureté des anciennes armes de cuivre dont se sont servis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui; soit qu'il fût plus rare

---

cet exemple de la soeur d'Atabaliba suffiroit pour lever tous les doutes à cet égard. Pizarre eut un troisieme enfant d'une Péruvienne de Cusco: quant à la maitresse d'Almagre, c'étoit une fille Américaine, née à Panama, qui lui resta fidelle jusqu'à la mort.

Les Péruviens ne furent pas longtemps à s'appercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Espagnols: Ruminagui, Général d'Atabaliba, ayant fait, après la bataille de Caxamalca, assembler toutes ses femmes, leur dit, *Mesdames, vous aurez bien-tôt le plaisir de vous divertir avec les chiens de Chrétiens;* & comme elles se mirent à rire, il en fut si indigné qu'il les fit décapiter.

(*) Il y a peu de mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique; & ce qui est encore plus étonnant, c'est que le fer qu'on y exploite, est infiniment inférieur à celui de notre continent, de sorte qu'on n'en sauroit fabriquer des clous: malgré ce défaut, il se vend fort cher, & coûte un écu la livre au Pérou; l'acier y vaut un écu & demi.

La nouvelle Espagne est la province où on a trouvé le plus de fer: on croit que le Pérou n'en a qu'une seule mine, que les anciens Péruviens connoissoient; mais faute d'industrie, ils ne purent l'exploiter. Le Chili n'a absolument aucune mine de ce métal.

(**) Voyez *Recueil d'Antiquités, par Mr le Comte de Caylus, in 4to. T. 1. p. 168 & 250.* On y trouvera le résultat de toutes les expériences qu'a faites l'auteur, pour ressusciter l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs & les Romains ont indubitablement connu; les armes antiques en font foi.

alors, ſoit que leur cuivre trempé eût des qualités ſupérieures à celles de leur acier. Le Comte de Caylus après avoir conſidéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou longtemps avant cette race d'Indiens abrutis que les Eſpagnols y détruiſirent au commencement du ſeizieme ſiècle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je ſuis capable, les différents Hiſtoriens du nouveau Monde, je n'ai pas été aſſez heureux pour découvrir un fait capable de favoriſer ce ſentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le ſecret d'endurcir le cuivre; ſans quoi ils n'auroient point été en état de creuſer la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rocher, pour bâtir les cabanes murées dont on vient de faire mention; & qu'ils ayent eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Eſpagnols, c'eſt un fait dont on ne peut abſolument douter; puiſqu'on prit quelques-uns de ces inſtruments, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les officiers, qui jetterent leurs armes pour être plus légers à la courſe. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fuſſent encore obligés de faire des haches de pierres aiguiſées, & d'armer la pointe de leurs flêches, & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'Empire des Incas, n'étoit qu'une région presque ſauvage, habitée par des barbares, c'eſt qu'il n'en eſt reſté aucun monument, aucun débri de quelque importance. Les moines de Cuſco & de Lima ſe ſont

longtemps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'espérance d'y déterrer des trésors & des raretés; mais après bien des recherches, poussées aussi loin que l'avarice a pu les pousser, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *Pierre des Incas*, & de la *Pierre de Gallinace* (*), qui a servi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les peuples de ces provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien se figurer qu'ils ne connoissoient d'autres richesses que le Mays dont ils se nourrissoient, & la laine des petits chameaux Glamas, destinée à fabriquer des vêtements. Ils n'employoient l'or que comme nous employons l'étain: s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jettons & des signes pour les payements & les achats (**). Ignorant à la fois l'usage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture, ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis & des cheminées à leurs foyers, il s'ensuit qu'ils devoient être inférieurs, en sagacité & en industrie, aux nations les plus grossieres de notre continent; & la raison nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Espagnols.

(*) *La pierre de Gallinace* n'est autre chose qu'une lave fine, jettée par les volcans du Pérou; elle est d'un noir foncé, & reçoit aisément un beau poli. On croit que la *pierre Obsidienne* de notre continent est le vrai analogue de la Gallinace du Pérou. Quant à la *pierre des Incas*, c'est une espece de pyrite blanche, arsénicale, luisante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue est inconnu dans notre continent.

(**) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un seul peuple qui eût inventé une monnoie.

J'ai réellement été révolté, en lisant dans Garcilasso (*) qu'il y avoit, du temps des Incas, une Université dans la bicoque de Cusco, où des ignorants titrés, qui ne savoient ni lire ni écrire, enseignoient la Philosophie à d'autres ignorants qui ne savoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enseigner la Morale sans le secours de l'Alphabet, & des écrits de Platon & de Socrate, je répondrois que la langue du Pérou n'étoit pas assez riche en mots simples & abstraits, pour servir à expliquer une science abstraite: & afin d'ôter toute espèce de doute à ce sujet, je citerai un passage remarquable du voyage de Mr de la Condamine.

„La langue du Pérou manque de termes, dit-il, „pour exprimer les idées universelles, preuve évidente „du peu de progrès qu'ont fait les esprits de ces peu„ples. *Temps*, *durée*, *espace*, *être*, *substance*, *matiere*, „*corps*, tous ces mots, & beaucoup d'autres n'ont pas „d'équivalent dans leurs langues: non seulement les „noms des êtres métaphysiques, mais ceux des êtres „moraux, ne peuvent se rendre chez eux qu'imparfai„tement, & par de longues périphrases. Il n'y a pas „de mot propre qui réponde exactement à ceux de „*vertu*, *justice*, *liberté*, *reconnoissance*, *ingratitude* (**)."

Les professeurs, nous dira-t-on, ou les *Amantas* dont parle Garcilasso, se servoient, dans leurs leçons, de la langue sacrée, inconnue au peuple; mais comment fait-on qu'il y a eu au Pérou une langue sacrée? Cela n'est pas probable; puisque l'idiome

(*) *Tome II. p. 139. Chap. XXVII.*
(**) *Voyage à la Riviere des Amazones p. 54.*

vulgaire étoit si stérile, si pauvre en mots, qu'il eût été impossible de traduire le jargon savant par le jargon populaire. Qu'on accorde, si l'on peut, ces contradictions palpables qui se heurtent de front : quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'Université de Cusco, & des grands hommes qui y enseignoient les belles-lettres & les sciences sublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du sens commun ; & j'aimerois autant croire qu'il y a eu des Académies chez les Juifs, chez les Tunguses, chez les Germains, dans la forêt noire, du temps de Jules-César.

Les métiers ont, dans tout les pays, devancé les sciences, parce que l'esprit humain ne fait point de sauts, non plus que la Nature : il doit s'élever par degrés, & ne sauroit atteindre au premier rang, s'il n'a passé par le second ; & cette marche est toujours aussi lente que pénible. Quand un peuple parvient à avoir des philosophes, c'est une marque certaine qu'il a déjà des arts, & que son idiôme s'est accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphysiques, les mouvements des passions, & toutes les nuances des sentiments : or cette création de mots abstraits exige les efforts de plusieurs grands hommes, & une très-longue suite de siècles. En vain le vulgaire des Chronologistes veut-il nous persuader que les Grecs étoient encore une nation récente du temps d'Homere ; la langue harmonieuse & riche dans laquelle sont écrites l'Iliade & l'Odyssée, prouve exactement le contraire ; & l'on conçoit qu'une foule presque innombrable de chétifs versificateurs & de Troubadours ont dû précéder, dans l'ordre des temps,

le chantre immortel de la guerre de Troie; car l'on ne ſauroit faire un bon poëme dans une langue qui n'a jamais ſervi à faire des vers (*).

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terreſtre, & à l'eſpèce humaine, que de ſuivre ſervilement les calculs faux & abſurdes d'une Chronologie démentie par les faits. C'eſt un préjugé que de ſoutenir qu'on eſt uniquement redevable au hazard des grandes découvertes, & des inventions utiles: s'il n'y avoit pas eu des Chymiſtes en Europe, au quatorzieme ſiècle, la découverte de la poudre à canon ne ſe ſeroit point faite dans ce ſiècle-là: ſi du temps de Cuſter on n'avoit ſenti le beſoin d'avoir des imprimeries, on n'eût pas inventé l'imprimerie du temps de Cuſter; on ne l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la bouſſole, pour naviguer en Amérique; il falloit avoir obſervé la propriété de l'Aiman pour conſtruire des bouſſoles; il falloit

(*(Ovide nous apprend qu'il avoit compoſé un poëme dans la langue des Getes, pendant la ſixieme année de ſon exil à Tomes.

Ah pudet! & Getico ſcripſi ſermone libellum;
Structaque ſunt noſtris barbara verba modis.
Et placui (gratare mihi), cœpique poetæ
Inter inhumanos nomen habere Getas.
de Ponto IV. E. 13.

Si Ovide a le premier eſſayé de faire des vers dans cette langue, ſon poëme a dû être déteſtable; mais il faut que les Getes n'ayent pas été auſſi barbares qu'il nous les dépeint: il faut même que leur idiome ait été très perfectionné, puiſqu'on y connoiſſoit déjà une eſpece de Proſodie, car il réſulte de l'expreſſion *noſtris modis*, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés, mais des vers pourvus d'un metre: on y connoiſſoit, par conſéquent, les ſyllabes longues & brèves, ce qui eſt bien ſingulier.

savoir couler le verre pour faire des lunettes; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Astronomie. Ce n'est donc que chez des peuples dont le génie & les arts ont déjà fait des progrès immenses, que les grandes découvertes peuvent avoir lieu: elles sont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches; sans quoi les sauvages auroient pu être aussi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés: cependant le hazard n'a jamais fait faire à tous les sauvages du monde une seule découverte de quelque importance. C'est dans le sein des sociétés bien policées, & par conséquent très-anciennes, que l'esprit humain a déployé toute sa force: c'est là qu'il a appris à connoître ses ressources, & qu'il a soumis, pour ainsi dire, l'univers entier à sa puissance.

Je suis si peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'ose mettre en fait que deux peuples égaux en industrie, & à climat égal, qui n'auroient entr'eux aucune communication, parviendroient, à peu près dans le même temps, aux mêmes découvertes; quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine, ainsi que les Européans; quoiqu'il n'ait existé aucune correspondance entr'eux & nous dans ce temps là. Les moines Bacon & Swartz, qui les premiers ont connu les effets du salpêtre en Europe, étoient si mauvais Géographes qu'ils ignoroient qu'il y eût un pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du nouveau Monde a si peu été l'effet du hazard que Christophe

Colomb avoit promis de le découvrir, sept ans avant la date de sa premiere navigation en 1492: il employa tout ce temps à solliciter en Espagne l'équipement d'un vaisseau, qui ne lui eût pas été accordé de si-tôt, s'il ne lui étoit venu dans l'esprit de promettre une somme considérable à un moine intriguant & avare, qui confessoit le Roi Ferdinand, & la Reine Isabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé que je ne puis omettre ici une observation singuliere à ce sujet. Les Européans sont les seuls qui ayent voyagé en Amérique: les Africains & les Asiatiques ont été si stupidement indifférents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémisphere qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonois & les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du Sud, ainsi que le gallion des Manilles, ont constamment refusé de l'entreprendre. Les Maures, les Barbaresques, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque chose, n'ont pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe (*). Que nous nous soyons emparé d'une moitié de cette planete, cela est étonnant; mais que ni l'intérêt, ni la curiosité n'ayent pu engager les autres nations de l'univers à y voyager, cela est plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

Le commentateur anonyme des volumineux & obscurs écrits de Garcilasso convient que son auteur, en parlant de l'Astronomie des Péruviens, est tombé

(*) Les Nègres ne font pas une exception à ce que je viens de dire; puisque c'est malgré eux qu'on les entraîne au

dans plusieurs absurdités inexcusables (*); & c'est un aveu singulier de la part d'un commentateur. Quarante ans après que ces peuples furent sortis de la vie sauvage, on erigea, selon Garcilasso, seize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique ville de Cusco, pour déterminer les points de l'Horizon où le soleil se leve & se couche aux Solstices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obscurité des forêts, ne sauroient construire de semblables observatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes eussent été élevées sous le troisieme Incas, il s'ensuivroit nécessairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés, ce qui est contredit par l'exposition qu'on vient de faire de leurs instruments imparfaits, & par leur ignorance dans les arts utiles. Qu'on ait entassé quelques pierres aux environs de Cusco, cela est croyable; mais que ces buttes ayent servi à faire des observations Astronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'est pas croyable.

Les *Amantas* du Pérou, qui se méloient, dit-on, d'étudier le Ciel où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour distinguer les planetes d'avec les étoiles: ils ne connoissoient que *Vénus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caractéristique. Ils étoient persuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard

---

nouveau Monde, où ils n'auroient jamais voyagé, si l'on leur avoit laissé la liberté qu'ils tenoient du Ciel.

(*) *P. 39. & suiv. T. II.*

devenu amoureux d'elle, & qui ayant monté au ciel pour en jouir, l'embrassa si étroitement qu'à force de la serrer, & de la baiser, il lui fit les souillures qu'on y voit. Ne savoir pas distinguer les planètes, ignorer la cause des éclipses, & dire de si grandes puérilités sur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes consommés dans l'Astronomie, ou bien je me trompe. Tous les sauvages connoissent l'étoile polaire & les Pleïades, ils savent où est le Nord & le Sud; mais cela ne suffit point pour assurer que ces sauvages sont des Astronomes, hormis qu'on ne veuille faire l'abus le plus étrange des termes.

Garcilasso nous en a donc encore imposé, lorsqu'il a parlé, avec tant d'emphase & si peu de vérité, des progrès qu'avoient faits les Péruviens dans une science qui ayant été cultivée dans notre continent pendant une infinité de siècles, n'a pas encore été portée au point de perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, si elles ne sont pas prédestinées à essuyer des temps d'ignorance, & des révolutions qui engloutiront les arts & les artistes.

En réfutant, dans le premier volume de ces Recherches, les rêveries du calculateur Riccioli, j'ai déjà fait voir, en passant, qu'on a excessivement exagéré la population des Péruviens. Premierement, la ville de Cusco est plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne sous les Incas; & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante-mille hommes: elle ne pouvoit, par conséquent, contenir qu'environ vingt-mille habitants, au moment qu'elle tomba sous le joug des Européans, ce qui est bien peu de chose pour la capi-

tale de tout un empire, qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En second lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes & de bruyeres, où les Espagnols s'égarerent pendant cinq à six jours, sans voir une habitation, sans rencontrer une cabane. On n'apperçut un grand nombre d'hommes assemblés qu'au combat de Caxamalca: par-tout ailleurs les Indiens ne se présenterent que par détachements & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet état avoit eu de grandes armées sur pied, une bataille n'eût pas suffi pour dissiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagre ne furent plus inquiets sur le succès de leur entreprise: l'unique obstacle qu'ils eurent à surmonter, ce fut la disette des vivres & des fourrages; d'où l'on peut conjecturer que le pays étoit extrêmement dépeuplé, puisqu'une poignée d'ennemis eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ses chevaux & ses esclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux-cents hommes, fut à son retour tellement persécuté par la famine qu'il fit tuer ses chevaux pour sustenter ses compagnons: on mangea ensuite les lévriers & les chiens-dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens: on vendit un chat sauvage pour vingt écus à un officier mourant: les soldats, décharnés & abattus, brouterent les feuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de soixante mille hommes, dans un pays ennemi, je n'en tirerois pas les mêmes conséquences; mais qu'une petite troupe d'avanturiers n'ait trouvé ni

vivres, ni bestiaux, ni aucune ressource, en faisant un trajet de quatre-cents lieues, depuis Quito jusqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & destituée d'habitants & de cultivateurs: aussi les Espagnols n'y marcherent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de broussailles: ils pénétrerent par des forêts & des solitudes, & ne virent, sur toute cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroissoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand peuple sans agriculture est un être de raison: un pays peut, à l'instar du Portugal & de l'Espagne, avoir beaucoup de villes, & manquer à la fois d'habitants; mais on n'a jamais vu de pays sans villes, où la population ait été considérable. Les Péruviens n'avoient construit d'autre bourgade que celle de Cusco; d'où j'infère qu'ils ne composoient qu'une petite nation dispersée sur une surface immense; & je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'écrivains ont dit de leur industrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement, & de leur bonheur. L'auteur d'un ouvrage moderne, intitulé l'*Analyse du Gouvernement des Incas*, a lu leur histoire, sans se défier de son auteniticité: s'il avoit employé la moindre critique, il eût brulé son manuscrit; s'il avoit voulu être raisonnable, il ne l'eût jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes loix dans un état despotique; & quand il seroit vrai qu'on y avoit des loix, il nous seroit impossible aujourd'hui de les analyser, faute de les connoître; & nous ne saurions les connoître, parce qu'elles n'ont jamais été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort

de ceux qui les avoient apprises par coeur. D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui subsistent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune maniere avec ce qu'on écrit de leur législation sous les Incas: on dit, par exemple, qu'ils n'épousoient anciennement que des filles vierges, & qu'ils châtioient avec la derniere rigueur celles qui se prostituoient; tandis que les *Landinos*, ou les Péruviens soumis aux Espagnols, ne se marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne sont plus vierges: ils se croiroient déshonorés, si leurs femmes n'avoient couché avec plusieurs amants avant leurs nôces (*). On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé; mais ni les curés, ni les Corrégidors, ni les officiers de l'Inquisition n'ont pu vaincre leur entêtement, & ils se laisseroient plutôt couper par morceaux que de consentir à prendre une femme qu'ils soupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne sauroit conclure autre chose sinon qu'un usage si enraciné doit être très-ancien, & qu'il a été pratiqué sous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir considéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jetter un coup d'oeil sur le Mexique, dont on a conté autant de faussetés & de merveilles que de l'empire des Incas; mais la vérité est que ces deux nations étoient à peu près égales, soit qu'on compare leur police, soit qu'on examine leurs arts & leurs instruments.

(*) Voyez le *Voyage au Pérou, par* Dom Juan *&* Ulloa.

Les Mexicains avoient la méthode de repréſenter les objets en les deſſinant groſſierement, & ce ſont ces deſſeins informes que les Hiſtoriens ont jugé à propos de nommer des caracteres hiéroglyphiques; mais en cela ils ſe ſont trompés, car la maniere des Mexicains différoit eſſentiellement de l'écriture Egyptienne, en ce qu'ils n'avoient pas déterminé des ſymboles ou des emblèmes pour remplacer les objets: ils copioient les objets mêmes; de ſorte qu'ils faiſoient un tableau complet, & peignoient un arbre pour repréſenter un arbre; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des Hiéroglyphes des Choëns on pouvoit énoncer un ſens moral, & il n'y a aucun doute entre les ſavants que la Table Iſiaque, & les aiguilles Egyptiennes dreſſées à Rome, ne contiennent des ſentences & des maximes philoſophiques; ce qui n'étoit point praticable dans la méthode des Mexicains, trop mauvais peintres pour imprimer à leurs figures les différents tons des paſſions, & des attitudes caractériſtiques: d'ailleurs manquant abſolument de ſignes fixes pour la repréſentation des êtres moraux & métaphyſiques, leurs peintures ne pouvoient être que très bornées.

Ils ſe ſervoient de peaux d'animaux, & d'écorces pour y deſſiner les choſes dont ils vouloient conſerver le ſouvenir: on trouva chez eux une aſſez grande quantité de ces volumes peints, que les ſoldats, qui ne cherchoient que de l'or, mépriſerent trop pour les emporter; mais un barbare, nommé Sumarica, qui fut, par malheur, le premier évêque de Mexico, fit, vers le commencement du ſeizième ſiècle, recueillir tous les tableaux hiſtoriques qu'on put déterrer dans

cette partie de l'Amérique; & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jetta ces monuments ſinguliers, après les avoir préalablement exorciſés; car il ſoutenoit qu'il falloit bruler les livres de tous les peuples qui ne ſont pas Chrétiens (*). On ne ſauroit comparer l'horrible fureur de ce fanatique qu'à celle du Pape Grégoire, & du Muſulman Omar, qui fit conſumer la Bibliotheque d'Alexandrie, pour mieux conſerver l'Alcoran.

Il n'eſt échappé des mains de ce Sumarica qu'un ſeul exemplaire qu'on avoit deſtiné à remplir la curioſité de l'Empereur Charles-Quint, qui auroit dû envoyer au nouveau Monde des évêques plus éclairés. Le navire chargé de porter cet ouvrage à Cadix fut pillé par un armateur Français; & le manuſcrit Indien, avec l'interprétation Eſpagnole, tomba, par un

---

(*) Cette manie de bruler des livres a toujours caractériſé le génie intolérant du Clergé Romain; mais elle ne ſévit jamais tant qu'au ſixieme & au quinzieme ſiècle. Le Pape Grégoire, ſurnommé ſi injuſtement le Grand, fit bruler dans toute la Chrétienté les Oeuvres de Cicéron, de Tite-Live, & de Corneille-Tacite; & depuis cette funeſte époque, on n'a jamais plus retrouvé un exemplaire complet d'un de ces trois auteurs. Ces perſécutions contre l'eſprit humain nous ont fait perdre les Poëſies de Ménandre, de Bion, d'Apollodore, d'Alcée, de Philémon, & de Sappho, dont les fragments ne ſervent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été ineſtimable. Il n'y a pas juſqu'aux Juifs dont on n'ait brulé les livres, & l'on aſſure que dans la derniere perſécution, qui leur avoit été ſuſcitée par un ſcélérat connu ſous le nom de Pfeffercorn, on brula le dernier exemplaire de l'ouvrage hébreu intitulé *Toldos Jeſuit.*

On accuſe la cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de livres trouvés au Malabar & aux Indes Orientales, dont les Miſſionnaires de la Propagande avoient fait la recherche.

bonheur ſingulier, entre les mains du voyageur Thevet, dont les héritiers le revendirent, pour une ſomme conſidérable, au fameux Raleig, qui, dans l'eſpérance aſſez fondée d'en tirer des éclairciſſements capables de jetter quelque lumiere ſur l'Hiſtoire des Mexicains, fit traduire l'interprétation en Anglais par Mr Locke (*); & on la publia dans la Collection de Purchas. Mr Thevenot la retraduiſit en Français, la fit imprimer dans ſon grand *Recueil des Voyages*, & en donna les figures gravées en bois ſur des pages *in folio*, qui contiennent trois-cents-ſoixante tableaux détachés & encadrés. Comme je ſais que ces images ont été copiées, avec un ſoin infini, d'après l'original Mexicain, je les ai conſidérées pluſieurs fois avec attention; mais j'avoue qu'on ne ſauroit deſſiner d'une façon plus louche & plus rude: il n'y a aucune trace de clair-obſcur, aucune idée de perſpective, aucune imitation de la Nature; & les objets ſont ſans vérité comme ſans proportions. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient fait preſque aucun progrès dans l'art par le moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la mémoire des choſes paſſées & des événements hiſtoriques.

L'ouvrage que le hazard a garanti du bucher & du naufrage, renferme, à ce qu'on croit, l'hiſtoire de tous les Rois de Mexique, dont le premier n'avoit commencé de regner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ére vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arri-

(*) Il ne faut pas confondre ce Mr Locke avec l'auteur de l'*Eſſai ſur l'Entendement humain*; ce ſont deux hommes différents. Celui dont il s'agit a inventé, ſi je ne me trompe, cet inſtrument de Marine qui porte encore ſon nom.

vée de Fernand Cortez; mais comme il eſt impoſſible de déchiffrer ce livre myſtérieux, trouvé dans l'Amérique Septentrionale, je ne conſeillerois à perſonne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donnée les Eſpagnols, qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique ſans interroger les Mexicains, & les Mexicains n'ont jamais ſu aſſez d'Eſpagnol pour traduire un livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors & les dates, & les époques, & la ſuite chronologique des ſouverains, dont on n'en compte que huit avant Montezuma ſecond du nom, qui regnoit en 1520? On n'eſt pas certain que le manuſcrit Mexicain renferme un ſeul mot de ce qu'on croit y entrevoir; & il s'agit peut-être de huit maîtreſſes de Montezuma, là où l'on ſuppoſe qu'il eſt queſtion de huit princes qui l'avoient précédé ſur le trône: l'erreur pourroit être encore plus grande, & la mépriſe encore plus ridicule; car en confrontant, à différentes fois, les images Indiennes & le ſens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport, & tous ceux qui entreprendront cet examen ſans être prévenus, ne ſe convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cette énigme. On doit en dire autant des *Roues ſéculaires*, dont Carreri donne ſi hardiment l'explication d'après un profeſſeur Caſtillan, nommé Congara, qui n'a point oſé publier l'ouvrage qu'il avoit promis ſur cette matiere; parce que ſes amis & ſes parents lui ont garanti qu'il abondoit en abſurdités. En conſidérant ces inſtruments qu'on appelle, dans le ſtyle des Relations, des *Roues ſéculaires* du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des Alma-

nacs, semblables à ceux dont on s'est servi en Europe du temps des Goths, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques provinces, à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, les jours de travail y étant désignés par des points noirs, les dimanches & les fêtes par des points rouges, & les rêves des Astrologues par des emblèmes. Que les Mexicains ayent célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque siècle, & qu'ils ayent compté les siècles par des roues, à qui on faisoit faire un tour au bout de cinquante ans (*), c'est ce que j'ai peine à me persuader; parce que cet usage supposeroit une longue suite d'observations astronomiques, & des connoissances fort précises pour régler l'année solaire, ce qui n'est pas compatible avec l'ignorance prodigieuse où ce peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner sa Chronologie, lorsqu'il manquoit de mots pour compter au-delà de dix?

L'Histoire des huit Rois du Mexique me semble aussi fabuleuse que celle des douze Incas du Pérou, j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténebres. On assure qu'une nation, nommée les Chichimeis, vint l'an 772, des parties Septentrionales du nouveau continent, s'établir à peu près au centre du

(*) On dit que leurs siècles étoient de cinquante ans, & que leurs années étoient composées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutoient cinq, afin de completter l'année solaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en société, c'est à dire 130 ans avant l'arrivée des Espagnols? peut-on, en si peu de temps, trouver l'année solaire, & inventer des calendriers pour compter les jours & les siècles?

Mexique, d'où elle chassa les anciens habitants dont on n'a jamais plus entendu parler : ce peuple, arrivé du Nord, étoit barbare, persista dans la barbarie pendant six-cents ans, & ne commença à s'humaniser, & à adopter un régime politique, que vers l'an 1391 (*). Voilà ce que les historiens nous répètent continuellement d'un ton affirmatif ; parce qu'ils s'appuyent ; disent-ils, sur les monuments mêmes des Indiens : ils se fondent, il est vrai, sur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obscurité. D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils soient, ne remontent pas au-delà de la fondation de la Monarchie Mexicaine ; puisque le bon sens nous apprend que les annales d'aucun peuple ne sauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invasion des Chichimeis ? Par quel moyen s'est-on assuré que ces Chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud ? Sur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée ? Réellement, on ne discerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures si témérairement hazardées.

Que les Mexicains n'eussent commencé à recevoir une forme de Gouvernement que cent-trente ans avant la funeste apparition des Espagnols, cela n'est point probable : leurs arts, quelque imparfaits qu'ils

(*) *Cum Montezuma Mexicanorum regum familia intercidit : regnatum in Mexicanâ urbe omnino sub regibus novem, per annos CXXX, post DCXIX annos, quàm a Chichimeicis Mexicana terra primum occupata fuit.* Hist. Occident. Indiæ, Lib. I. p. 73.

Cette supputation a été adoptée par tous les historiens qui ont écrit sur le Mexique ; & aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

fussent, annoncent une plus haute antiquité; mais il ne faut pas exagérer cette antiquité, comme a fait l'imprudent Carreri, qui suivant une Table Chronologique, découverte par le professeur Congara, soutient que les Mexicains s'étoient assemblés en corps de peuple, l'an du monde 1325. La rudesse extrême de leur langage, que jamais aucun Européan n'a su prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs instruments, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les Mécaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte sanguinaire, l'anarchie de leur goûvernement, la disette de leurs loix; rien de tout cela ne caractérise un peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore se défier ici des Auteurs Espagnols, d'autant plus suspects qu'ils sont en contradiction avec eux mêmes. Antonio Solis, dans son *Historia de la Conquista de la America septentrional, conocida por el nombre de Nueva Espanna* (*), n'a tâché que de briller par l'éclat des pensées & des images gigantesques, & la pompe de la narration: il y a indignement sacrifié la vérité de l'Histoire aux vains agréments d'un style ampoulé: il ose nous dire qu'il y avoit deux-mille temples dans la capitale du Mexique, au moment qu'un usurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du monde, depuis Rome jusqu'à Pekin: aussi Gomara,

(*) On en a une traduction Françaife par Mr Citri de la Guette. Un autre auteur a cru que l'Histoire de Solis ne pouvoit plaire si on ne la réduisoit à la moitié de l'original Espagnol; & d'un énorme *in Folio* il a fait deux petits volumes dont la lecture est supportable.

moins hardi ou plus ſenſé que Solis, convient-il qu'en comptant ſept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits deſtinés à loger les idoles de Mexico. Montezuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité: or, depuis le regne de ce Prince jusqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans qui n'auroient certainement pas ſuffi pour bâtir deux-mille égliſes.

Le prétendu château où cabanoient les Rois Mexicains, étoit une grange: auſſi Fernand Cortez ne découvrant aucune habitation propre dans toute la capitale de l'état qu'il venoit de conquérir, y fit-il conſtruire, à la hâte, l'hôtel qui y ſubſiſte encore; ce qui doit nous déſabuſer ſur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, qui contenoit, ſelon quelques auteurs, ſoixante & dix-mille maiſons ſous le regne de Montezuma ſecond; ce qui ſuppoſeroit qu'elle avoit alors trois-cents-cinquante-mille habitants; tandis qu'il eſt notoire que Mexico, conſidérablement agrandi ſous les Eſpagnols, ne renferme de nos jours que ſoixante-mille ames, y compris vingt-mille Nègres & Mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun veſtige d'anciennes villes Indiennes, il eſt ſûr qu'il n'y avoit qu'un ſeul endroit qui eût quelque apparence de cité; & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux écrivains Caſtillans de ſurnommer la Babylone des Indes; mais les noms magnifiques, donnés par les Eſpagnols à de miſérables villages de l'Amérique, ne nous en impoſent plus depuis longtemps.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montezuma de tous ses états, décele la foiblesse de ces états mêmes: je conviens que l'Artillerie étoit un instrument destructeur & tout-puissant qui devoit nécessairement dompter les Mexicains; mais si ces Mexicains avoient eu des villes murées, comme on le répète si souvent, ils se seroient mis à l'abri de la mousqueterie, & les six mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un instant tant de remparts & de retranchements: d'ailleurs il est avéré, par le témoignage de tous les historiens, que les Espagnols sont entrés, pour la premiere fois, dans Mexico sans faire une seule décharge de leur artillerie.

Si le titre de Héros compete à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raisonnables, Fernand Cortez pourroit y prétendre: du reste, on ne voit pas quelle gloire réelle il a acquise en renversant une Monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre continent, auroit renversée avec la même facilité. On a composé sur cet événement un Poëme Epique (*) qui n'a joui d'au-

(*) Ce Poëme, intitulé le *Mexique conquis*, est monstrueux par là même qu'il est en prose: cette invention des modernes est si bizarre qu'on a peine à se persuader qu'elle ait été adoptée par un homme sensé. Au reste tous les poëtes qui ont choisi leur sujet dans l'Histoire de l'Amérique, n'ont presque eu aucun succès: la *Colombiade*, la *Tragédie de Fernand Cortez* par Mr Piron, le *Poëme de Jumonville*, & l'*Araucana* de Alonzo n'ont pu forcer la Renommée à les prôner comme des chef-d'oeuvres: ce qu'on doit plutôt attribuer à la nature même du sujet qu'à l'inhabileté des auteurs; puisque Mr Piron a employé toutes les ressources de son génie pour faire de son *Fer-*

cun ſuccès, parce que le lecteur, prévenu d'avance de la puſillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des défaites où il voit ſans ceſſe maſſacrer des ſauvages qui ne ſe défendent point contre des ſoldats furieux, à qui l'abondance de l'or & la diſette du fer avoient donné le coeur d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le Poëte, convaincu du défaut d'intérêt, oſe porter la fiction juſqu'à donner du courage aux Américains; alors il contredit l'Hiſtoire, & change la nature même des événements, qui ſont encore trop récents, pour qu'on puiſſe les déguiſer impunément.

Les Péruviens & les Mexicains, n'ayant jamais eu aucune communication entr'eux, avoient ſuivi des routes diamétralement oppoſées pour atteindre à l'art de l'écriture: mais je ſuis perſuadé que les Péruviens y ſeroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leurs peintures parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractere hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, & non à un Alphabet tel que le nôtre.

Toutes les nations ont, au ſortir de la vie ſauvage, eſſayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique: ou ils ont deſſiné les objets; ou ils ont fait uſage de cordons, de pierres, & de morceaux de bois, qui, par un certain arrangement, rappelloient à leur eſprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manifeſtes de ce procédé dans la langue

---

nand Cortez une bonne pièce de Théâtre. *Alzire* n'eſt qu'une fiction heureuſe, dont on ſuppoſe que la ſcene eſt en Amérique.

Allemande, où les Lettres ſont nommées *Buchſtaben*, ce qui ſignifie de petits bâtons de bois de hêtre: leurs livres ſont nommés *Bücher*, comme qui diroit un aſſemblage de pièces de hêtre. Les Runes tirent également leur étymologie de la racine Scandinavienne *Rönne*, qui ſignifie le ſorbier ſauvage, arbre indigene du Nord, dont on s'eſt ſervi pour faire des coupeaux qui par leur combinaiſon exprimoient un ſens ſuivi, ainſi que nos lettres (*).

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler: leurs premiers *Kins*, inintelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes ou des courroies nouées: ils abandonnerent enſuite cette

---

(*) *Literas Runicas ſaxis, æriqne inſcripſerunt, & fago uſi ſunt, vel ſorbo aucupariâ:* Rönne *vel* Runeboers Troee (bois portant des Runes) *nomen ſuum a Runis ipſis obtinens, magni ſemper æſtimatum eſt: propterea quod præ aliis lignorum ſpeciebus eam habet indolem, ut, cum literæ in cortice ejus exarantur, arbor confeſtim ſuccum ad cujusvis literæ ductum protrudat, qui deinceps lapidis inſtar indureſcit.* Rudbeck.

Il ſemble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce paſſage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes ſur des arbres; mais avant que d'être parvenus aux inſcriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres lettres que de petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain ſens: auſſi les Runes écrites ſont-elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décele leur origine. Il ſe peut que l'uſage de graver les Runes ſur des rochers & des arbres ne remonte pas au-delà d'Odin. Quoi qu'il en ſoit, les plus anciens monuments de cette eſpèce, reconnus pour autentiques, ſont du troiſieme ſiècle. Il y en a quelques-uns de ſuſpects, & d'autres dont on vante mal à propos la vetuſté. Si la pierre, trouvée au fond de la Lapponie par les Académiciens Français, contient en effet une inſcription, elle eſt probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hyldetant; mais cette pierre de la Lapponie n'eſt, à mon avis, qu'un jeu de la Nature, pris pour un monument des hommes.

cette invention pour adopter les peintures parlantes; d'où il a résulté que leur caractere, participant à la fois de notre Alphabet & de Hiéroglyphes, est absolument unique dans son espèce. S'ils avoient perfectionné leur premiere écriture par les cordons de Fohi; il y a toute apparence qu'ils seroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils usent de nos jours.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractere épistolaire ou Alphabétique, à peu près semblable au nôtre; mais il ne s'ensuit point qu'ils avoient inventé ce caractere en perfectionnant leurs Hiéroglyphes, comme quelques savants l'ont prétendu: il est plus probable qu'ils avoient emprunté cet Alphabet d'un autre peuple; puisqu'ils n'ont commencé à s'en servir que fort tard, & peut-être pas avant l'invasion de Smerdis.

Il est du ressort de la philosophie de l'Histoire de marquer par quels degrés l'esprit humain s'est élevé aux grandes inventions, & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un pays que dans un autre; mais ces discussions, quoique relatives à mon sujet, me conduiroient au-delà des bornes où je me suis proposé de m'arrêter, comptant d'avoir satisfait au titre de cette Section, & d'avoir mis dans tout son jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'est il pas surprenant qu'on n'ait trouvé sur une moitié de ce globe que des hommes sans barbe, sans esprit, atteints du mal vénérien, & tellement dé-

chus de la dignité de la nature humaine qu'ils étoient indiſciplinables, ce qui eſt le complément de la ſtupidité? Le penchant que les Américains ont toujours eu, & qu'ils ont encore pour la vie ſauvage, prouve qu'ils haïſſent les loix de la Société, & les entraves de l'éducation, qui, en domptant les paſſions les plus intempérées, peuvent ſeules élever l'homme au-deſſus de l'animal: il faut lui ôter une partie de ſa liberté pour ennoblir ſon être, & cultiver ſon génie; & ſans cette culture il n'eſt rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on aſſujettit, donne des fruits délicieux: le ſauvageon qui n'a jamais été touché par la main du jardinier, ne végete que pour lui ſeul; ſes productions ſont ou nuiſibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme ſauvage vit ainſi, uniquement pour lui-même: il n'aide perſonne, & perſonne ne l'aide: aucun lien, aucun pacte de fraternité ne le rapproche de ſon ſemblable: il eſt ſeul au monde, & ignore qu'on peut être bienfaiſant, charitable, & généreux: On ne ſauroit imaginer un plus grand aviliſſement de notre nature que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'à penſer pour ſoi, ou pour ſes maîtres. Il eſt triſte que cet état ſoit néanmoins celui où végètent les deux tiers du genre humain; car la portion d'hommes qui vit ſous des loix tant ſoit peu équitables, eſt plus petite qu'on ne le penſe. L'Amérique & l'Afrique ne ſont preſque peuplées que de ſauvages: le deſpotiſme a accablé & accable l'Aſie, & pénetre par mille endroits dans l'Europe, qui ſemble être menacée de ce fléau, dans le temps même que les philoſo-

phes élèvent de toute part leurs voix contre le despotisme, & contre la tyrannie des princes qui font à leurs sujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus; & cependant ils s'imaginent qu'ils règnent, comme si l'on pouvoit règner sur ceux dont on n'est pas aimé, & qu'on n'aime point: on peut les contraindre, on peut les immoler; mais il y a moins de distance du ciel à la terre que d'un Roi à un tyran.

Quel qu'ait été, au reste, l'abrutissement où l'on a surpris les habitants de l'Amérique, il est certain qu'on n'auroit pas dû les massacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les bruler pour n'avoir pas pu croire des mysteres incompréhensibles. Au contraire, leur extrême foiblesse auroit dû exciter la plus grande compassion dans l'ame de leurs conquérants, si ces conquérants avoient eu une ame. Le sang Indien que les Espagnols ont versé avec profusion, crie encore vengeance, & auroit été vengé sans doute, s'il y avoit quelque vérité dans le sentiment de Tacite, qui croyoit que les Dieux ne se mêlent jamais des hommes, sinon pour les châtier, *non esse curæ deis securitatem nostram, esse ultionem.*

SECTION II.

De quelques usages bizarres, communs aux deux continents.

En abordant, pour la premiere fois, à cette terre malheureuse & inconnue qu'on a nommée le nouveau

Monde, on y a retrouvé des coutumes barbares, atroces, & ſingulieres, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitants de l'ancien continent, & dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la Philoſophie, & dont d'autres ont triomphé de la Raiſon.

L'examen de ces uſages ſi ſemblables dans des climats ſi différents, & entre des nations qui ne ſe connoiſſoient pas, prouve que l'homme eſt comme prédeſtiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque région du globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des abſurdités qui, malgré la reſſemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes ſur les autres: parce que la ſuperſtition, les préjugés, l'amour propre, l'oubli de ſes ſemblables, l'ignorance de ſes devoirs, & toutes les paſſions & tous les vices ont dû néceſſairement produire les mêmes effets, & par conſéquent les mêmes déſordres dans des ſociétés qui n'ont jamais eu la moindre communication entr'elles.

Je ſais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des voyageurs ivres du merveilleux, & par là incapables de bien voir, ont rapporté des moeurs des peuples ou mal policés, ou entierement ſauvages, chez qui chaque famille & chaque tribu obéit à des impulſions particulieres, & ne ſe gouverne pas par des maximes univerſelles & immuables. On a ſouvent pris les égarements de quelques individus pour des uſages conſtants & conſtamment reçus: on a confondu les loix avec les abus des loix, & les excès qu'on tolère, avec les excès qu'on autoriſe.

Ces tableaux infidèles ont séduit des écrivains célebres qui uniquement frappés de la singularité des faits exposés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'assurer d'avance de la bonne foi des observateurs, & ils ont raisonné, ou déraisonné, à pure perte sur des rapports démentis par des relations plus sinceres, écrites avec plus de bon sens, dans des temps postérieurs, par des témoins ou moins enthousiastes ou plus éclairés. Pour éviter un reproche si justement mérité, je ne ferai l'exposition que des coutumes bizarres, bien avérées, & sur lesquelles on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter sans introduire dans l'Histoire un Scepticisme absurde, qui entraîneroit en sens contraire les mêmes inconvénients que la trop grande crédulité; puisqu'il est également extravagant de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité, comme la vertu.

Je commencerai cette Section par l'examen de l'usage sanguinaire & insensé d'ensevelir des personnes vivantes avec les morts. On sait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules César, & que les colonies si multipliées des Scythes l'avoient introduite dans toutes les contrées où elles s'étoient fixées: on sait qu'elle subsiste encore dans quelques cantons de l'Asie méridionale, sur les côtes de l'Afrique, qu'on l'a retrouvée tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique, chez des peuples si éloignés les uns des autres, & séparés par tant de barrieres insurmontables, qu'on ne sauroit raisonnablement supposer qu'ils ayent eu quelque correspondance; puisqu'ils diffé-

roient par tant d'endroits, & ne se ressembloient, pour ainsi dire, que par cette seule atrocité.

Quoiqu'il soit possible que ce n'est pas une seule & une même cause qui a enfanté un cérémonial si cruel chez les diverses nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la résurrection des corps, & d'une vie à venir, a produit, par un malheur singulier, cette déplorable erreur, & que l'idée de se faire servir dans l'autre monde par ceux à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les esclaves sur le tombeau de leurs maîtres, les femmes sur le corps mort de leurs époux. Aussi en lisant l'Histoire, observe-t-on que c'est principalement aux funérailles des Rois & des souverains que ces homicides ont été les plus fréquents. A la côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des seigneurs, & jamais avec celui des personnes d'une condition servile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, Roi d'Akin, dit Mr Roemer dans sa relation de 1764, on inhuma avec lui trois-cents femmes, & un beaucoup plus grand nombre d'esclaves, à qui on brisa auparavant les membres. Quelques voyageurs qui ont attentivement considéré la construction intérieure des Pyramides d'Egypte, ont soupçonné que les principaux officiers des Pharaons étoient condamnés à rester toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs souverains, dans des chambres murées où on leur faisoit entrer quelque nourriture par différents conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenses Mausolées. Cependant on ne pratiquoit rien de semblable dans

toute l'Egypte à la mort des ſimples particuliers, à qui l'on ſe contentoit de mettre ſous la langue, ou ſur la poitrine, une pièce de monnoie d'or ou d'argent, qu'on retrouve encore dans les Momies, lorsqu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la loi Indienne qui ordonne aux veuves ſans enfants (*) de ſe jetter ſur le bucher où l'on brule leurs maris; mais il eſt très-faux que cette loi ait été ſuggérée par un Bramine, mauvais Philoſophe, qui vouloit empêcher les empoiſonnemens: il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne ſeroit tentée de donner du poiſon à ſon époux, ſi elle ſavoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que pour prévenir un crime, on en ait commis mille de ſang froid: c'eſt comme ſi l'on bruloit ſa maiſon pour la garantir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoiſonnent pas plus ſouvent leurs maris, que les autres femmes de l'Aſie & de l'Europe; & ſi l'eſprit du législateur eût été tel qu'on le ſuppoſe, il n'auroit pas exempté les veuves qui ont des enfants, de la peine commune.

Comme les Indous ſont polygames, c'eſt la femme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que la loi fait périr avec eux; d'où l'on peut ſûrement inférer que la ridicule prétention de vouloir coucher en-

(*) Il eſt important d'obſerver que les veuves Indiennes qui ont des enfants, ne peuvent ſe bruler avec le corps de leurs maris; & loin que la coutume les y oblige, il leur eſt ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfants, d'ailleurs les gouverneurs des provinces ne le leur permettroient pas, parce que les orphelins multipliés ſeroient un fardeau pour l'état, qui devroit leur ſervir de pere.

core avec sa maîtresse dans l'autre monde a fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui avoient l'espérance d'une vie à venir, mais qui étoient aveuglés par la volupté. Il ne faut pas oublier ici deux contradictions horribles dans le systeme des anciens Brachmanes & des Bramines modernes: entêtés jusqu'à la fureur de la Metempsycose, cette hypothese favorite des Orientaux, ils croient qu'il n'est pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de tout ce qui respire sur la terre: tandis qu'ils exigent que les femmes soient brulées solennellement aux obseques de leurs maris, & en craignant de blesser un insecte, ils font essuyer à leurs semblables le plus affreux des supplices: On ne sauroit imaginer une plus grande discordance dans les idées, ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté, on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leurs épouses dans l'autre monde; puisqu'ils soutiennent que les ames voyagent & passent, sans relâche & sans repos, d'un corps dans un autre au moment de la destruction de l'être animé; de sorte que l'ame du mari pourroit entrer, selon eux, dans l'embryon d'une souris, & l'ame de la femme, dans celui d'un chat. Ainsi les Indous, qui ne devroient point bruler leurs femmes, s'ils vouloient être conséquents dans leurs principes, sont les seuls Asiatiques méridionaux qui ayent opiniâtrément retenu cette abominable coutume; ils payent même un tribut annuel au grand Mogol & aux Nababs & aux Rajas Mahometans, pour avoir la permission de commettre de temps en temps de semblables parricides; & il leur en coute fort cher

pour trangreſſer le précepte poſitif de leur Védam qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des Chrétiens bruler leurs femmes que de voir des Banianes bruler les leurs, ſi les maximes des hommes n'étoient presque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un Mémoire Académique de Mr Fréret, que ſes confreres avoient ſoutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de ſemblables ſacrifices, diſoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes, tels qu'on les expoſe dans Céſar, dans Strabon, & dans Diodore; mais le ſeul exemple des Indiens auroit dû les déſabuſer; puiſque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les ſyſtêmes Théologiques peuvent être en oppoſition avec les pratiques & les uſages; & on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconſéquents que les autres nations contemporaines.

Le fanatiſme a quelque-fois tellement ſubjugué la raiſon & la nature qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées ſe bruler volontairement; mais ces ſuicides ſont rares, & il eſt certain que la plupart des veuves tâchent d'échapper au bucher; & elles échapperoient en effet, ſi les Bramines ne les contraignoient, en les menaçant de l'implacable courroux de Brama (*).

(*) On brule les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le Royaume de Guzerate, jusqu'à Agra & Delhy, on les fait aſſeoir dans une hutte de Bambous & de roſeaux ſecs, où on applique le feu au dehors. Dans le

Lorsqu'on lit avec attention les Voyages de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, & de Chardin, on s'apperçoit qu'on donne à ces misérables victimes de la mode & de la superstition un breuvage qui en étourdissant leurs sens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inspire. En faisant des recherches plus précises sur la qualité des ingrédiens dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on se sert principalement d'une forte infusion de safran, qui a la vertu singuliere de porter à la tête des vapeurs fort agréables, & plus vives que celles que procurent l'Opium, le Solanum, la graine du chanvre vert, & les autres Narcotiques (*).

Bengale la veuve dévouée se tient accroupie sur un bucher, qu'on allume lorsqu'elle prend le corps de son mari pour le mettre sur son giron: ceux qui ont des lettres ou des présents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un district de la côte de Coromandel, on fait un feu dans une grande fosse de la profondeur de dix pieds: quand la flamme commence à s'élever, les prêtres-bourreaux conduisent la femme à reculons, & le dos tourné vers le feu où on la précipite en arrivant sur le bord du fossé. C'est la mode de jetter dans ces buchers funebres plusieurs vases remplis d'huile & de résine: mais on ne sauroit dire si cela contribue à abréger ou à augmenter le supplice: les musiciens, qui savent leur métier, ont soin de faire un si grand bruit avec leurs tambourins, & leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, & chaque assistant a la charité de leur jetter un panier de sable. Voyez *Tavernier, voyage aux Indes, liv. 3. T. II. à la Haye 1718.* Consultez aussi les *Lettres de Bernier.*

(*) Le safran, ainsi que les étamines & les stigmates de la plupart des fleurs liliacées, à racine bulbeuse, est un poison pris à une certaine dose, & on prétend que c'est de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & convulsif, il commence par assoupir & à produire des rêves divertissants, qui finis-

On ſaiſit l'inſtant où l'ivreſſe commence, pour jetter les femmes ſur le bucher; & c'eſt à ce ſtratagème des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que diſent quelques relations des ſignes de joie & d'allégreſſe qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque temps avant l'exécution, & à l'aſpect des flammes qui vont les dévorer. Il eſt réellement étonnant que les Américains Septentrionaux ayent la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux eſclaves qu'on ſacrifie à la mort des Caciques: ils emploient des feuilles de tabac, écraſées & réduites en pâte, dont ils forment de groſſes boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir: on leur fait boire enſuite un verre d'eau, qui en délayant le tabac, les précipite dans un délire complet; parce que l'âcreté de l'huile & du ſel que ce végétal recele, picotte violemment les parois & la membrane de l'eſtomac, & occaſionne des convulſions qui troublent les eſprits vitaux. Tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements; quand ils n'ont pu réuſſir à ſurmonter la Nature par force, ils l'ont ſurmontée par artifice.

Au ſeizieme ſiècle, il s'éleva une diſpute entre le métif Garcilaſſo, & les autres auteurs Eſpagnols qui ont écrit l'Hiſtoire du Pérou; ces auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on faiſoit mourir par

---

ſent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois. mourir des perſonnes qui s'étoient par mégarde endormies ſur des ballots remplis de ſafran; ce qui prouve qu'il tue par ſes *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par ſa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans des chambres cloſes, ont ſouvent occaſionné les mêmes effets & étouffé ceux qui y couchoient.

force un grand cortège de domeftiques & de concubines, qui devoient aller fervir leur défunt maître dans les efpaces imaginaires où les Péruviens plaçoient leur paradis. Garcilaffo au contraire foutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés; mais qu'ils venoient fe préfenter d'eux-mêmes pour avoir l'honneur d'être enterrés vivants, & qu'on étoit fouvent obligé d'en renvoyer plufieurs qui excédoient le nombre préfcrit, par l'étiquette de la cour, pour les funérailles de Sa Majefté. Si l'on fe rappelle jufqu'à quel point les Péruviens modernes méprifent la vie, on ne fauroit nier que le fentiment de Garcilaffo ne foit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la perfuafion plus ou moins grande de la part de ceux qui fe dévouent: s'ils croient fermement, & jufqu'à l'enthufiafme, qu'ils reffufciteront fur le champ pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis, il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de conftance que ces hommes obfcurs, prétendus Martyrs, qui couroient joyeufement aux échaffauds, dans l'idée qu'on étoit fauvé, quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort pour avoir infulté les ftatues de Vénus & de Mercure.

Quant aux peuples de l'Amérique Septentrionale, il eft fûr qu'ils fe fervent du tabac, comme on l'a obfervé en 1725, chez les Natchez de la Louifiane dont le chef vint à mourir cette année-là. Les Français, qui occupoient alors une grande partie de cette province, ne purent, ni par prieres ni par menaces, empêcher qu'on ne fît un grand maffacre aux obfeques de ce barbare: on ne tua pas moins de treize

perſonnes des deux ſexes, ſans compter un enfant qu'on jettoit par-tout où le convoi paſſoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où repoſoit le corps du Cacique. Deux de ſes femmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ſes domeſtiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau (*).

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuſes & folles, on fit aſſeoir tous les condamnés ſur des nattes étendues par terre: on leur ſervit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poiſon produiſit ſes premiers effets, l'aſſemblée ſe mit à danſer & à faire le cri de mort d'un façon ſi bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs: on enveloppa enſuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, ſur laquelle on paſſa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes ſoutinrent ce lacet pour l'empêcher de gliſſer, & trois autres bourreaux le tirerent par un bout, & étranglerent ainſi, en un inſtant, toutes les victimes de cérémonie des Cannibales: on enterra leurs corps à côté de la foſſe où on jetta celui du Cacique.

Mr le Page prétend que ſi les Français ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quelques jours avant l'exécution, le nombre des femmes & des hommes dévoués, & aſſaſſinés, eût été beaucoup plus conſidérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le car-

---

(*) Voyez *l'Hiſtoire de la Louiſiane par Mr le Page, du Pratz. Tome III. p. 57.* On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont ſur la Louiſiane p. 237. & ſuivantes,

nage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faisoient dans des circonstances semblables. Si un petit chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze personnes pour ses plaisirs & son service dans l'autre monde, on a dû en faire périr des milliers, pour former la suite des Incas & des prédécesseurs de Montezuma qui commandoient à plusieurs peuples dans de grandes contrées, soumises au pouvoir d'un seul despote. A St Domingue, on pratiquoit aussi cette barbarie à l'enterrement des princes & des seigneurs de l'isle. Enfin, elle avoit été adoptée par la plupart des nations du nouveau continent, rangées sous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puisse produire un grand mal : la flatteuse espérance d'une vie à venir, qui auroit dû consoler l'humanité, a été la source d'une infinité de crimes & des meurtres solennels, qui font & feront toujours horreur à quiconque en lit le récit dans l'Histoire du genre humain. Ce n'est pas le systeme de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus si coupables, mais le dogme de la résurrection des corps. Il est facile de se figurer comment des hommes grossiers & matériels ont raisonné sur ce principe une fois admis comme incontestable. Si nous ressuscitons, auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, nous aurons les mêmes organes & les mêmes sens : si nous devons avoir les mêmes organes, il s'ensuit que nous éprouverons les mêmes sensations & les mêmes besoins : il n'est donc pas absurde qu'un mari accoutumé d'être caressé, & un maître accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, se fassent ac-

compagner dans l'autre par leurs femmes & leurs esclaves.

Il faut qu'on ait raisonné de la sorte; puisqu'on a agi conformément aux conséquences de ce Sophisme. Observons toute fois qu'un Missionnaire de la Propagande, hérissé de Théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un chef des Natchez de la Louisiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des esclaves vivants à ses obseques. Le sauvage diroit au prêtre: je suis dans la ferme persuasion d'une vie à venir: si tu veux me retirer de ce systême, il faut que tu me prouves que je ne ressusciterai pas en corps & en ame: il faut que tu me prouves encore qu'il est impossible qu'ayant été Roi des Natchez dans cette vie, je ne puisse le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puissance de Dieu. Si la mort n'est qu'un passage brusque à une seconde existence; il est sûr qu'elle ne sauroit m'ôter le droit que j'ai sur mes esclaves; puisque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce discours, quel qu'il soit, embarrasseroit sans doute, le Catéchiste: mais un Philosophe qui rencontreroit cet Indien raisonneur, lui diroit. *Rien ne t'autorise à supposer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton systeme est incertain: le crime que tu veux commettre ne l'est point. Toi, qui meurs de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, barbare, que d'autres hommes soient égorgés pour te faire plaisir, & qu'ils préviennent en ta faveur le terme que la Nature leur a marqué?*

Si tu n'as jamais douté de la toute-puiſſance de l'Etre ſuprême, tu n'as aucune raiſon pour douter de ſa juſtice qui ne ſauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes ſujets, en voulant qu'ils meurent, lorſque tu ceſſes de vivre. L'empire que tu as exercé ſur eux, n'a été qu'un continuel abus & de leur part & de la tienne, ou un continuel brigandage du plus fort ſur le plus foible. Tu blaſphêmes, lorſque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu: tu envahis les droits du Créateur, lorſque tu prétends régler les inſtants de la mort de tes ſemblables. Ce n'eſt pas toi qui les animes; ce n'eſt donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer; puiſqu'ils ſont les fils de ton pere. Parceque tu crois la réſurrection des corps, tu veux maſſacrer tes freres! Inſenſé, ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un pays où les bergers égorgent leurs troupeaux, lorſque le loup leur mange une brebis; cette abſurdité, moins criminelle que la tienne, te paroîtroit incroyable. Penſe ce que tu veux d'une vie à venir; mais ne ſouille pas tes mains d'un ſang innocent. Meurs en paix, laiſſe y mourir les autres, & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été Roi dans ce monde.

Cette réponſe vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le Théologien, & je ne doute nullement qu'elle ne fît une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit de l'Américain qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ſes eſclaves vivants: mais dira-t-on, n'y a-t-il jamais eu, aux Indes Orientales, des perſonnes ſenſées qui ayent employé ces raiſons, ou des raiſons ſemblables, pour diſſuader aux femmes de s'y bruler? Si l'on s'y eſt ſervi de ces motifs, il faut qu'ils n'ayent

produit aucun effet ſenſible; puiſque la coutume en a triomphé. Oui, il eſt poſſible que la Philoſophie n'a jamais pu faire entendre ſa voix aux Indes, à cauſe de l'intérêt des Bramines qui s'approprient les dépouilles des veuves ſacrifiées: ils s'approprient leurs colliers, leurs braſſelets, leurs pendants d'oreilles, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bucher eſt éteint.

Si le Clergé d'Eſpagne & de Portugal n'avoit quelque profit à faire des *Auto da fé*; il n'en feroit pas: on n'eſt pas gratuitement méchant. Si dans un pays de ſuperſtition on prêchoit les plus belles maximes qui choqueroient l'avarice des prêtres, on ne ſeroit pas entendu du peuple, qui n'entend & qui ne voit que par ſes prêtres, ces deſpotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la réſurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Aſie, en Afrique que les Hiſtoriens ne le ſoupçonnent: vû qu'on ne connoît gueres d'ancienne nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des uſtenciles de ménage, des boiſſons, des aliments, des lumieres, & des pièces de monnoie, pour le ſervice des Manes; ce qui prouve inconteſtablement qu'on y croyoit à une vie future. Les cérémonies funebres peuvent expliquer les différents ſyſtemes ſur la nature de l'ame, adoptés dans les différents pays; & ce ſeroit peut-être un moyen pour réſoudre la queſtion, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, ſur le ſentiment des anciens Juifs touchant la Réſurrection.

Il eſt vrai que dans le *Vaïcra*, ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun régle-

ment concernant les enterrements & la sépulture; & on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, si essentiels, ont pu être omis ou oubliés dans des livres où l'on descend dans les plus petits détails, où l'on défend de manger de la chair étuvée à la crême, & des cuisses de lievre. Les Ecritures Hébraïques disent dans un autre endroit, que Jacob & Joseph avoient été embaumés, & que leurs corps avoient été salés pendant quarante jours dans le Natron (*). D'où on peut inférer que ceux qui les ensevelirent de la sorte, adhéroient au dogme des Egyptiens sur la Résurrection; & il est très-probable que les Juifs, qui avoient beaucoup emprunté de l'Egypte, ont toujours persisté dans cette opinion; sans quoi ils n'auroient pas importé dans la Palestine le procédé des embaumements, où ils ne firent, dans la suite des temps, que quelques légers changements auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'assure le Rabbin Jacob dans son *Thurim Jora Degha*, chapitre 352. (**) Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils jettoient anciennement quelques pièces de monnoie dans le sépulcre des particuliers; puisque Flavien Josephe rap-

(*) Comme c'étoit une loi inviolable en Egypte de laisser les cadavres dans le natron, ou le nitre, pendant soixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le texte de la Genese qui dit, au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne resta dans le sel que pendant quarante jours. L'adresse des Commentateurs palliera aisément cette inadvertance, en l'attribuant aux copistes.

(**) Chardin assure (Tome III. p. 17.) que les Persans s'imaginent que Daniel a le premier enseigné en Perse le secret d'embaumer les corps; ce qui a peut-être donné occasion à l'histoire du Dragon dans lequel il injecta du suif, de la poix, & des égagropiles.

porte que c'étoit une opinion reçue du temps de Hircan, qu'en inhumant David on avoit enterré des sommes considérables avec lui. Comment cette opinion se seroit-elle établie dans un pays où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils? Et pourquoi auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, si l'on n'y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle, que les Chrétiens ont manifestement puisée dans la Synagogue? D'ailleurs la secte des Saducéens, qui nioient la Résurrection, étoit une secte nouvelle qu'on accusoit d'avoir attaqué un ancien systeme universellement cru.

On ne doit pas compter entre les conséquences dangereuses qu'a entraînées le dogme de la Résurrection des corps, l'usage d'enterrer des enfants vivants avec le corps mort de la mere, comme on fait chez les Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité est née de la déplorable constitution de la vie sauvage, où personne ne voulant, ou ne pouvant se charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même que la mere vient à expirer. On les massacre pour les empêcher de mourir de faim & de misere. La charité des sauvages ne s'étend pas plus loin, & cette charité même est un crime de lèse-humanité. Tant l'homme perd à n'être point civilisé.

Après avoir considéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de nations des deux continents, nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil, & dont il est impossible d'ap-

profondir les causes. Elle consiste à se couper un article des doigts, lorsqu'on perd son mari, sa femme, ou quelqu'un de ses proches. Les Tcharos de Paraguai, les Guaranos, & beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du nouveau Monde ont été anciennement si faciles à se faire de semblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne restoit plus que cinq ou six doigts entiers aux deux mains (*). Ce qui a sans doute induit en erreur l'auteur des Mémoires manuscrits qui m'ont été communiqués, & dans lesquels il est dit que chez les sauvages qui habitent à l'Occident de Paramaribo, & que les Hollandais nomment *Boken*, il y a des tribus entieres qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

Les Missionnaires, intéressés à posséder des esclaves qui ne soient point mutilés, ont presque entierement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale; mais dans la Californie plusieurs hordes restées dans la barbarie ont aussi persévéré dans cet abus, & se retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents: ils commencent par les articles des deux mains, & quand ces membres sont totalement emportés, ils attaquent le second doigt, & ont un secret merveilleux pour guérir promptement ces blessures qui seroient regardées comme dangereuses en Europe, à force d'être répétées souvent.

(*) Voyez les *Relations de* Sepp; *& les Lettres du* P. Cataneo *à son frere.*

Il s'agit maintenant d'indiquer une nation de notre continent, qui ait auſſi eu la coutume impertinente de ſe tronquer les mains; & s'il eſt poſſible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitants des deux hémiſpheres, ſi différents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes abſurdités que l'eſprit humain puiſſe concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches ſur l'Hiſtoire de l'Eſpèce humaine, je n'ai trouvé qu'un ſeul peuple de l'ancien continent qui ſe ſoit mutilé dans ce goût là, & pour des motifs ſemblables: ce peuple eſt celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, ſi connus & ſi fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

Mr la Loubere, de l'Académie Françaiſe, eſt le premier, ſi je ne me trompe, qui ait obſervé cette coutume des Caffres, pendant le ſéjour qu'il fit au Cap de bonne Eſpérance, à ſon retour de Siam où il avoit porté une lettre très-inutile de Louis XIV. (*) Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs femmes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres ſe coupoient un bout des doigts, en ſorte qu'on pouvoit voir par l'inſpection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a ſuivi la Loubere, varie dans la deſcription qu'il donne de cette mode folle, & en tombant d'accord ſur le point principal, il me ſemble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui ayent raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux.

(*) *Voyage de Siam. Tome II. p. 167.*

Les Hollandais ont réussi à dissuader aux Caffres de se faire à eux-mêmes un mal si cruel, d'où il ne résulte aucun bien ni pour les morts ni pour les vivants; & ces Africains ont enfin renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainsi qu'à celle d'un testicule qu'ils s'ôtoient jadis, comme tout le monde sait. Devenus plus sages, ou moins extravagans, ils se félicitent de leur docilité au joug de la raison; tandis que d'autres peuples persistent avec fureur dans des travers également blâmables, sous prétexte que leurs peres & leurs ayeux n'ont pas agi autrement, comme si les folies devoient nécessairement être héréditaires, & comme s'il y avoit prescription contre le sens commun.

Dans les Traités écrits sur les funérailles des anciens, par les modernes *Kirchmann*, *Meursius*, & quelques autres dont les recherches sont déposées dans l'immense Collection de *Græwius*, on voit que les Romains coupoient quelque-fois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonstances ne leur permettoient pas d'ensevelir avec toute la pompe convenable: ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de superstitions dans lesquelles il seroit insensé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoissance de la religion des Mahométans, débordée jusqu'à la côte de Mélinde à l'Orient, & jusqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

Il seroit plus insensé encore de supposer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigenes de la Californie, & que c'est à cette correspon-

dance qu'on doit rapporter la conformité des usages sur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la Géographie, sent le néant de cette hypothese. Il n'y a point d'hommes sur le globe mieux séparés les uns des autres que les Californiens & les Hottentots: placés du Sud au Nord sur les deux extrémités du monde, le monde entier les sépare.

Peu satisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuse, j'aime mieux croire qu'il nous est impossible d'en deviner la cause que d'en déterminer une qui ne seroit peut-être point la vraie. Si l'on disoit qu'on a voulu par là imprimer un caractere ineffaçable aux veufs & aux orphelins, la difficulté renaîtroit sous une forme nouvelle; puisqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces sauvages ont prétendu que les orphelins & les veufs fussent distingués par des marques si cruelles qu'on pourroit les envisager comme un supplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorsqu'elles perdent leurs maris, on soupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui se donneroit pour vierge à un second époux qui n'auroit aucune connoissance de son premier mariage; ce qui est possible chez les peuples errants, puisqu'on en a des exemples chez les peuples policés; mais cette explication ne sauroit s'appliquer aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le constater par des signes indélébiles.

Un uſage moins ſanguinaire, mais plus ridicule, eſt celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes Occidentales, où le mari ſe met au lit, ou dans ſon *Hamac*, quand ſa femme a accouché d'un enfant mâle ou femelle: dans cette poſture il contrefait le malade, gémit, ſe fait ſoigner, & reçoit les viſites de ſes amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler, pour la premiere fois, de cette extravagance en France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être ſi fou en Amérique; mais on ignoroit ſans doute alors que cette coutume a été, & eſt encore en vogue en France même, & que c'eſt ce qu'on nomme dans le Béarn *faire la Couvade.* Il eſt vraiſemblable que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois, ont puiſé cette étiquette en Eſpagne, où elle regnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres, cum pepererunt, ſuo loco viros decumbere jubent, eisque miniſtrant*, dit-il (*): ce qui revient à ce qu'on a obſervé parmi les Bréſiliens, & parmi tant de peuplades du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle eſt délivrée, n'a rien de plus preſſé que d'aller ſervir ſon époux alité pour pluſieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, aſſure qu'il a vu pratiquer la même choſe chez pluſieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendants. D'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de St Laurent jusqu'au-delà des Pyré-

---

(*) Lib. III. p. 174.

nées: elle devoit faire fortune, puisqu'elle est trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'esprit humain. Feu Mr Boulanger a tâché d'en découvrir la cause, dans son *Antiquité dévoilée;* mais on ne sauroit être, à mon avis, plus malheureux qu'il ne l'a été dans ses conjectures: emporté par un enthousiasme systématique, il a voulu soumettre les faits à ses idées, au lieu d'accommoder ses principes aux faits.

„En Amérique, chez quelques sauvages, dit-il, „l'usage veut que le mari se mette au lit, lorsque sa „femme est accouchée. La même chose se pratiquoit „chez les Celtibériens suivant Strabon, & dans l'isle „de Corse suivant Diodore de Sicile. Pour expliquer „une coutume si bizarre d'après notre systeme, il sem„ble que l'on doit regarder cette conduite du mari „comme une sorte de pénitence, fondée sur la honte „& le repentir d'avoir donné le jour à un être de son „espèce. Cette conjecture paroît d'autant plus fon„dée que, suivant les lettres édifiantes, citées dans la „note, le mari pendant sa retraite observe un jeûne „très-rigoureux, & s'abstient même de boire, en „sorte qu'il maigrit considérablement (*)."

Pourquoi un homme seroit-il honteux de ce qu'il lui est né un enfant, le fruit de son amour, l'objet de sa tendresse, le sang de son sang? Pourquoi feroit-il pénitence pour avoir couché avec sa femme, puisqu'il savoit, en se mariant, qu'il coucheroit avec elle selon l'ordre de la nature? En vérité, tout cela est incompréhensible pour nous.

(*) *Antiquité dévoilée par les usages.* Liv. II. Chap. III. p. 127. in 4to. Amsterdam 1766.

Si le systeme de Mr Boulanger est absolument destitué de réalité à cet égard, pourquoi l'Eglise Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que les femmes qui ont accouché, soient purifiées au moment qu'elles rentrent dans les temples? On suppose, par conséquent, qu'elles sont souillées; ou ce qui est la même chose, on suppose qu'elles ont péché en concevant leur fruit, ou en se délivrant de leur fruit; on a donc attaché au mariage un préjugé qui tout absurde qu'il est, ne laisse pas de justifier le sentiment du philosophe Français.

Cette objection n'est pas même spécieuse. Chez les Juifs, on purifioit les femmes, parce qu'on les croyoit souillées par l'épanchement du sang qui accompagne & suit les couches: & il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un pays chaud & mal sain, habité par un peuple mal-propre & dégoûtant: l'Eglise Romaine, qui a perverti l'esprit des usages Judaïques, a transporté à l'ame la souillure du corps; parce qu'il est dit dans la traduction Latine du Lévitique, que les femmes qui ont enfanté, doivent offrir un pigeon *pro peccato*, à cause du péché: ce qui a un sens différent dans le texte Oriental que dans la mauvaise version de la Vulgate. D'ailleurs il n'est ici question que de la femme, & non du mari, à qui ni les Chrétiens ni les Juifs n'ont jamais, au milieu de leurs superstitions, imputé à crime la naissance de ses enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la Purification, & la coutume interprétée par Mr Boulanger. En lisant attentivement ses *Recherches sur le Despotisme Oriental*, & son *Antiquité*

dévoilée, qui n'eſt qu'un commentaire du premier ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de ſon ſyſtême. Cependant je ne ſaurois me perſuader que l'attente de la fin du monde, & de la venue du grand juge, ait pu faire ſur l'imagination des mortels conſternés tous les effets qu'il déduit de ces deux cauſes, juſqu'à rendre les parents honteux lorsqu'il leur naiſſoit des fils & des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhenſion de la ruine du globe ait fait recourir les hommes à la Circonciſion, comme s'ils avoient eu un violent remords pour avoir engendré des individus de leur eſpèce, ainſi que Mr Boulanger le ſuppoſe dans le chapitre où il traite plus amplement de la Circonciſion.

Je ne releve pas ces inexactitudes pour inſulter à la mémoire de ce ſavant, comme ont fait tant de fanatiques, enivrés de leurs propres chimères & jaloux de celles des autres: je les releve parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute; les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en ſouvienne.

N'eſt-il pas plus raiſonnable de dire que les maris ont, dans de certains pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, & que la fatigue avoit été la même de part & d'autre? C'eſt à cette prétention ſinguliere qu'on doit attribuer leur retraite: ils ſe ſont mis au lit pour ſe refaire de leur laſſitude, & ſe préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'eſpèce; comme ſi le premier produit de leur amour les eût énervés & abattus. Quant au jeûne,

qu'on dit qu'ils obſervent pendant leur repos, il n'y a que les Jéſuites qui en parlent; les autres auteurs anciens & modernes ne diſent pas un mot de cette prétendue abſtinence: au contraire, le Naturaliſte Piſon, dont l'autorité vaut bien celle des cent-trente volumes de Lettres édifiantes, rapporte qu'au Bréſil les maris alités, à l'occaſion des couches de leurs femmes, ſe font ſervir les mets les plus ſucculents (*). Quand on a queſtionné ces barbares ſur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces qui s'épuiſoient toutes les fois qu'ils devenoient peres. Cet aveu ſuffit pour donner à mon ſentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion: il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illuſtre auteur de l'*Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On ſait que les éclipſes de la Lune & du Soleil ont toujours été en droit d'épouvanter les ignorants & les ſuperſtitieux: on ſait encore que les Romains & les Grecs faiſoient, pendant ces inſtants d'obſcurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des ſonnailles, des poeles & d'autres inſtruments rauques & groſſiers. Il eſt bien ſurprenant après cela, que les auteurs qui ont écrit l'Hiſtoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faiſoient un bruit pareil dans des circonſtances ſemblables. Raſſemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en ſonnoient à outrance, & afin d'augmenter la cacopho-

(*) *Maritus, tempore puerperii, uxoris loco decumbit primis a partu diebus, & puerperæ inſtar bellariis & epulis fruitur.* Hiſtoria Natural. Braſiliæ, p. 14.

nie ils fouettoient leurs chiens & les faisoient hurler. On a encore retrouvé cet usage en Asie chez les Indiens adonnés au culte Bramique, qui ne se contentent pas de crier, de battre, & de sonner pendant les éclipses; ils se baignent encore dans le Gange, cassent leur vaisselle, & font tant de contorsions qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'est pas facile de savoir comment tant de nations, placées à de si grandes distances les unes des autres, ont pu se rencontrer au point qu'on les soupçonneroit d'avoir conspiré ensemble; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier; elle le porte plutôt à se taire, parce que les ténèbres attristent, & que la tristesse est muette autant que l'allégresse est parlante. Aussi voit-on les animaux qui paissent dans les prés, se retirer pendant les éclipses sous les haies & les arbres, & garder un silence morne & profond jusqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obscurité se dissipe.

Il faut que les Romains, les Indous, & les Péruviens ayent eu des idées bien conformes sur la nature de la Lune & du Soleil: il faut qu'ils ayent pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la pensée que les éclipses n'étoient qu'un sommeil ou un assoupissement subit qui surprenoit ces créatures au milieu de leur course céleste. S'ils en avoient craint la chute, comme quelques auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & au bruit des instruments, l'expérience journaliere leur ayant tant de fois enseigné que le son d'une trompette ne sauroit empêcher une masse suspen-

due de tomber, lorsqu'on la détache. Il n'est pas probable non plus qu'ils se soient imaginé que le soleil & la lune se livroient des combats, & s'entre-choquoient dans les cieux; puisqu'il ne seroit venu alors dans l'esprit de personne de crier pour séparer les combattants: on auroit plutôt attendu en silence, & en tremblant, la décision d'une querelle dont dépendoit le destin de la terre, & le salut du genre humain.

Pour approfondir les causes de ces erreurs sur la substance des astres & des planetes, il faut observer que c'est le mouvement de ces corps, emportés selon les apparences d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matière morte: ils se meuvent d'eux-mêmes, aura-t-on dit, donc ils sont animés, puisque l'état d'inertie & de repos est l'état naturel de la matière brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puissance invisible du premier moteur qui fait rouler, à son gré, ces masses énormes dans les espaces du firmament, cela n'est point surprenant; parce que les hommes n'ont jamais pu, & ne pourront jamais savoir pourquoi ces globes ont été créés, & à quoi ils servent. Le mal physique & le mal moral, répandus à pleines mains sur notre planete, ne nous permettent guères de croire que les autres globes qui nous environnent, en soient exempts; tandis que l'existence d'un être intelligent nous est autant démontrée qu'elle peut l'être à des individus d'une nature aussi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des maris

alités à l'occasion de l'accouchement de leurs femmes, & de la cérémonie usitée pendant les éclipses, prouve que les erreurs en matiere de Physique n'ont jamais entraîné de grands abus ; pendant que les erreurs en Morale ont ensanglanté la terre, après avoir avili la raison : & c'est un motif de plus pour s'en défier.

SECTION III.

De l'usage des flêches empoisonnées chez les peuples des deux continents.

Ungere tela manu, ferrumque armare veneno.

Virgil.

Dans cette Section, qui n'est qu'une continuation de la précédente, nous inférerons un Mémoire fort détaillé sur les flêches empoisonnées dont se sont servies presque toutes les nations sauvages des deux hémisphères. Cette discussion qui intéresse si intimement l'humanité, nous rapprochera de l'Histoire Naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret, parce que nous sentons de plus en plus combien il vaut mieux d'offrir au lecteur des faits que des raisonnements qui, quelque justes qu'ils soient, ont toujours des contradictions à essuyer.

L'emploi des armes envénimées est de la plus haute Antiquité, & étoit connu en Asie plusieurs siècles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, & en Amérique longtemps avant l'arrivée de Christophe Colomb. Le premier Européan qui s'in-

clina pour ramaſſer de l'or ſur le rivage du nouveau monde, fut tué avec une flèche empoiſonnée (*).

Ce fatal ſecret a précédé, dans tous les pays, l'invention du fer: lorſque les dards armés de pierres, de dents, de cornes, & d'arrêtes étoient des inſtruments trop foibles pour ſubjuguer ou repouſſer les bêtes féroces, on eût recours au poiſon, qui, d'abord réſervé pour la chaſſe, a été dans la ſuite des temps employé dans les guerres nationales des ſauvages. On trouve cependant dans l'Hiſtoire quelques peuples qui n'ont pas uſé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en ſerviſſent journellement contre les animaux: tels ſont les anciens Gaulois, qui envénimoient les dards avec lesquels ils chaſſoient, & non ceux avec lesquels ils combattoient, puisque Céſar ne dit nulle part que les armes des peuplades Gauloiſes qu'il avoit défaites, ayent été empoiſonnées pour le ſervice des batailles & des ſièges. Il eſt vrai que ces ſortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des ſoldats cachés ſous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la ſcience de la Tactique & de la diſcipline, contre des barbares qui ſe battoient en confuſion, & qui ne ſavoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les états de Porus, & qui tiroient à flèches empoiſonnées, l'inquiéterent beaucoup, ſans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ſes conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en ſub-

(*) Le Comte de Fogéda.

juguer d'autres. Les Américains, comme les Tapuias & les Caraïbes, qui s'en servoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne se sont jamais fait de grands maux: il semble au contraire que les Caraïbes ont jadis été vaincus & contraints de se retirer du continent dans les isles. Les habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs stilets ni avec leurs dards envénimés, se débarrasser de la domination des Portugais, des Espagnols, & des Hollandais. Les Sardes & les Maures, si fameux dans l'Histoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres esclaves de l'empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Hannibal vainquit les Pergames avec des viperes, qu'Amilcar défit les Libyens avec des Mandragores, & que la ville de Bertha fut prise avec du *Solanum* dormitif; mais ces stratagèmes, en supposant qu'on s'en soit réellement servi, sont d'un autre genre que les traits vénimeux.

Il est probable que les Romains ont connu un spécifique contre les effets de ces armes barbares; car, quoique les contre-poisons, indiqués à cet égard par Pline le Naturaliste, soient certainement inefficaces, on voit cependant, par un passage du médecin Celse, qu'on savoit, dès ce temps là, qu'en suçant les blessures on parvenoit à diminuer sensiblement l'activité du poison que la flêche y avoit déposé (*). Cela est vrai, & conforme à l'expérience de nos jours: il ne faut que du courage pour l'éprouver. Aussi voit-

(*) Lib. V. cap. XXVII. Folio 72.

On présume que la salive qui s'introduit dans la plaie par le sucement, contribue aussi à détruire, par son sel alkalin, l'action du poison.

on souvent, dans les arsenaux & les cabinets des curieux, des personnes qui mettent la pointe d'une flêche empoisonnée bien avant dans la bouche, & la sucent sans s'en ressentir: elles prennent bien garde de ne pas s'égratigner; car dès que la pointe ne fait aucune incision, il n'y a pas de danger, & c'est inutilement qu'on se sert de gants pour manier ces sortes d'instruments. Il y auroit cependant de la témérité à assurer que toutes les plaies envénimées peuvent se guérir par le moyen du sucement, les armes pouvant s'empoisonner de tant de façons différentes, & les unes ayant sans comparaison plus de violence que les autres, à raison des drogues dont on s'est servi. Ces drogues sont presque toujours tirées du Regne végétal, rarement du Regne animal, & jamais du minéral: ce qui prouve que Mr Mead s'est trompé, lorsqu'il a dit que les poisons pris d'entre les minéraux surpassoient tous les autres en force & en malignité.

En Amérique on emploie le suc d'un arbuste, & de deux arbres différents, que nous allons décrire successivement. Le plus dangereux est le Mancanillier (*), ou le Hippomanes végétal de Brown: c'est un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommiers: l'endroit où il se plait le plus, & qui semble être son sol natal, est l'isle de St Jean de Porto-Rico: on le rencontre aussi, mais moins abondam-

(*) Quelques auteurs nomment cet arbre *Mancelinier*, & d'autres plus fautivement encore *Manchelinier*. S'il faut avoir égard au mot Américain de Manc-anill, il est certain qu'on doit prononcer Mancanillier: aussi le Pere Pumier, dans ses *nova Plantarum Americanarum genera*, No. 50, lui donne-t-il le nom de *Mancanilla*:

ment, dans les Antilles, & ſur quelques plages du continent: on n'en a jamais vu fort avant dans les terres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, eſt revêtu d'une écorce liſſe & tendre: ſes fleurs mâles & femelles, d'une nuance rougeâtre, ſont rangées en châton ſur un même épi: ſon fruit eſt une baie ſphérique, très-charnue, ſucculente, & peinte ſur l'épiderme comme la pêche chauve: ſous la pulpe on découvre une noix raboteuſe, inégale, qui a depuis ſix juſqu'à douze logemens, & un noyau dans chacun quand le fruit eſt parfait; mais cela eſt rare, ces noyaux étant fort ſujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont pluſieurs cloiſons dans leurs capſules ſéminales. Les feuilles de cet arbre funeſte reſſemblent à celles du poirier: mais elles contiennent une ſubſtance laiteuſe qui tranſpire par l'action de la chaleur, comme on l'obſerve dans tous les *végétaux lacteſcents*. Quand ces feuilles ſuent au grand ſoleil, on n'oſe manier les branches: quand le ſoleil ne darde pas deſſus, on peut cueillir les fruits, & examiner l'arbre à ſon aiſe. Cependant il y a toujours de la témérité à ſe repoſer ſous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleuriſſent, à cauſe de la pouſſiere prolifique qui tombe copieuſement du grand nombre des fleurs étaminées: d'ailleurs la roſée, qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les ſauvages qui vont inciſer le tronc de ces arbres, ont ſoin de ſe couvrir le viſage, de peur que l'éjaculation de la ſève ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort ſubite: enfin, ils emploient les mêmes

précautions que les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'Euphorbier. On reçoit le ſuc fluide du Mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc; & après que cette liqueur eſt un peu épaiſſie, on y trempe la pointe des flêches, qui acquièrent par là la propriété de donner la mort la plus prompte poſſible à tout animal qui en eſt légérement bleſſé, ou même égratigné. On a eſſayé de ces dards en Europe, cent & cinquante ans après qu'ils avoient été empoiſonnés en Amérique; & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit presque pas dégénéré au bout d'un ſiècle & demi.

Les premiers Eſpagnols qui voulurent ſoumettre les Caraïbes, ayant ſouvent reſſenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contre-poiſons, & s'imaginerent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles du tabac. Cette découverte fut annoncée en Eſpagne avec tant d'éclat que Philippe II fit faire des expériences en ſa préſence ſur des chiens, dont on frotta les plaies avec du Tabac broyé (*); mais l'illuſion ne dura pas, & on s'apperçut bientôt que ce prétendu ſpécifique n'étoit pas infaillible.

On a été aſſez heureux depuis pour apprendre un remede qui opere toujours, pourvu qu'il ſoit adminiſtré immédiatement après la bleſſure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de ſel, ou à ſon défaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'eſt d'un enfant ſauvage, âgé de dix ans, qu'on a tiré ce ſecret, après l'avoir queſtionné longtemps ſur les moyens

(*) Voyez Monardes, *Hiſtoria medica novi orbis.*

qu'on employoit dans ſon village, lorsqu'on étoit bleſſé par un trait enduit de ce ſuc redoutable.

Quoique le ſel gemme, ou marin, ſuffiſe pour prévenir la mort, on pourroit ſe ſervir, avec encore plus de ſuccès, du ſel de vipere, ou de celui de corne de cerf, dont la qualité Alexipharmaque eſt bien connue dans des cas ſemblables.

Le ſecond ſujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une ſubſtance vénéneuſe pour oindre les armes, eſt la Liane, ou la Béjuque qu'on nomme, dans la langue de la Guiane, *Curare*, & qui naît dans les marais & les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits; mais au lieu d'imputer à la Nature un écart ſi ſingulier, attribuons plutôt ce rapport à l'ignorance, ou à la mépriſe des obſervateurs qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbuſte dans le temps de ſa floraiſon. Les Mémoires manuſcrits dont j'ai fait uſage, aſſurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, auxquelles ſuccèdent de petits fruits de la forme d'une feve, contenus, au nombre de trois, dans une capſule piriforme. Si les caracteres particuliers de toutes les Lianes Américaines étoient mieux conſtatés, il ſeroit facile de décider ſi cette obſervation a été bien faite. Quoi qu'il en ſoit, on déterre la racine du *Curare* en automne; on la découpe en rouelles qu'on fait cuire lentement dans de grands Marabous, ou des chaudrons à la ſauvage, juſqu'à ce que le ſuc extrait s'épaiſſiſſe, & parvienne à la conſiſtance de Sirop. Les *effluvia* & les vapeurs qui s'élevent pendant la cuiſſon, ſont mortelles pour ceux qui les reçoivent dans la bouche ou dans le nez: auſſi

eſt-il bien certain que les Indiens ne confient cette opération qu'à de vieilles femmes décrépites, & inutiles.

Mr de la Condamine prétend qu'outre la Béjuque, il entre dans cette préparation plus de trente eſpèces d'herbes pilées: il ſe peut que les Ticounas font cette addition, dans l'idée de renforcer le poiſon; mais les Caveres de l'Orénoque n'emploient que la ſeule Liane, ſans y ajouter d'autres végétaux quelconques. On éprouve cette confection en la frottant ſur la pointe d'une flêche qu'on plonge dans du ſang frais: s'il ne s'enſuit pas une coagulation inſtantanée, la drogue doit être encore plus concentrée; & on la remet au feu pour l'épaiſſir davantage, en la tournant continuellement avec une ſpatule de bois. Quand elle eſt aſſez cuite, on la verſe dans de petits pots qu'on diſtribue aux chaſſeurs, qui l'emploient pour tuer le gibier; car il n'y a point d'exemple que ni les Ticounas ni les Caveres ayent jamais attenté, avec ce fatal ſecret, à la vie des hommes, au contraire des Caraïbes qui en faiſoient anciennement un grand uſage dans leurs guerres, & même dans leurs querelles.

Ce venin peut ſe conſerver longtemps; & les flêches qui en ont été trempées, ne perdent pas leur vertu malfaiſante au bout de trois ans, & tuent encore alors, en trois minutes, les animaux qu'elles effleurent. Ces flêches ſont de deux eſpèces; les grandes qu'on décoche avec des arcs; & les petites qu'on ſouffle par le moyen d'une ſarbacane, faite d'un jonc évuidé par de certaines fourmis qui en rongent la moelle, qu'elles aiment.

Il eſt fort remarquable que cette méthode de ſouffler des traits envénimés par un tube ait été retrouvée parmi les Américains méridionaux; tandis qu'on ſait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans pluſieurs cantons du Sud de l'Aſie, & principalement dans les isles de l'Archipélague Indien, comme on le dira dans l'inſtant, en parlant des alênes de Macaſſar & d'Achem, Frappé de cette analogie, je m'étois d'abord imaginé que les Nègres, ou les Européans mêmes, avoient enſeigné à quelques peuples du nouveau Monde l'uſage de ces ſarbacanes; mais des perſonnes inſtruites, que j'ai conſultées ſur mon ſentiment, m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitent ſur les bords de l'Esquibé, de l'Orénoque, & du fleuve des Amazones.

Le ſauvage qui veut ſe ſervir de ces traits préparés ſelon le procédé qu'on vient d'expoſer, a ſoin de les mouiller de ſalive, en les portant à ſa bouche ſans crainte; car le poiſon dont ils ſont armés, n'agit que lorsqu'il eſt mêlé au ſang, où il occaſionne une coagulation ſubite, ou, ce qui eſt la même choſe, une ſécrétion de la lymphe d'avec les globules ſanguins, & à peu près comme feroit une goutte de vinaigre verſée dans un vaſe rempli de lait: l'animal bleſſé tombe mort plus précipitamment que ſi on lui avoit ſeringué dans les veines un jet d'eau-forte, qui a auſſi la qualité de faire fermenter & grumeler le ſang jusque dans les oreillettes du cœur, en moins de deux minutes (*).

(*) Voyez *Conférences ſur les Sciences, de l'an 1662, à l'article* Nutrition.

On conçoit après cela qu'il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec ces flèches envénimées, dont toute l'action se borne à figer le sang: aussi les Européans établis aux Indes Occidentales ne font-ils plus aucun scrupule de se nourrir de singes, & d'autres animaux tués un moment auparavant avec ces instruments: & depuis que l'Amérique est découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en soit mal trouvé (*). Cependant ce venin agit sur les hommes comme sur les animaux; & dans l'un & l'autre cas, ses effets sont également prompts, également funestes; mais il faut, comme on l'a dit, qu'il parvienne au sang vif, sans quoi il n'opere pas, & ne sauroit opérer.

Les symptômes qu'on observe dans les personnes mortes des suites de semblables blessures, ne different pas de ceux qu'entraîne la morsure d'une vipere. Le sang caillé, se déposant dans les gros vaisseaux, les détend, & y produit un gonflement excessif: d'un autre côté, la lymphe jaune, s'introduisant dans les capillaires, fait paroître sur la peau des taches livides & des marbrures.

On peut employer, contre le suc du *Curare*, le sel & les différents contre-poisons indiqués à l'article du Mancanillier. Quant au sucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puissant spécifique, & plus puissant que le sel même, il n'a pas fait en Europe les effets qu'on en obtient en Amérique, comme

(*) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique méridionale, on trouve quelquefois, sous la dent, la pointe envénimée dont s'est servi le chasseur, comme on rencontre en Europe, dans le corps des lievres & des perdrix, les dragées qui les ont tués.

le ſavent tous les Naturaliſtes qui ont eu connoiſſance des eſſais faits à Leide, en 1744, avec des flêches empoiſonnées, rapportées du nouveau Monde par Mr de la Condamine, qui piqua, en préſence de feu Mr Muſſchenbroek, & de M. M. Van Swieten & Albinus, deux poulets; celui à qui on ne fit pas avaler du ſucre, expira en ſix minutes; l'autre, auquel on en dônna, mourut ſeulement quelques inſtants plus tard. Il ſe peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort ſenſible lorsqu'on tenta ces expériences au mois de Janvier, ayent empêché ce préſervatif d'opérer en Hollande, comme on l'avoit vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, ſituée dans la Zone torride, où l'on a ſouvent ſauvé, avec le ſucre, des hommes & des animaux bleſſés par des traits imprégnés du venin de la Béjuque (*). Il eſt poſſible auſſi que, dans les expériences de Leide, on tarda trop à ſervir le remède, qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la flêche, l'activité du ſuc dont elle eſt imbue étant ſi grande qu'un homme bleſſé qui devroit aller à cinquante pas pour chercher le contre-poiſon, tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorsqu'on lance, par le moyen d'une ſarbacane, de ces alênes à des ſinges perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'inſtant même de leur chute, & ne vi-

(*) Comme je ne ſuis pas médecin, je laiſſe à ceux qui le ſont, l'honneur de nous expliquer par quel mécaniſme le ſucre de cannes produit des effets ſi ſurprenants. Il ſemble que cette ſubſtance agiſſe ſur le ſang, dans l'inſtant même qu'on l'avale; car la vivacité du venin ne laiſſe pas à l'eſtomac aſſez de temps pour digérer ce ſucre.

vent plus en touchant la terre: les tigres ainſi bleſſés ſont deux ou trois tours, & tombent ſans vie.

Un voyageur qui ſe ſentiroit, par malheur, frappé d'une de ces pointes, au centre d'une forêt de l'Amérique, & qui ne ſeroit pas à portée de ſe procurer au plus vîte du ſucre ou du ſel, n'auroit d'autre reſſource que de ſucer ſa plaie, & même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la ſalive, & en extraire jusqu'aux moindres atomes de la ſubſtance acide.

J'ai déjà fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une ſève vénimeuſe, que les trois autres parties du monde connu: j'en aurois même inſéré ici la liſte, ſi je n'avois craint de trop m'écarter du ſujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'Ahouai-Guacu, dont le ſuc ſert aux mêmes uſages que celui du Mancanillier, & de la Liane des marais.

L'Ahouai eſt un grand arbre (*), toujours vert, d'un beau port, qui croît aux isles & dans le continent auſtral de l'Amérique: ſes fleurs incarnates, du genre des monopétales régulieres, reſſemblent, à quelques petites nuances près, à celles du *Nerium*, ou du Laurier-Roſe, qui eſt de la même famille: elles ſont ſuivies par des fruits en poire qui renferment un oſſelet triangulaire, & fort dur, dans lequel eſt cachée une amande, qui étant deſſéchée, réſonne comme la pierre d'aigle ou l'Etite. Cet arbre contient un ſuc laiteux, extrêmement âcre & nuiſible. Il eſt bien éton-

(*) On connoît en Amérique deux eſpèces d'Ahouais; le grand auquel on donne l'épithete de *Guacu*, & le petit qu'on nomme *Ahouai-miri*; il ſert aux mêmes uſages.

nant que la Nature n'ait produit aucun végétal lactescent dont le lait, pris à une certaine dose, ne soit un poison pour les hommes (*); tandis qu'il n'y a aucun animal connu dont le lait, à quelque dose qu'on le prenne, soit nuisible aux hommes. Notre figuier même, dont les fruits sont si sucrés, recele une substance laiteuse, fort caustique, qu'on fait entrer dans les vésicatoires, & qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui osent faire des incisions au corps de l'Ahouai pour en recueillir la sève, sont contraints d'user du même stratagème qu'emploient ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du Mancanillier; parce que le danger est le même. On épaissit cette liqueur pour en composer le venin des armes, qui agissent avec autant de promptitude que les alênes des Caveres, & les traits des Caraïbes: le meilleur spécifique qu'on ait découvert jusqu'à présent pour en retarder les effets, est la racine de *Caa-Apia*, qui végete au Brésil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'Histoire Naturelle de cette province, par Pison & Margraff. Les sels Alkalis peuvent être employés au défaut de la racine Brésilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funestes du grand Ahouai, il est difficile de concevoir

(*) Entre tous les végétaux tithymales ou lactescents, depuis la campanulle jusqu'au figuier, sur lesquels j'ai eu occasion de faire des essais, je n'ai rencontré que le *Sumach* à fleurs rouges dont la sève laiteuse ne m'ait pas paru fort âcre: cependant c'est indubitablement un poison, ainsi que le suc du *Sumach Rhus, myrtifolia, Monspeliaca;* mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette derniere plante, qui diffère tant de l'autre, j'ignore si elle contient une sève laiteuse ou non.

pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les frais de la tranſplantation, & les ſoins de la culture; pendant qu'on a laiſſé, au ſein des plus ſauvages contrées, des végétaux utiles & bienfaiſants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria.*

Si de l'Amérique on paſſe aux Indes Orientales, on y retrouve l'uſage des armes empoiſonnées dans la plupart des isles de l'Océan Indien, & le long des côtes depuis l'Arabie jusqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'Indouſtan, n'ont point adopté cette pratique des pays conquis: quelques autres peuples l'ont auſſi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables pirates côtiers, à cauſe du venin de leurs javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands qui, pour aſſaſſiner des hommes à l'honneur du Prophete, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le ſignalement du ſujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes ont extrait la matiere vénéneuſe; mais il y a beaucoup d'apparence que c'eſt d'un ſous-arbuſte lacteſcent & racémeux, qu'ils nomment, en leur langue, *Chark*, & qui croît abondamment ſur le Golfe Perſique. Sa virulence va jusqu'à la contagion: quand le vent le friſe ou le ſecoue, il communique à l'air ambiant une qualité très-nuiſible, & à peu près comme l'*Hippuris*, & la *Conferva* dans nos climats pendant les grandes chaleurs. Chardin dit que cet arbuſte eſt nommé, en Perſe, *Gulbad-Samour*, ou fleur qui empoiſonne le

vent (*): il porte des grappes pleines d'un lait fort épais & excessivement caustique.

Dans la Péninusule du Gange, à Malaca, au Pégu, sur les côtes de la Chine, dans les isles de Java & de Sumatra, on trouve les *Crics* & les *Canjares*: ce sont des poignards larges de trois doigts à la lame, & de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainsi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle: on pose les doigts sur le premier rayon, & le pouce sur le second. Ces instruments, communément empoisonnés jusqu'à la moitié de la lame, sont, après les stilets Romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuses qu'on puisse imaginer. Quand les pélerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagrénate, la tête démontée par les vapeurs de l'Opium & du fanatisme, ils saisissent ces *Crics* envénimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européans & d'étrangers infidèles ou incirconcis (**), par une fureur qu'on ne sauroit comparer qu'à celle de nos anciens scélérats d'Occident, connus sous le nom de Croisés. Cette barbarie religieuse a beaucoup diminué depuis que les Anglais dominent dans l'Indoustan, & qu'ils font tuer ces enthousiastes à coups

(*) *Voyage de Perse. Tome III. p. 12. in 4to.*

(**) Au siècle passé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-sept coups de *Cric*, treize matelots Hollandais, & en blesser encore quatre à mort, en moins d'une minute. La sentinelle du vaisseau tua ce malheureux d'un coup de fusil; mais en revanche il a acquis la réputation d'un saint martyr dont on révere encore les cendres.

de fusil, pour leur enseigner la tolérance, dont ce monde a si besoin.

On soupçonne que la plupart de ces armes Indiennes sont enduites du venin des serpents profanes, ou qui ne sont pas partie du culte idolâtre, comme les viperes à Calicut: c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes descendent incontestablement. Une génération aura transmis à une autre cet affreux procédé, comme le secret de la sécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *Geccho*, assure que les Insulaires de ~~Java en~~ tirent le sang & le venin, pour en frotter leurs traits si redoutables: ils suspendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le fouettent jusqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur visqueuse & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vases de terre. Cette sanie, ayant fermenté au soleil, se coagule insensiblement, & c'est alors qu'on y plonge les pointes des flêches (*).

Le lézard *Geccho*, qui sert à cette opération, naît dans plusieurs provinces de l'Asie & de l'Afrique, & on le range dans la classe des Salamandres-tithymales, ou à suc laiteux. Il est peint superbement de taches rouges sur un fond de vert de mer: son caractere est d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents, cinq doigts à chaque pied, & une quantité de dents très-fines: il suinte des pores, ou plutôt des mamelons de son dos, une eau gommeuse & caustique, qui enleve la peau de la main, & gangrène les chairs. On

(*) *Historia Naturalis Indiæ Orient.* Lib. V. cap. 5.

a découvert que le contre-poiſon de ſa morſure eſt la racine du *Safran di tierra*, ou le *Curcuma ;* ce qui me fait préſumer que ce ſpécifique peut auſſi ſervir contre les bleſſures des traits Javanois.

La coutume de ſe teindre le corps en jaune avec l'infuſion du *Curcuma*, ſi commune chez les Indiens, n'eſt point un caprice de mode, ou une parure folle & bizarre, mais une pratique ſalutaire contre la piquure des ſerpents & des inſectes. Les mœurs, ainſi que le culte religieux des nations, tiennent toujours au phyſique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un obſervateur mal-habile. Le *Rocou*, dont on ſe peint en Amérique, y produit à peu près les mêmes effets que le *Curcuma* dans les Indes Orientales: au moins ſavons-nous que cette ſubſtance colorante eſt un antidote dans bien des cas, qui n'ont pu tromper l'inſtinct des ſauvages.

C'eſt dans l'isle de Macaſſar qu'on poſſède, au rapport de tous les voyageurs, le plus horrible ſecret pour l'empoiſonnement des armes. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'eſt pas du genre des Mancanilliers, mais de celui des Ahouais Américains, d'où il découle un miellat brulant & vénéneux qui dévore ceux qui ſe repoſent ſous ſes branches. Il ne faut cependant ajouter aucune croyance à ce qu'Argenſola rapporte à ce ſujet (*): il ſoutient que du côté de l'Occident l'ombre de ces arbres eſt mortelle, ſi l'on n'a ſoin d'aller ſe poſer du côté de l'Orient, où l'ombre eſt le remède du premier venin: ce conte eſt ſi puérile

(*) *Conquête des Moluques.* Tome I. p. 50.

qu'Hérodote & Elien l'auroient dédaigné. Les végétaux nuiſibles qui ont une forte tranſpiration, comme les lactefcents, ſont plus dangereux du côté que le ſoleil darde que de l'autre; & voilà à quoi ſe réduit le merveilleux de l'auteur Eſpagnol. C'eſt avec le ſuc diſtillé de cette eſpèce d'Ahouai, qu'on envénime les petites flêches à ſarbacane qu'on connoît ſous le nom d'*Alênes de Macaſſar*, & qui agiſſent avec une promptitude presque incroyable: on en a éprouvé en Europe, & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frere de Tavernier n'eſt pas une fiction, comme on l'a prétendu ſi longtemps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit Roi de Macaſſar vers l'an 1660, eſſaya un de ces traits ſur un Anglais condamné à mort pour crime d'aſſaſſinat: ce prince ſe fit donner ſa canne creuſe, la chargea d'une flêche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on bleſſât le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour ſe ſauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux Chirurgiens, un Anglais & un Hollandais, armés de leurs biſtouris: Tavernier pria alors *Sumbaco* de bleſſer le patient au gros orteil du pied droit; ce qu'il fit avec une adreſſe plus convenable à un bourreau qu'à un Roi. A peine la pointe, élancée de la canne, eût atteint le but, que les deux chirurgiens couperent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poiſon relativement au reſte du corps; mais quand l'amputation fut faite, l'Anglais expira dans des convulſions (*).

(*) *Voyage des Indes*. Livre III. chap. 19. Tome II.

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux chirurgiens. Ils auroient dû sur le champ serrer la jambe du criminel, y faire de profondes incisions, y verser des Alkalis volatils, & en faire prendre à l'intérieur. L'amputation, quand même on l'eût faite à la cuisse, eût été dans ce cas aussi inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'assassin *Sumbaco* dit que lui seul, dans toute son isle, connoissoit le véritable préservatif de ses flêches, qui ne lui furent pas d'un grand secours; puisqu'en 1665 les Hollandais vinrent abattre sa forteresse en un jour, par sept-mille boulets de canon.

Il paroît que c'est sans fondement qu'on a soutenu que ce contre-poison du Roi de Macassar étoit le noyau du *Tavarcaré*, ou de la noix Maldivique. L'estime inconcevable qu'en font tous les princes des isles de l'Océan Indien, est plutôt fondée sur des préjugés superstitieux que sur une vertu alexipharmaque bien avérée (*).

(*) Clusius, Garcias du Jardin, Acosta, Laval, & Linscot ont beaucoup écrit sur la noix Maldivique: on peut aussi consulter une lettre fort curieuse de Mr Speck.

L'Empereur Rodolphe II présenta jusqu'à quatre-mille florins pour une de ces noix, qui, tout considéré, ne sont que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes où elles essuyent une forte altération. Quand ces fruits se sont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échouer, aux Maldives: ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on se souvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop souvent à des remedes hétérodoxes ou exotiques, prônés, vantés, & annoncés avec le plus grand éclat par des charlatans, des jongleurs, ou des fourbes.

Neuhof, ce voyageur ſi verſé dans l'Hiſtoire Naturelle, rapporte que les Hollandais, ayant été bleſſés à Macaſſar par des pointes envénimées qu'on leur ſoufſloit avec un tube, apprirent d'un vieillard du pays qu'il n'y avoit d'autre remede que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine: les eſſais qu'on en fit, produiſirent très ſouvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au ſel alkali, contenu dans cette matier, ainſi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

Le principal ſymptôme qu'on remarque dans les perſonnes atteintes de ces alênes, eſt une extaſe violente: elles paroiſſent enivrées, chancellent & tombent mortes à la renverſe: leurs chairs, dit Bontius, ſe corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exoſſer leurs corps à la main, & en faire des ſquelettes. Quoique cet auteur ait été médecin dans l'isle de Java pendant pluſieurs années, & qu'il ait eu plus d'occaſions que d'autres pour s'inſtruire; j'oſe néanmoins ſuppoſer qu'il y a de l'exagération dans ſon rapport; puiſqu'on ne peut entrevoir dans ces flêches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte poſſible de cailler le ſang: cette coagulation occaſionnera, à la vérité, en une demi-heure, un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale; mais d'où réſulteroit, en ſi peu de temps, une putréfaction ſi ſubite, & la ſolution totale des attaches des muſcles, ſi tenaces dans les corps ſains? Bontius a prudemment laiſſé ce problème à réſoudre aux médecins de la poſtérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le juſtifier, eſt ſans doute l'exemple du

serpent pourrisseur, ainsi nommé à cause du singulier effet de sa morsure, qui fait tomber en putréfaction le membre attaqué; mais cela ne s'étend pas sur le champ au reste du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un officier Romain, piqué par une espèce de serpent pareil à celui que nous nommons le *Pourrisseur*, pendant la prodigieuse marche de l'armée de Caton par les déserts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à sarbacane, les Macassars ont encore des *Crics* & des poignards également empoisonnés, qu'ils emploient à la guerre, & avec lesquels ils firent, au siècle passé, de grands ravages dans le Royaume de Siam, qu'ils auroient envahi sans le Chevalier de Forbin, que le hazard avoit mis à la tête des troupes Siamoises. Il est vrai que les Macassars qui tenterent ce coup inoui, s'étoient rendus furieux en prenant de fortes doses d'*Opium*, qui, en les aveuglant sur le danger, les faisoient affronter la mort avec une intrépidité brutale (*).

Chez les Achémois on se sert aussi de ces petites flêches du calibre de celles de Macassar: en 1670, le Roi d'Achem en donna une vingtaine à Mr Croke, président du comptoir Hollandois de Surate, qui, plusieurs années après, les souffla à des écureuils perchés sur des palmiers, lesquels tomberent morts dès qu'ils furent atteints.

(*) On sait que tous les Orientaux, & les Turcs mêmes, se servent à la guerre de l'*Amphion*, ou de l'*Opium*, pour se procurer un courage artificiel. C'est un prodige que de voir une même drogue, prise à une certaine dose, assoupir l'homme, & prise à une dose double, le rendre alerte, vif, & furieux.

On retrouve encore cette pratique dans l'isle de Ceylon, où l'on tire la matiere vénéneuse du *Nerium* ou du Laurier-Rose, qui a une qualité fort mal-faisante en Europe même. Il seroit à souhaiter qu'on éprouvât, sur les blessures faites avec ces armes, le sucre de cannes, & le sel de vipere.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que plusieurs sauvages de l'Europe & de l'Asie ont employés aux mêmes usages, dans les temps de la plus haute Antiquité.

Pline rapporte dans son vingt-septieme livre, que les Gaulois exprimoient du *Limeum* une substance vénimeuse dont ils frottoient les flêches à chasser le Cerf. Nous ne savons pas positivement à quel genre de plante le *Limeum* doit se rapporter: les changements des noms, & l'incuriosité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les anciens, ont porté la plus grande confusion dans la Botanique. Mr Linneus a décrit un sujet auquel il donne le nom de *Limeum* (*), & qu'il rejette dans la classe des Pentapétales qui renferment de petites semences dans des capsules globuleuses; mais qui oseroit décider que cette plante de Linneus est la plante de Pline? D'ailleurs, le mot de *Limeum* est Gaulois, & non latin; ce qui auroit dû déconcerter les commentateurs (**). Il paroît, par le passage suivant du même livre, que c'étoit une espèce d'El-

(*) *Systema Naturæ. Ed. X. No.* 1128.

(**) Picard prouve, dans sa *Priscâ Celtopædiâ p.* 174, que *Limeum* est un mot de l'ancien idiome Gaulois qui signifie une espèce de plante inconnue de nos jours.

lébore, de Morelle, ou de Jusquiame, puisqu'il faisoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament: je suis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expression d'Ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces peuples usoient de ce suc pour oindre la pointe de leurs flèches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette composition destinée à la chasse du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoisonnées, & dont la matiere étoit tirée d'un arbre que peu de personnes savent reconnoître aujourd'hui en France: ceux qui le prennent pour le *Frutex terribilis*, ou le Thymelée, sont manifestement dans l'erreur. Il ressembloit pour le port au figuier; mais son fruit étoit comme celui du cornier: quand on déchiquetoit son tronc, il en ruisseloit une sève abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit (*). Je suis presque certain que cet arbre, ainsi dépeint par Strabon, est le Caprifiguier qui croît naturellement en Provence & en Languedoc, & dont le suc laiteux est un puissant caustique: il enleve la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & le redissout quand il est pris. Ces propriétés du Caprifiguier ont dû sans doute produire d'affreux symptômes, lorsqu'une flèche enduite de son suc l'introduisoit dans le sang des animaux.

(*) *Huic etiam fides est adhibenda, arborem in Galliâ nasci fico simillimam, fructum autem corno similem gignere: unde pharetræ fabricantur: eam, si incidas, letalem succum effundere ad inungendas sagittas utilem.* Lib. IV. p. 138.

Il n'y a qu'une voix confuse sur l'espèce de plante dont se sont servis les peuples de la Corse, de la Sardaigne, & de l'Italie: c'est, dit-on, l'Aconit: mais il y a au moins quarante sortes de végétaux auxquels on a donné ce nom générique; & ces quarante espèces appartiennent à trois classes Botaniques, bien différentes entr'elles. Ce n'est pas mon intention de discuter ici ce conflit de noms & de choses: il suffit que la plupart des Auteurs nous apprennent que le *Thora Valdensis major* a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare, puisqu'elle a été si mal observée: on peut même soupçonner que Mathiole & Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient jamais vue; car c'est d'eux qu'est venue l'erreur encore générale aujourd'hui, que le *Thora* produit des fleurs à quatre pétales: Mr Valmont le répète dans son excellent Dictionnaire de l'Histoire Naturelle que nous avons consulté à ce mot, & il y a lieu d'en être surpris; vu que le *Thora* a indubitablement une corolle à cinq pétales, premier caractéristique de la famille des Renoncules, auxquelles le *Thora* est apparenté de l'avis de Mr Valmont même.

Il croît dans les isles de la Méditerranée, sur les Alpes, en Italie, & dans peu d'endroits de la France méridionale. Pline & Théophraste paroissent l'avoir ignoré, ainsi que Dioscoride qui n'en fait aucune mention. Sa fleur est rosiforme, ordinairement jaune, remplie d'étamines auxquelles on voit succéder des semences nues, rangées comme dans les Renoncules: la racine est formée de dix petits tubercules charnus en fuseau, qui viennent s'unir à une espèce de cou-

ronne d'où part une tige grêle, pourvue de quatre feuilles rondes, de grandeur inégale. Tel eſt le *Thora*, la plus vénimeuſe de toutes les plantes Européanes à racines tubéreuſes; ſurtout quand on le prend dans ſon ſol natal; car il perd beaucoup de ſa virulence par la tranſplantation dans les jardins, où la bonne terre l'énerve; & c'eſt encore un bonheur. Mathiole l'a nommé *faux Aconit*, par une mépriſe qui n'eſt pas ſans conſéquence dans un Auteur ſi répandu, & plus lû peut-être que Tournefort même par le vulgaire des médecins.

L'expreſſion des racines du *Thora* eſt encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées & des Alpes, pour oindre les armes de chaſſe, comme les piques & les baïonnettes: on la mêle auſſi, avec beaucoup de ſuccès, dans les appâts & les boulettes aux loups & aux renards. On déterre la plante en automne, car pendant ſa floraiſon elle eſt trop foible: on en écraſe les racines ſur une pierre, ce qui produit une eſpèce de bouillie épaiſſe, qui étant cauſtique & corroſive, décompoſe le ſang des animaux qu'on bleſſe légérement avec des armes qui en ſont enduites.(*).

Les autres plantes employées chez les anciens pour armer les dards, ſont les Aconits-Napels, &

(*) Dodonée décrit une ſeconde eſpèce de *Thora* auquel il donne par préférence l'épithete de *Valdenſis* Il ne diffère de celui dont nous venons de parler que par ſa petiteſſe, & ſert auſſi à envénimer les traits: ſon contre-poiſon eſt l'huile d'olive. On conſeille encore les racines de l'Imperatoire des prés.

Quant à l'*Anti-Thora*, il ne ſemble guères répondre aux qualités ſurprenantes qu'on lui a attribuées, & je ſais qu'on doit ſe défier de tout ce qu'on en a écrit.

ſurtout l'*Aconitum-cynoctonum*, comme le dit expreſſément Dioſcoride (*).

Le Géographe Strabon, que nous avons déjà cité, rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention. Dans la Colchide, cette contrée ſi fameuſe par ſes poiſons & ſes empoiſonneurs, il y a un peuple, dit-il, nommé les Soanes, qui enduit ſes flêches d'un venin fort ſingulier, qui ne tue pas ſeulement les perſonnes bleſſées, mais qui répand encore une odeur ſi pénétrante & ſi nuiſible qu'elle incommode beaucoup ceux que le trait n'a pu atteindre (**). Il eſt impoſſible de deviner ou de concevoir comment on a pu compoſer une drogue dont la puanteur n'agiſſoit que quand la flêche étoit décochée; ſans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que ſon ennemi; hormis qu'on ne ſuppoſe que les Colchides ayent poſſédé un préſervatif particulier contre la dangereuſe évaporation de leurs propres armes; mais c'eſt imaginer un phénomene inexplicable pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut abſolument pas ſuſpecter ou récuſer le témoignage d'un écrivain auſſi judicieux & auſſi ſage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne ſauroit rendre raiſon du fait qu'il rapporte; puiſqu'on ne connoît aucune matiere dans la Nature, capable de produire de tels effets ſans le ſecours du feu, qui eſt néceſſaire pour faire opérer la poudre puante dont on s'eſt ſervi, dit-on, en Eu-

(*) Lib. IV. cap. 81.

(**) *Soanes veneno ad ſpicula mirificè utuntur, quod eos etiam qui venenatis ſagittis non ſaucii ſunt, odore offendit.* Lib. XI. p. 350.

rope immédiatement après l'invention du canon: j'ai même trouvé dans une ancienne Pyrotechnie, écrite par un Ingénieur Italien, le procédé pour composer cette poudre dont on doit remplir, à ce qu'il assure, des grenades & des bombes, qui, en se crevant, répandent une odeur si épouvantable qu'elle étouffe ceux qui sont à portée de la respirer. Cette méthode d'enfumer l'ennemi n'est plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des Mineurs, qu'on repousse ou qu'on étouffe par la fumée du soufre, lorsqu'ils sont attachés à ouvrir un rameau où on leur envoie un camouflet, ce qui est bien plus aisé dans un souterrain qu'en plein air; aussi douté-je très fort de la vertu que l'artificier ultramontain attribue à sa drogue: je doute encore de la vérité de l'histoire qu'on rencontre dans tant de livres, qui nous apprennent qu'un Chymiste de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit composée, la renferma dans le canon d'un fusil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois personnes qui y passoient dans cet instant, furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je terminerai ce chapitre par quelques discussions sur les armes funestes des anciens Brachmanes, & des Scythes qui enduisoient les leurs de sanie de vipere & de sang humain, d'où il résultoit une si grande malignité qu'il n'y avoit pas de remede pour de semblables blessures, *irremediabile scelus*, dit Pline, qui ne spécifie pas la tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes septentrionales, on ne se seroit point avisé de chercher des viperes, que le

moindre froid tue: on doit ſuppoſer qu'il eſt queſtion des Scythes les plus méridionaux, & dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette eſpèce.

Le venin de la vipere eſt un ſel acide, qui, en ſe criſtallisant, préſente des angles ou des pointes extrêmement ſubtiles & tranchantes (*): pour peu qu'il touche le ſang, il y produit un caillement & un trouble ſi conſidérables que la mort s'enſuit infailliblement, ſi on n'a recours à des remedes prompts & efficaces. Ces qualités bien conſtatées peuvent nous expliquer le motif qui faiſoit employer aux Scythes le ſang humain dans la compoſition de leur poiſon: il y a toute apparence qu'ils offroient, comme le Docteur Tyſon aſſure qu'on le pratique encore aux Indes, des tranches de ſang caillé à des viperes, qui étant irritées jusqu'à la fureur, y vuidoient l'eau mortelle contenue dans les véſicules de leurs gencives. Cette terrible préparation, qui fait frémir la Nature, empêchoit la liqueur vipérine de ſe criſtalliſer; car quoiqu'on manque abſolument d'expériences en ce cas, il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de ſa force, lorsqu'il devient ſel criſtallin par l'évaporation; puisque nous voyons que le tartre diſſous à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté, le ſang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-pernicieuſe, dont les Scythes ont pu avoir con-

(*) Voyez le Traité *de Viperâ*, écrit en Anglais par Mr Mead, & traduit en Latin par Mr Nelſon. Nous n'avons rien de mieux ſur la vipere que cet excellent Traité.

noiſſance ; puiſqu'elle n'a point échappé à la baſſe méchanceté des barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains ayent, de temps en temps, eſſuyé des bleſſures faites avec des armes envénimées ſelon le procedé qu'on vient de décrire; car Pline étale une longue liſte d'antidotes contre les plaies qu'il appelle Scythiques, *vulnera Scythica;* quoiqu'il aſſure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réfractaires aux remedes. Il faudroit avoir beaucoup de loiſir, & encore plus de patience pour analyſer les ſpécifiques découverts par ce Naturaliſte : le plus court eſt de conſeiller les ſels Alkalins, qui ſuffiſent pour arrêter l'effet de tous les traits empoiſonnés avec la bave des ſerpents & des vipères.

Ce qui nous reſte à rapporter en dernier lieu ſur les flêches des Brachmanes, eſt emprunté de Diodore de Sicile (*), qui ſemble l'avoir tiré des écrits d'Ariſtote, auteur contemporain, & inſtruit peut-être par les officiers mêmes de l'armée d'Alexandre. Ce conquérant, né pour le malheur de l'Aſie, pénétra dans l'Inde, par une ſuite de déprédations & de maſſacres, juſqu'à *Harmata*, derniere habitation des Brachmanes, qui ſe fiant ſur le poiſon de leurs armes, oſerent ſortir de leurs murailles, au lieu d'attendre un ſiège en forme : on leur lâcha d'abord quelques troupes légeres qui fuyant à deſſein, les attirerent ſur l'avant-garde de la grande armée : là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes bleſſerent un fort grand nombre de Macédoniens, & entr'autres Pto-

(*) *Vitæ Alex. an. IX. p 120. Trad. Coſpi.*

lémée, qui avoit ſuccédé à Epheſtion dans la faveur d'Alexandre; mais les Indiens, ayant fini par être battus, s'abandonnerent à la diſcrétion du Vainqueur. Alors on remarqua les ſymptômes affreux qui ſurvenoient aux ſoldats bleſſés, & à ceux-mêmes qui n'avoient été que légérement effleurés pendant l'action: ils devenoient roides, ſentoient des douleurs très-aigues & des convulſions violentes: leur peau étoit comme glacée & marbrée de noir & de blanc; ils vomiſſoient de temps en temps une matiere bilieuſe, qui annonçoit que la mort étoit ſur le point de les enlever. A ces ſignes, ſi exactement détaillés, on reconnoît le poiſon de la vipere, ou du *Cobra de Capello.*

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux, & ne montra de l'inquiétude que ſur le ſort de Ptolémée: tel étoit ſon caractere, qui ne s'eſt jamais démenti, de plus aimer un ſeul homme que tout le genre humain. Comme la plupart des Grecs ne pouvoient écrire l'Hiſtoire ſans y mêler des fables, & des fables très-abſurdes; Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens, s'étant endormi de triſteſſe, eut un rêve qui ſauva la vie aux Macédoniens bleſſés: il lui apparut en ſonge un animal qui tenoit dans ſa gueule une eſpèce d'herbe, dont il expliqua les vertus; ce qui éveilla Alexandre, qui fit chercher l'analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être le contre-poiſon des flêches de l'ennemi.

Il eſt manifeſte, comme l'obſerve très bien Strabon, que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont forgé, ſelon le goût de leur ſiècle, ce conte puérile, dont on rencontre malheureuſement cinq ou ſix copies dans

nos hiſtoires véridiques de l'Europe, qui diſent que les vertus de la croiſette, de la bétoine, de la ſauge, & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des Rois: Je me ſouviens même d'avoir lu que Henri III, Roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, ſon médecin Péna eut une viſion par laquelle le Ciel lui fit ſavoir qu'il devoit donner à ſon malade la racine de Bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des médecins & des philoſophes aſſez habiles pour faire, ſans rêver, quelque découverte ſur la propriété des végétaux de l'Indouſtan. D'ailleurs, les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enſeigné le remede de ſes bleſſures: car c'eſt un axiome que tous les peuples, policés ou ſauvages, qui ont uſé de venin pour les armes, en ont connu auſſi le préſervatif.

Le procédé des anciens barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable: ils ramaſſoient une grande quantité de reptiles vénimeux, qu'on écraſoit, & qu'on jettoit dans des vaſes expoſés au ſoleil, qui faiſoit ſortir tout le virus des ſerpents, où l'on trempoit enſuite les traits & les épées. En rapprochant divers paſſages de la narration de Diodore, il ſemble que ces armes n'avoient pas la force inſtantanée des aiguilles de Macaſſar, ni des flêches des Caraïbes; vu qu'il s'écoula au moins une partie de la nuit entre l'inſtant de la bleſſure de Ptolémée, & l'inſtant du premier appareil: il vêcut encore longtemps après, & devint, comme tant d'autres eſclaves d'Alexandre, un Roi puiſſant dans les états uſurpés par ſon maître.

Nous avons déjà vu qu'on ſe ſert chez les Indiens modernes, contre la morſure des ſerpents, de la *terre mé-*

rite ou du *Curcuma long:* il ſe peut que les Brachmanes leur ont tranſmis cette recette comme le vrai ſpécifique contre les flêches corroſives: l'emploi qu'on fait chez nous du *Curcuma* avec tant de ſuccès pour guérir la jauniſſe (*), prouve qu'il eſt également propre à éteindre le venin de la vipere, du *Cobra de Capello,* & du *Geccho* dont la piquure excite une vraie jauniſſe, qui ne diffère de l'ictere ordinaire que par ſa violence. Je ſais que les Bramines Indiens, & ſurtout les Faquirs-Jaguis prétendent que les anciens Brachmanes leur ont conſervé, dans un *Beth* du *Hanſcrit* ou du *Vedam,* la recette de la pierre qu'on nomme vulgairement *Pierre de ſerpent à chaperon,* comme un excellent antidote contre les bleſſures des flêches envénimées, & des reptiles. Les Faquirs conviennent que cette prétendue pierre eſt une compoſition où ils font entrer la *Terre Sigillée,* qu'ils achètent des marchands Turcs; & c'eſt pourquoi elle happe à la langue, & fait ébullition quand on la jette dans l'eſprit de nitre, & même dans de l'eau claire (**). Les Religieux Miſſionnaires dans les Etats du grand Mogol ont longtemps induit en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce ſpécifique qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne Phyſique a détruit entierement cet indigne commerce.

(*) *Voyez la continuation de la Matiere Médicinale* de Mr Geofroi, à l'article de *la Terra Merita.*

(**) On a débité longtemps que cette prétendue pierre ſe trouvoit dans le ventre du ſerpent à chaperon, ainſi nommé à cauſe d'une peau longue & pliſſée qui enveloppe ſa tête; mais ce ſerpent n'a pas des pierres dans le corps: celles qu'on voit dans les cabinets des curieux, ont été la plupart fabriquées dans la Pharmacie du couvent des Jéſuites à Rome. Ce négoce fleuriſſoit du temps des P. P. Kircher & Boius.

La meilleure Pierre à Serpent, soit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'Inde, ne mérite pas qu'on la conserve : j'ai même trouvé l'extrait d'une lettre de Mr Rédi, dans laquelle il assure avoir éprouvé les plus excellentes pierres sur une vingtaine d'animaux piqués par des scorpions de Tunis, des viperes d'Italie, & des fiches enduites d'huile de tabac, qu'on sait être un poison des plus actifs. Il arriva quelque chose de fort particulier dans le cours de ces expériences : les animaux à qui on appliquoit une de ces pierres soi-disant Alexipharmaques, mouroient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des scorpions frais, sans leur attacher aucune pierre. D'où l'on peut hardiment inférer qu'en frottant de la boue, ou de la terre glaise mouillée, sur un blessure de vipere, on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en usant de mille pierres de serpents à chaperon.

Tels sont les faits les plus frappants que j'ai jugé dignes d'être rassemblés, pour éclaircir une matiere qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être. La vie des hommes y est intéressée, & cela a suffi pour m'encourager dans mes recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté & la précision dont je suis capable. Il faut oublier jusqu'aux noms des drogues qui servent à l'empoisonnement des armes, & ne se ressouvenir que des remedes, qu'on se flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquième Partie.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

SIXIEME PARTIE.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Plusieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empêché de ſuivre, dans cette ſixieme Partie, l'ordre des Sections adopté dans les autres ; & le changement eſt ſi peu important qu'il faudroit être extrêmement difficile pour le déſapprouver. J'avoue très-volontiers que ces Lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvera inſérées ici : j'en ai retranché des paſſages, j'y en ai ajouté d'autres ; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour ; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire oſtentation aux yeux du public de cette même liberté, de cette même négligence dont on uſe, & qu'on ſe permet très ſouvent à l'égard de ſes amis, auxquels on communique ſes idées dans l'effuſion d'une correſpondance philoſophique.

La Lettre ſur la religion des Américains ſemblera peut-être trop courte, ſi l'on réfléchit au nombre presque infini des différents cultes qui regnoient au nouveau Monde ; mais il en eſt des ſuperſtitions comme des autres erreurs de l'eſprit humain : il y en a très peu qu'il nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer ſans en être plus ignorants, & ſans rien perdre. Comme j'ai appris que Mr de Marm . . . prépare un ouvrage ſur les cruautés des Eſpagnols qui maſſacrerent les Américains pour leur prêcher un

Dieu de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a ſuffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triſte ſujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu ; mais qui pourra cependant encore exercer le génie & le ſtyle des écrivains élégants, qui mettront en épigrammes & en antitheſes ce que Las Caſas a dit très naturellement.

Je ne donne pas l'Eſſai hiſtorique ſur le Pontificat des grands Lamas comme un ſimple hors-d'œuvre : c'eſt une pièce juſtificative qui prouve que je ne pas eu tort de dire qu'il n'a jamais exiſté aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conſéquent n'ont pas envoyé des Miſſionnaires en Amérique par le Kamſchatka, comme un ſavant a oſé le croire & le dire.

La Lettre ſur les viciſſitudes du globe, contient des idées nouvelles, & qui par là même paroîtront hazardées : mais cette lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnoiſſance envers un ſavant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier volume, de l'état des Miſſions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclairciſſements ſur les Miſſions du Paraguai, parce qu'un de mes amis a voulu me perſuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'hiſtoire de l'Amérique & des Américains.



SIXIEME PARTIE.

LETTRE I.

à Mr * * *

Sur la Religion des Américains.

Vous me demandez s'il eſt vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du nouveau Monde, une eſpèce de Confeſſion & de Communion. Je vous avoue que le conſentement de tous les Hiſtoriens Eſpagnols ne permet guères de douter que ces deux peuples Américains n'euſſent, dans la ſomme immenſe de leurs ſuperſtitions groſſieres, quelques uſages qui ne différoient pas beaucoup de ce qu'on nomme la Communion parmi nous: mais ſi on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour à tour dans les différentes parties de notre continent, on y reconnoîtra des inſtitutions ſemblables; & l'étonnement ceſſera.

A la grande aſſemblée des Gaulois qui ſe tenoit, au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce aux environs de Chartres, tous les *Druides*, les *Druideſſes*, les *Samotheis*, les *Saronides*, les *Bardes*, les *Vacies* & les *Eubages*, qui compoſoient le nombreux Clergé de la Gaule, faiſoient ranger le peuple en cercle où l'on chantoit, *Au gui, au gui l'an neuf, planté, planté;* enſuite le grand Pontife, choiſi d'entre l'ordre des *Samotheis*, béniſſoit une certaine quantité

de pains & quelques cruches d'eau, & après plusieurs cérémonies augustes & ennuyeuses, les prêtres alloient distribuer aux assistants des fragments de ce pain consacré, & une portion de cette eau lustrale qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce sens, que les Gaulois communioient avant Jules César, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur Pâque avec un rôti d'agneau, des salades, & du vin doux: les Grecs & les Romains goûtoient les victimes, & faisoient des libations. Enfin, il n'y a guères de Religions qui n'ayent ordonné de manger & de boire à de certains jours en l'honneur de la Divinité du lieu, & je ne connois que les Mahométans qui n'ayent pas de semblables Agapes, ou des festins prescrits par la loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de Mays une grande statue qui représentoit le Dieu Vitzilipultzi: on promenoit cette masse de farine pétrie en procession, on l'encensoit avec de la résine Copal, & on finissoit par la découper en morceaux, dont chaque sujet de la domination de Montezuma étoit obligé d'en manger un, soit dans le temple, soit chez lui lorsque des infirmités le retenoient à la maison. Heureux si ce peuple eût borné son zèle à faire de tels Dieux & à les dévorer; mais il faisoit encore ruisseler le sang humain dans le sanctuaire de ses idoles, & les plus ardents d'entre les dévots portoient la rage du fanatisme jusqu'au point de manger la chair d'un prisonnier qu'on nourrissoit pendant douze mois dans le Temple; atrocité dont on a aussi accusé les

Juifs, que Flavien Joſephe défend par de ſi mauvaiſes raiſons qu'elles feroient croire à bien des gens qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion (*).

(*) Pour réfuter cette énorme accuſation d'Apion, Joſephe ſe ſert de quatre arguments, plus foibles les uns que les autres, & qui tous enſemble ne forment pas une demi-preuve. Voici ſes objections & les réponſes qu'on y pourroit faire, ſi l'on y vouloit répondre.

Object. de Joſephe. *Si l'on n'avoit nourri dans le temple de Jeruſalem qu'un homme, & qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année, il eſt certain qu'une ſi petite portion n'eût pu ſuffire pour raſſaſier les ſeuls Juifs de la capitale de la Paleſtine, ou de la Terre Sainte.*

Réponſe. Il n'étoit point néceſſaire de raſſaſier tous ces fanatiques: auſſi Apion ne le dit-il pas: il aſſure ſeulement que les Juifs ſe préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du temple.

Object. *Si Antiochus avoit réellement trouvé dans le temple un étranger qu'on y nourriſſoit pour le manger, ce prince n'eût pas manqué, pour gagner la faveur des Grecs, de conduire en pompe cette victime échappée dans ſes Etats.*

Rép. Antiochus étoit un grand Roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en ſpectacle un malheureux qu'il avoit ſouſtrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas ſujet d'Antiochus; pourquoi auroit-il donc conſenti à être mené hors de ſa patrie, où ſes propres affaires le rappelloient après une ſi longue abſence? Si un Anglais rachetoit à Alger un Français de la main des Turcs, feroit-on en droit de nier ce fait, ſous prétexte que ce Français n'a pas été montré en pompe dans toute la grande Bretagne?

Object. *Les Grecs n'étoient pas les ſeuls ennemis des Hébreux; pourquoi ces Hébreux auroient ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Perſe, ou un Egyptien?*

Rép. Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendre des Egyptiens & des Perſes, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit ſous la garantie du droit des gens adopté chez les autres nations. D'ailleurs, il n'étoit pas néceſſaire de manger de tous ſes ennemis pendant le courant de douze mois: auſſi Apion ne le dit-il point.

Les Péruviens célébroient, au folftice d'été, une grande fête qu'on nommoit le *Raymi:* elle duroit neuf jours, pendant lesquels tous les travaux cessoient, le peuple s'attroupant alors pour faire ses dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les Fétiches ou les idoles nationales, & pour se livrer d'abord après à des débauches effrénées, par un scandaleux contraste dont on retrouve des exemples dans tous les pays de la terre. Le principal acte du *Raymi* consistoit à manger le pain sacré; qu'on appelloit *Cancu*, dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'observances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être pétri que par les vierges dévouées au culte de *Pachacamac* ou du Soleil, & ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir soigneusement garanti de toute espece de souillure; & comme la Superstition voit des souillures dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *Cancu* aussi pure qu'elle devoit l'être: après l'avoir partagée en boulet-

---

Object. *La loi & la coutume défendoient de manger dans l'intérieur du temple de Jérusalem, donc il n'est pas vrai qu'on y ait nourri un homme.*

Rép. La loi & la coutume défendoient à Jerusalem de tuer des hommes entre le temple & l'autel, & cependant on y avoit tué plusieurs personnes, & entr'autres Zacharie, *quem occidistis intra templum & altare.* Donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la loi & la coutume: si on les a transgressées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre? puisque c'étoit un moindre crime de manger dans le temple que d'y assassiner Zacharie. Ce n'est donc rien objecter que d'objecter la loi, dès qu'il conste qu'elle n'a pas été respectée: c'est comme si l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des *Auto da fé* en Espagne, en disant qu'il y a chez les Espagnols une loi qui défend l'homicide.

Je laisse maintenant à juger au lecteur si Josephe a ou n'a pas détruit l'imputation d'Apion.

tes, ou en petits gâteaux, on faiſoit venir des enfants au-deſſus de cinq ans & au-deſſous de dix, à qui on froiſſoit le nez, & déchiquetoit le front avec des pierres aiguiſées: le ſang qui découloit de ces bleſſures, étoit recueilli, & on en arroſoit légérement le pain qu'on diſtribuoit à tous les aſſiſtants, qui le mangeoient en préſence des idoles, des prêtres, & de l'Inca toujours aſſidu à préſider à cette ſolennité.

Garcilaſſo s'étonne qu'une telle inſtitution ait fait dire aux auteurs Eſpagnols que les Péruviens communioient à la maniere des Chrétiens; mais en vérité je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaiſon, qui a toute la juſteſſe qu'une comparaiſon peut avoir, ſoit qu'on enviſage l'extérieur de cet acte religieux, ſoit qu'on conſidere le ſens intrinſeque que les Chrétiens & les Américains y attachent; puiſque les uns & les autres mangent dans leurs temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorſqu'ils ſont convaincus d'avoir un repentir ſincere de leurs fautes, en prenant le pain ſacramental qui leur ſert de juſtification. Si les uns ſont à cet égard dans l'erreur, & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs uſages & leurs idées n'ayent la plus parfaite reſſemblance.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir ſi les Péruviens ſe confeſſoient avant le *Raymi*, comme le prétend abſolument Acoſta, qui avoit été Miſſionnaire à Cuſco, vers l'an 1558. Il dit que ces peuples alloient révéler leurs péchés à des prêtres nommés *Yſchuſyres*, qui tenoient en mains une petite corde, & qui, en donnant l'abſolution au pénitent, proféroient ces paroles, ou

des paroles ſemblables: *Dieu m'a donné le pouvoir de rompr la chaîne de tes péchés*, *comme je romps cette corde*, qu'ils caſſoient par le milieu; & le confeſſé étoit cenſé abſous. Quand il s'y préſentoit pluſieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foibleſſe, & un pêcheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Yſchuſyres* en cordons, ſi ce n'eût été la coutume de les payer d'avance. Acoſta ajoute que les femmes ne ſe confeſſoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les Chrétiennes de la Syrie, qui ſoutiennent qu'il eſt auſſi indécent qu'injuſte qu'une honnête femme aille faire confidence de ſes ſottiſes à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des paſſions bien différentes, ne ſauroit être le juge d'un autre ſexe que du ſien. On a vu à Veniſe une fille qui ſe diſoit la Meſſie des femmes, & qui raiſonnoit à peu près comme on raiſonne en Syrie; mais malheureuſement pour elle, il n'y eut dans toute l'Europe que le ſeul Guillaume Poſtel qui lui donna raiſon.

L'auteur que nous venons de citer, rapporte encore qu'il exiſtoit entre les confeſſeurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réſervés à des *Yſchuſyres* plus éminents en dignité, qu'on pourroit ſurnommer les charlatans par excellence (*).

(*) Gaſpar d'Ens rapporte qu'on ſe confeſſoit auſſi à Nicaragua: Herrera & Linſcot ajoutent que cet uſage étoit auſſi établi à la Péninſule de Jucatan, où tous les ſacrificateurs ſe marioient, hormis ceux qui faiſoient les fonctions de confeſſeurs jurés.

Quant aux Incas, ils usoient, nous dit-on, d'un stratagème merveilleux pour se dispenser de révéler leurs péchés à des prêtres: ils soutenoient qu'étant Rois, ils n'avoient de juge compétent que Dieu seul, d'où ils concluoient qu'ils ne pouvoient se confesser qu'au Soleil. Cette subtilité, qui feroit honneur en Europe même à un Casuiste qui l'auroit proposée, étoit tellement sans réplique au Pérou, que le Grand-Pontife de Cusco absolvoit toujours d'avance l'Empereur & la famille Impériale, lorsqu'elle avoit envie de faire sa confession au Ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, si accoutumés de se confesser à des prêtres de leur religion & de leur pays, n'ont jamais pu, ou voulu se confesser avec sincérité aux Missionnaires catholiques? Cela est si vrai qu'au seizieme siècle un homme fort zélé pour leur salut alla tout exprès à Rome, & fit un livre pour obtenir du Pape d'abolir la Confession auriculaire en faveur des Indiens Occidentaux, qui ne pouvoient, disoit-il, se familiariser avec cette cérémonie. L'auteur de l'ouvrage intitulé *de procurandâ Indorum salute* attaqua l'honnête homme qui fit cette proposition au Saint Siège, & l'accabla d'une quantité d'injures basses & atroces: „Je ne saurois comparer ton extravagance, lui dit-il, qu'à celle d'un Ecclésiastique „Allemand qui vint, comme toi, à Rome, il y a „quelques années, demander au Souverain Pontife un „ordre pour déraciner tous les plants de vignes en „Allemagne, afin d'empêcher dorénavant le Clergé „de s'y enivrer."

C'eſt aux Théologiens à apprécier cette comparaiſon & ces invectives d'un furieux contre une perſonne bien intentionnée, qui conſeilloit un remede extraordinaire à un grand mal. Quoique le Pape rejetta avec mépris ce projet ſalutaire, les Eccléſiaſtiques Eſpagnols, établis aux Indes, n'en agirent pas moins comme ils voulurent (*), en refuſant, ou en accordant les ſacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroiſſoient être moins imbéciles que les autres: & le nombre de ceux à qui on adminiſtre aujourd'hui la Communion, eſt très peu conſidérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acoſta, qui nous a fourni de ſi grands détails ſur l'ancienne confeſſion des Péruviens, s'eſt fait illuſion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des Chrétiens & celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on eſt ſoi-même imbu. Oui ſans doute, je n'héſiterois point d'accuſer cet Hiſtorien de s'être

---

(*) Il eſt étonnant que l'Eſpagne, ſi ſouvent eſclave de la Cour de Rome, ait ſu, par la profondeur de ſa Politique, ſouſtraire à la *Camera Apoſtolica* le Mexique & le Pérou. Les Papes ne tirent aucune Annate de ces riches provinces: ils ne peuvent conférer ni Evêché, ni Canonicat, ni bénéfice dans toute l'étendue des Indes Eſpagnoles, les mois papaux n'y étant pas admis. Enfin on a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V, & de Léon X, qui exigeoient évêchés ſur évêchés en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puiſſance papale. On peut preſque dire que Paul III abuſa du plaiſir de créer des Archevêques & des Evêques aux Indes, puiſqu'il en fit à Mexico, à Lima, à St Domingo, à Cuſco, à Chiapa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragua, à Los Angelès, à Jucatan, à Guatimale, à Mechoacan, & dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

grossiérement mépris, si on ne savoit que la Confession a été de temps immémorial adoptée chez plusieurs nations où on ne l'auroit ni cherchée, ni soupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoissance du *Sadder*, on se seroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût assuré qu'on s'est confessé depuis plus de deux mille ans chez les Guèbres de la Perse, ou les ignicoles, dont le culte a été détruit en partie par le Mahométisme, comme la religion judaïque a été détruite par le Christianisme: mais depuis que le Docteur Hyde nous a procuré une traduction latine du *Sadder*, extrait du *Zend-pasend-vosta* attribué à Zoroastre, ou à Zerdust, le législateur des Parsis, on ne sauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'absolution, la pénitence, & tout ce qui constitue la Confession formelle, telle qu'elle se pratique, ou qu'elle devroit se pratiquer dans les pays Catholiques. Comme le livre du docteur Hyde est devenu fort rare, je vous citerai le passage qu'on lit à la PORTE XLIX, pour que vous soyez en état de juger si l'on peut l'entendre dans un autre sens que celui que j'y crois découvrir (*).

(*) *Quando alicui supervenit aliquod peccatum, recitet Pitupht . . . . . & accedat ad sacerdotem, & ad purioris animæ Desturum. Cum ad Destur seu Præsulem aliquem veneris, & veniam seu remissionem petieris, ex ejus benedictionibus minuetur peccatum. Quando absolutionem alicui fecerit Destur religiosus, augetur ejus religio, & minuetur simultas. Certissimè scito, quod peccatum illud, quod ab eo requirebatur, exinde meritorum beneficium percepisse . . . . Si non invenerit aliquem Bihdin, tum lucido animo coram Churshid, seu sole, se sistat . . . . propter commissa peccata sua mœstus.* De Religione Persarum pag. 461. in 4to.

Tavernier nous apprend que de son temps les Guèbres de la Perse confessoient encore à leurs prêtres, qu'ils nom-

Vous ſavez que les Myſtères d'Eleuſis, qui étoient, dès la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigèoient une confeſſion générale de la part des initiés. Ces Myſtères paſſerent des bords du Nil dans l'isle de Crète, dans celle de la Samothrace, & de là dans le continent de l'Aſie mineure, où les honnêtes gens s'accoutumerent inſenſiblement à ſe confeſſer; il eſt vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le voile, & de porter un coup mortel à cette pieuſe inſtitution. Comme les prêtres de Cérès vouloient le contraindre à ſe confeſſer, lorsqu'il ſe préſenta aux Myſtères, il leur demanda effrontément de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. *De Dieu même*, lui dit-on. *J'en ſuis charmé*, répliqua-t-il; *je me confeſſerai donc directement à Dieu, & non à vous, qui n'êtes que des ſycophantes.* Cette hardieſſe qui auroit pu entraîner une héréſie, ſi elle avoit fait quelque impreſſion ſur l'eſprit des auditeurs, fut regardée comme une étourderie qui ne tiroit pas à conſéquence: on s'étonna ſeulement de voir aux Myſtères un philoſophe qui ne croyoit pas aux Myſtères.

A Rome on abſolvoit les coupables dont les crimes étoient reſtés ſecrets, en les aſpergeant d'eau fulminale, qui doit avoir eu encore plus de vertu

ment *Cazi* ou *Kaddi*, les péchés dont ils avoient droit d'abſoudre; car il y a des cas réſervés au grand Pontife qu'on nomme le *Deſtour Deſtouran*, ou la *Règle des Règles*, & qui, ſelon Chardin, réſide à Yezd, d'où il ne ſort jamais: il y a dans cet endroit une eſpèce de College où l'on enſeigne aux jeunes prêtres le Code religieux, tel qu'il eſt expoſé dans le *Sadder*, qui a été rédigé ſur les anciens livres, en 1500, par un Guèbre qui ſe nommoit fils de *Melich-Shadyc*, & qui étoit dans la fonction de *Deſtour*.

que l'eau luſtrale ordinaire. Les *Moulahs*, ou les Docteurs Perſans, qui content de Jeſus-Chriſt tant de choſes extraordinaires, dont nous n'avons aucune connoiſſance (*), diſent qu'il avoit été initié en ſa jeuneſſe aux Myſtères d'Eleuſis d'Egypte, pendant le ſéjour qu'il fit dans ce pays, d'où l'idée lui vint d'établir la Confeſſion, en accordant à l'Iman Pierre le même pouvoir qu'avoient les Choens Egyptiens & les Hiérophantes Grecs, d'abſoudre les péchés capitaux; car dans la primitive Egliſe, on ne confeſſoit pas les péchés véniels: on eſt redevable de ce précepte à la prévoyance des Théologiens poſtérieurs aux cinq premiers ſiècles.

Les Relations nous apprennent qu'on a auſſi obſervé une eſpèce de Confeſſion chez les Japonois, & les Indiens reſtés fidèles au culte du Dieu Brama & de la Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, d'une extrémité du monde à l'autre, de calmer les troubles de la conſcience outragée, en inventant des artifices frivoles pour faire taire des remords réels; & je ne ſais ſi l'on doit plaindre ou féliciter les hommes d'y avoir réuſſi, s'il eſt vrai qu'ils ayent réuſſi.

(*) On trouve dans Chardin, que les *Moulahs* de la Perſe aſſurent auſſi que Jeſus-Chriſt étoit en correſpondance avec le médecin Galien; mais comme nous entendons un peu mieux la Chronologie que les *Moulahs*, nous ſavons bien que c'eſt un conte Oriental, né de l'opinion que tous les peuples de l'Aſie ont de Jeſus-Chriſt, qu'ils regardent comme un ancien médecin qui guériſſoit la cataracte & la goutte. Tous les Miſſionnaires Catholiques ne ſont ſoufferts en Perſe, en Turquie, & aux Indes qu'en qualité de médecins & des chirurgiens. Le petit peuple s'imagine en Perſe, que généralement tous les Chrétiens ſont médecins, ou charlatans.

Ces confidérations vous feront peut-être revenir du préjugé où vous paroiffez être en regardant comme une fable mal imaginée tout ce que les écrivains Caftillans ont dit de la façon dont les Péruviens fe confeffoient. Je vous accorde volontiers que le métif Garcilaffo a tâché de fufpecter leur témoignage; mais, fi l'on y prend garde de près, on s'appercevra que fon rapport ne diffère pas fi effentiellement qu'on le croit, d'avec celui du Pere Acofta. „Les Péruviens „croyoient, dit-il, que le Soleil révéloit fes loix à fon „fils, leur Inca; ainfi la désobéiffance leur paroiffoit „un facrilege, & fouvent ceux qui fe fentoient cou„pables, alloient volontairement & publiquement de„vant le juge déclarer les fautes qu'ils avoient commi„fes, & dont perfonne n'avoit connoiffance; car étant „perfuadés que l'ame fe condamnoit elle-même, & „que leurs fautes caufoient les malheurs publics & „particuliers, ils les vouloient expier par la mort, „pour empêcher que le Soleil ne leur envoyât d'autres „afflictions. C'eft de là que les Hiftoriens Efpagnols „ont tiré que les Indiens du Pérou fe confeffoient." *p. 26. T. II.*

Je vous demande maintenant fi, malgré ce paffage, on n'eft pas en droit d'affurer que la Confeffion étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accufateurs qu'eux-mêmes, là où l'on fe croyoit obligé, par principe de religion, de révéler fes fautes fecrettes à des juges publics, là où l'on s'imaginoit enfin que l'aveu ingénu & volontaire de fes péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance, & de défarmer la colere des Dieux irrités?

Si vous ſuppoſez que Garcilaſſo a un peu embelli la Confeſſion des Péruviens, & que le Pere Acoſta l'a rendue un peu ridicule avec ſes cordons; il vous ſera facile de diſcerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette inſtitution, qu'on a retrouvée en Amérique, parce que les mêmes cauſes ont dû produire des effets analogues par-tout où il y a des hommes: ils ont toujours été foibles & indulgents envers eux-mêmes: ils ont toujours été abuſés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé aſſez au long, dans un chapitre particulier, de la Circonciſion des Mexicains, il ne me reſte rien à y ajouter, ſinon de vous dire que je ne ſaurois me perſuader que les prêtres du Mexique ayent adreſſé aux enfants, après leur avoir fait une inciſion au prépuce & aux oreilles, ces paroles ſacramentales, *ſouvenez-vous que vous êtes nés pour ſouffrir, ſouffrez donc, & taiſez-vous.* Il y a des perſonnes qui ont admiré le grand ſens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun ſens: car il n'eſt pas décidé que nous ne ſoyons nés que pour ſouffrir; & quand nous ſouffrons, aucune loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous plaindre, & de plaindre tous ceux que le ſort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des loix ſi abſurdes parmi les hommes, la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, & n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs comment pourroit-il venir dans l'eſprit de quelqu'un, ſinon d'un inſenſé, d'ordonner à un petit enfant de ſe taire, ſous prétexte qu'il n'eſt venu au monde que pour ſouffrir? J'aimerois donc

mieux ſuivre en cela les auteurs qui nous ont tranſmis d'une façon contraire les paroles ſacramentales des prêtres Mexicains, en aſſurant que ces impoſteurs cruels diſoient à ceux qu'ils circonciſoient, *ſouvenez-vous que vous êtes nés pour ſouffrir: tâchez donc de ſupporter le fardeau de la vie, & plaignez-vous, ſi vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raiſon dans cette ſentence, à laquelle on a peut-être auſſi peu penſé qu'à l'autre.

Il n'en eſt pas ainſi du diſcours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au Frere François de la Vallé-viridi, qui vouloit le convertir à la foi Chrétienne, en lui parlant de Jeſûs-Chriſt, & en le menaçant de mettre ſes états à feu & à ſang. On convient généralement que ce prince répondit en ces termes:

Ceſſe, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né . . . . & mort . . . . Celui que j'adore eſt immortel, & le vain pouvoir des humains ne ſauroit s'étendre juſqu'à lui: mon Dieu eſt donc ſans comparaiſon ſupérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en impoſes pas, en me contant tant d'ineffables myſtères dont ni moi ni perſonne dans mon pays n'a jamais eu la moindre connoiſſance?

La Vallé répliqua d'une maniere étrange & inouie à cette queſtion: il tira, de deſſous ſa robe, une Bible qu'il préſenta au Péruvien, en lui diſant: *prends ce volume, il contient la vérité: la parole de Dieu y eſt gravée, & tout ce que je t'ai annoncé, y eſt écrit. C'eſt à toi de croire, & non de douter.*

Atabaliba prit cette Bible, l'examina attentivement, la porta à ſes oreilles, & finit par la jetter à terre, & par cracher deſſus, en s'écriant: *j'ai regardé le Quipos* (*), *& je n'y ai rien pu voir; je l'ai approché de mes oreilles, & je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite, pourquoi Dieu ne me feroit-il pas plutôt la gracè d'y pouvoir lire qu'à toi, qui n'es qu'un ſcélérat obſcur, venu de loin pour maſſacrer mon peuple, & me ravir mes Etats? Va chétif impoſteur, je crois bien te valoir.*

Le moine, devenu furieux, ne s'amuſa plus alors à diſputer; mais il commença, dit Zarate, à crier de toutes ſes forces, *aux armes*, *aux armes*, & le déprédateur Pizarre livra, à ce ſignal ou à ce tocſin, la célebre bataille de Caxamalca, où l'Empereur du Pérou fut pris, & enſuite baptiſé, & étranglé avec un billot contre le doſſier de ſa chaiſe. On s'attendrit en liſant la fin de ce prince infortuné, que les richeſſes, qui ſauvent ſi ſouvent le coupable, ne purent ſauver malgré ſon innocence: il avoit, malheureuſement pour lui, à faire à des ſoldats & à des moines.

Il eſt à jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la religion Chrétienne à un Américain qui ne ſavoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la Bible en mains; mais ſi vous penſiez que le moine qui fit cette extravagance ſavoit lire lui-mê-

(*) Les Péruviens, comme on ſait, donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conſerver la mémoire des principaux événements, & faire des calculs. L'interprête Eſpagnol aura auſſi appellé la Bible *Quipos*, pour en donner une idée au Péruvien, qui n'avoit jamais vu des livres écrits ou imprimés.

me, vous vous tromperiez. Le Clergé Efpagnol croupiffoit, au commencement du feizieme fiècle, dans une fi incroyable ignorance, qu'il étoit rare de rencontrer un eccléfiaftique qui fût figner fon nom, & qui n'eût la Bible pendue à fa ceinture par oftentation.

Ce Dieu immortel dont parla l'Incas, n'étoit autre chofe que le Soleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, & qu'ils regardoient comme le créateur du monde, & de tous les êtres divers qui le compofent. Quant à leurs Divinités fubalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoieut que des Fétiches, ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance, & la fuperftition: on affure qu'ils adoroient auffi des ftatues repréfentant des diables fi conformes à ceux de l'ancien continent qu'on s'y feroit mépris: il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits effentiels par lesquels des imbéciles ont dépeint le Démon, pour faire peur à d'autres imbéciles. Quel qu'ait été enfin le culte des anciens Péruviens, il eft très-certain que les débris de cette nation qui fubfiftent encore de nos jours, ont confervé au fond du cœur un penchant fecret & invincible pour les inftitutions religieufes de leurs ancêtres. En effet, comment pourroient-ils être convaincus de la vérité du Chriftianifme, lorsqu'ils réfléchiffent fur la conduite que les Chrétiens ont tenue à leur égard, en les réduifant en efclavage, après les avoir dépouillés de ce que le Ciel & la Nature leur avoient donné, après avoir égorgé les trois quarts de leurs concitoyens & le dernier de leurs Rois, en violant impunément

toutes les loix divines & humaines ? Avouez que, quand on a le malheur d'être né Péruvien, il est presqu'impossible de se persuader que le Dieu des Espagnols vaille mieux que *Pachacamac*. D'un autre côté, il semble que ce soit la destinée de la religion Catholique de ne pouvoir faire fortune hors de l'Europe; quand on sort de cette quatrieme partie du monde, on retrouve dans les autres un si petit nombre de Catholiques qu'on en est étonné; & si de ce petit nombre on exceptoit encore les Européans expatriés qui ont été s'établir soit en Asie, soit en Afrique, soit au nouveau Monde; on réduiroit presqu'à rien la somme des fidèles qui croient au Pape hors de l'Europe.

N'exigez pas de moi que je vous donne quelques éclaircissements sur la prétendue religion des Américains purement sauvages. Ambulants & dispersés, leurs opinions sont aussi multipliées que leurs familles. Dans une cabane on voit des Pénates & des Lares, dans une autre cabane on n'en voit point: on ne pense pas d'un côté d'une riviere comme de l'autre, & quand même cette confusion d'idées ne seroit pas aussi réelle qu'elle l'est, on n'en pourroit pas mieux débrouiller la Théologie des Sauvages; la pauvreté extraordinaire & presqu'inconcevable de leur langage, dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphysique, étant un obstacle insurmontable pour quiconque tenteroit d'approfondir leurs sentiments sur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous serviroit-il d'être parfaitement instruits des dogmes religieux des Cristinaux, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puisque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils soient,

ne renferment des ſuperſtitions affreuſes? Défions-nous encore une fois de tout ce que les voyageurs ont compilé, dans leurs ennuyeux journaux, ſur la religion de ces hommes errants ſur des plages incultes, ou retirés dans des forêts obſcures: on a à cet égard indignement abuſé de la crédulité du vulgaire des lecteurs: Laët même oſe nous dire dans ſon Hiſtoire ſi eſtimée des Indes Occidentales, qu'il y a des eſprits qui apparoiſſent aux Bréſiliens; mais, ajoute-t-il, ils ne ſe montrent pas ſi ſouvent que quelques relations le donnent à entendre (*). Dites-moi s'il n'eſt pas permis, lorſqu'on lit de ſemblables puérilités, de ſuppoſer que Laët avoit la fievre, quand il s'eſt imaginé qu'il y avoit des eſprits; & qu'il avoit encore la fievre, quand il a cru que ces êtres ſe laiſſoient voir plutôt aux ſauvages de l'Amérique qu'aux philoſophes de l'Europe? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'Hiſtoire ſans jugement; mais il eſt vrai auſſi qu'on l'a lue encore plus ſouvent ſans réflexion, ſans critique, ſans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a longtemps recherché ſi les peuples qu'on a ſurpris dans l'état de Nature ſous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame; parce qu'on s'eſt figuré qu'il nous importoit infiniment d'être bien informés ſur cet article. Heureuſement on s'eſt trompé; car la vérité d'un ſyſteme dépend auſſi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent: ſi

(*) *Munuſculis juxta poſitis illos ſpiritus placare nituntur: rarius autem hi ſpiritus inter illos apparent, licet multi aliter tradiderint.*

l'on pouvoit parvenir à l'évidence en comptant les voix, il n'y a pas de difficulté en Morale ou en Métaphyſique qu'on ne décideroit par cette méthode; mais encore une fois, cette méthode ne ſauroit nous conduire à rien: un homme peut être ſeul de ſon ſentiment contre tout le monde, & avoir raiſon: un homme peut être ſeul de ſon ſentiment, & ſe tromper. Quand tous les peuples de l'univers croyoient encore que le ſoleil tournoit, il ne tournoit pas: ainſi quand il ſeroit démontré que tous les peuples de l'univers admettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne ſeroit pas plus avancé qu'auparavant, malgré cette démonſtration, qu'on a cru ſi néceſſaire. Au contraire, ce conſentement ſingulier de tant d'individus ſi ſujets à ſe méprendre dans des matieres où les ſens & les organes peuvent décider, ſeroit plus propre à faire douter qu'à convaincre dans une matiere où les organes & les ſens ne ſauroient décider.

Il importe d'obſerver que la réſurrection des corps & l'immatérialité de l'ame ſont deux ſyſtemes qui, quoique confondus à chaque inſtant, n'en different pas moins eſſentiellement entr'eux: il y a, par exemple, des ſauvages qui croient qu'ils reſſuſciteront, & qui n'ont pas la moindre notion de la ſpiritualité de l'ame: ils ignorent même qu'ils ont une ame; puiſque leur dictionnaire manque de mots pour exprimer des idées ſemblables, Cette hypotheſe de la réſurrection des corps a été preſque univerſelle chez les anciens peuples, & les Chrétiens des premiers ſiècles, avoient tellement outré les choſes qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des ſubſtances

incorruptibles que Dieu se réservoit comme une espece de graine ou de semence pour faire regermer les corps décomposés par la putréfaction: *Constat dentes incorruptos perennare, qui ut semina retinentur fructificaturi corporis in resurrectione* (*). Cet absurde préjugé avoit été puisé dans le Paganisme; puisque les Romains ne bruloient pas les corps des enfants morts avant la pousse des dents; & on les appelloit pour cela *minores igne rogi.* En parlant de l'usage d'embaumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit son origine du dogme de la Résurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoient aussi les cadavres, adhéroient aussi à ce dogme; qui étoit donc reçu dans la Judée longtemps avant la naissance du Christianisme, dont les premiers sectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent sans doute pouvoir se passer du nitre, de la *Cedria*, & des autres drogues propres à conserver le corps.

Quant au systême de l'immortalité de l'ame, on ne connoît jusqu'à présent aucune nation qui l'ait admis purement & simplement, sans y mêler celui de la résurrection des corps, & il n'y a peut être qu'une société toute composée de philosophes qui pût se contenter d'une doctrine si sublime.

Si je vous ai inspiré de la défiance pour tout ce que les voyageurs ont rapporté de la religion, des Sauvages du nouveau continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir aussi contre la grande *Histoire des Cérémonies Religieuses & des Superstitions,*

(*) Tertul. *De Resur. carnis.*

dont le ſeptieme volume renferme, à mon avis, le plus de choſes fauſſes, hazardées, & ſuſpectes. Si, au lieu de s'ériger lui-même en auteur, le libraire Bernard eût employé à un ouvrage de cette importance des philoſophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des écrivains aſſez habiles pour les rédiger ſans diffuſion, il ne ſeroit jamais ſorti de la main des hommes un livre plus inſtructif, plus utile, & plus redoutable pour le fanatiſme; mais cet édifice, élevé ſur un bon plan, a été ſi mal conſtruit, ſi médiocrement exécuté, qu'on devroit le rebâtir de nouveau: on y a copié des voyageurs très peu accrédités, inſéré des relations menſongeres, & accumulé à l'infini des faits formellement contredits par des obſervateurs plus éclairés, ou mieux inſtruits.

LETTRE II.

Sur le Grand-Lama.

Lorsque l'occaſion s'eſt préſentée de parler du Mémoire dans lequel Mr de Guignes ſoutient que des prêtres de la Bukarie allerent prêcher le culte du Dieu *La* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en penſois, & aucun motif n'a pu depuis m'inſpirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un ſyſtême ſi déraiſonnable. Depuis la mort de Mr Fourmont, nul Européan n'a fait de plus grands pro-

grès dans la langue & l'hiſtoire de la Chine que le fameux Pere Gaubil, qui ſe tenoit encore caché à Pékin en 1756: obſédé par les lettres de ſes correſpondants, il a bien voulu entreprendre des recherches ſur ce prétendu voyage des Lamas au nouveau monde; mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les Géographes & les Hiſtoriens Chinois le plus généralement eſtimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables hiſtoriques. Comme je n'avois aucune connoiſſance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à compoſer mon premier volume, j'ai été agréablement ſurpris de voir mon ſentiment ſe confirmer d'une façon ſi formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de ſi tôt. Permettez moi de vous déſabuſer encore ſur un autre fait, également faux, auquel le Mémoire de l'Académicien Français a donné lieu: on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la Nouvelle Angleterre une pierre qui contenoit une inſcription en caracteres du Thibet, qui eſt, comme vous ſavez, le pays où réſide le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations poſſibles ſur ce pretendu monument, je puis hardiment vous aſſurer qu'on n'a jamais découvert aucune inſcription en aucun caractere dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le pays des Eskimaux jusqu'à la pointe de la Terre del Fuego. Cette pierre de la Nouvelle Angleterre eſt comme la médaille de Jules Céſar qu'on diſoit avoir été déterrée au voiſinage des Patagons, chez des ſauvages qui ſe nommoient les *Céſaréens*. D'où vous pouvez juger jusqu'à quel point on a oſé porter l'audace de feindre

les choses les plus incroyables pour appuyer les systêmes les plus absurdes.

Supposez maintenant que le Pere Gaubil n'eût jamais été à la Chine, & qu'on n'eût pu, par aucun moyen, consulter de bons Auteurs Chinois sur cette prédication imaginaire des prêtres de la Bukarie en Amérique, je pense qu'il eût suffi, pour détruire ce paradoxe, de démontrer l'impossibilité d'un tel voyage par les mers orageuses & inconnues de la Tartarie: il eût suffi de prouver, comme je l'ai fait, qu'il n'a jamais existé la moindre conformité entre les religions du nouveau Monde & celle des Grands-Lamas, dont j'ai envie de vous faire l'histoire, sans m'assujettir aux loix d'une Dissertation méthodique, ou d'un Traité en forme.

Il conste, par des monuments authentiques & incontestables, recueillis au Thibet (*), que 1340 ans avant notre ére vulgaire, il regnoit déjà dans cette contrée un grand Lama, nommé *Prasrimmo*. La succession de ces Pontifes, non interrompue pendant plus de trois-mille ans, a duré jusqu'à nos jours, & durera probablement encore longtemps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

(*) On a donné au *Thibet*, comme à plusieurs autres contrées, différents noms qui signifient toujours le même pays: on l'a appellé *Boutam*, *Tangut*, *Topet*, *Tupet*, *Tibt*, *Topt*, *Tsan-Li*, *Brantola*, *Brancola*, & *Lassa*; mais *Lassa* est proprement la partie du *Thibet* qui appartient au Grand Lama: aussi *Lassa*, traduit littéralement, signifie *le pays donné au Dieu La.* Dans les *Observations Géographiques* du Pere Gaubil, la ville capitale de *Lassa* est au 29ieme degré & six minutes de Latitude Septentrionale.

Il n'y a aucune religion qui puiſſe ſe vanter d'avoir bravé une telle ſuite de ſiecles ſans grand malheur & ſans déſaſtre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'arrivée des divinités étrangeres, & les prédications fanatiques de *Laokium*, & des novateurs qui, par le charme de l'enthouſiaſme, ont entraîné dans leurs ſectes la populace éblouie. Les Juifs ont vu finir leur Hiérarchie, démolir leur temple & abymer leur Sanhédrin, Alexandre & Mahomet ont ſappé tour à tour l'ancienne religion des Guèbres ou des Ignicoles. Tamerlan & les Mongols, en conquérant l'Inde, y ont porté un coup déſtructif au culte du Dieu *Brama*. Mais ni le temps, ni la Fortune, ni les hommes n'ont pu ébranler le pouvoir Théocratique des Dalaï-Lamas: leur plus grand ennemi même, nommé *Tſé-Vang-Raptan*, Kan des Eleuths, qui pilla le grand temple de Putola en 1710, après avoir attaqué les droits du Sacerdoce par un Manifeſte injurieux & rempli des blaſphemes, ne put réuſſir à détrôner le Lama, qui appellant le Ciel & la Chine à ſon ſecours, repouſſa le brigand qui l'inſultoit, & affermit mieux que jamais les fondements du Saint Siège, qui n'a eſſuyé aucun orage de quelque conſéquence, depuis cette époque.

Je ſais que le Pere Georgi prétend que *Praſrinmo* a été le fondateur de l'autel & du trône des Lamas, où il s'aſſit le premier; mais je ne ſaurois adopter cette opinion; puiſque la religion Lamique étoit déjà propagée au-delà de la Mer Caſpienne plus de cinq-cents ans avant notre ére; & l'on voit, par un paſſage de Strabon, que les Getes avoient depuis très long-

temps un grand Pontife dont il rapporte l'inſtitution à *Zamol* ou à *Zamolxis*, qu'il fait contemporain de Pythagore; mais qui doit avoir été bien antérieur au ſiècle de ce philoſophe: car Hérodote, qui eut pu connoître ce *Zamol* s'il eût vécu du temps de Pythagore, aſſure que c'étoit un très ancien perſonnage. Ce que les Grecs en ont écrit, eſt ſi mêlé de ténebres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il eſt bien plus probable que les Getes avoient puiſé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Moldavie, où ils ſe fixerent; de ſorte que leur Pontife, réſidant ſur le mont *Kagajon*, n'étoit proprement qu'un vicaire ou un *Kutuktus* du grand Lama, qui a actuellement ſous lui deux-cents de ces *Kutuktus*, dont le principal a ſon ſiège & ſa pagode chez les Calmouks, qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontentements à ſon chef, ainſi que vous le verrez par la ſuite de cette Lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie des Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorsque j'ai ſoupçonné que la déification des femmes en Allemagne, & l'autorité Théocratique qu'elles y ont exercée, dérivoient du culte Lamique, amené dans cette région par les peuples émigrés; car *Velleda*, *Lahra*, *Jecha*, *Gauna*, *Retto*, *Siba*, *Wonda*, *Freja*, *Aurinia*, & tant d'autres filles adorées au-delà du Rhin, dont l'Hiſtoire nous a conſervé le ſouvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalaï-Lamas du Thi-

bet (*). Auſſi Tacite nous apprend-il que *Velleda*, qui demeuroit ſur la Lippe, ſe tenoit toujours renfermée dans une tour où elle ne communiquoit qu'avec des gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interprêtes de la Divinité, alloient ſignifier au peuple les volontés de ſa Prêtreſſe qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'obſerve encore à peu près de même au château de Putola où réſide le Grand-Lama, qui ne ſe montre que fort peu en public; mais il admet à ſon audience les envoyés & les ambaſſadeurs, & reçoit la viſite des princes qui viennent le complimenter: on a même vu un de ces ſouverains Pontifes faire le voyage de Pékin pour y conférer avec le Tartare *Schun-Ti*, devenu Empereur de la Chine par les intrigues & la protection des Lamas. Si on en excepte les fêtes ſolennelles & les occaſions extraordinaires, il eſt rare de voir paroître les Dalaïs; mais leurs portraits ſont toujours expoſés, & ſuſpendus au-deſſus du portail du temple de Putola. Deux de ces portraits ont été copiés par des voyageurs qui les ont fait graver à leur retour: on en peut voir un dans les obſervations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à ſon Journal de la Chine, & l'autre dans les Relations des Miſſionnaires Gruéber & d'Orville. Dans Ysbrand, ce Pontife eſt

(*) On aſſure que cette ſingulière idée de canoniſer une femme pendant ſa vie, & de la reſpecter comme une image de la Divinité, s'eſt renouvellée en Allemagne, depuis quelques années, chez les fanatiques qu'on nomme les *Sionites*, qu'on accuſe d'avoir quelque part un temple où ils réverent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *Mere de Sion*. Les viſions de ces ſectaires me ſont ſi peu connues que je ne ſaurois dire s'il y a quelque réalité dans les ſuperſtitions qu'on leur impute.

repréſenté comme un jeune homme, imberbe, bien fait, & dont les habits ne ſont pas magnifiques, ni les ornements outrés: dans Gruéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher ce Prêtre-Roi doit nous faire rejetter comme des fables tout ce que diſent quelques avanturiers Européans, qui ſe glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin *Horatio de la Penna* a pouſſé l'exagération juſqu'à oſer publier qu'il avoit été en correſpondance avec le Grand-Lama; & dans cette correſpondance chimérique, on voit une lettre par laquelle le Pontife Tartare permet au moine Italien de prêcher la religion chrétienne au Thibet; *car ayant fait examiner*, dit-il, *votre culte & vos dogmes, je les crois vrais, & très-capables de procurer la paix & le ſalut de mes fidèles ſujets. Prêchez donc, Frere, mais n'imitez pas la conduite de ces brigands qu'on nomme des* Jéſuites, *qui ſouillés de tous les crimes imaginables, & emportés par une ambition qu'on ne ſauroit définir, & par une avarice que rien ne ſauroit aſſouvir, ont excité dans mes Etats des troubles & des ſéditions que je n'ai calmées qu'avec peine.*

Il faut être à la fois bien impudent & bien imbécile pour imaginer des fauſſetés ſi palpables & ſi révoltantes. Comment le Lama ſe feroit-il mépriſé lui-même juſqu'au point d'écrire à un Capucin? Comment auroit-il pu avouer à ce Capucin que la religion Chrétienne eſt vraie, & l'exhorter à la prêcher? C'eſt comme ſi l'on diſoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du Pape la permiſſion de prêcher le Mahométiſme en Italie, parce que le ſacré College a reconnu que le Ma-

hométifme étoit une religion vraie & très-propre à fauver les Italiens. *Horatio de la Penna* auroit dû garder pour lui & fes confreres ces abfurdités qui ont fait rire les examinateurs qui ont approuvé fon livre, qui n'auroit pas dû l'être. Le vrai but de ce vil impofteur a été d'extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, fous prétexte d'employer ces fecours à l'avancement du Chriftianifme au Thibet, & d'augmenter ainfi les revenus des Capucins, en décriant les Jéfuites; car les moines mendiants font verfés dans mille efpèces de fraudes, & ne vivent que d'intrigues aux dépens les uns des autres: auffi s'aiment-ils tendrement.

Je puis vous affurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces féditions fi dangereufes, allumées par les foi-difants Jéfuites dans les Etats de la domination du Dalaï-Lama, où la police eft trop bien établie pour que des vagabonds, & des étrangers fans aveu, puffent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces religieux, expulfés de la Chine, allerent en grand nombre fe jetter dans le Thibet, d'où le Lama, qui ne favoit que trop bien tout ce qui s'étoit paffé à la cour de Pékin, les fit promptement chaffer: & l'on dit que quelques-uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amiaks*, ou des petites hordes des Tartares errants, qui ne leur ayant pas trouvé des paffe-ports fignés du *Deva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un pays au monde où le Chriftianifme ne s'établira jamais, c'eft fans doute au Thibet; parce que la puiffance fpirituelle & temporelle y étant com-

binées, & réunies dans un même chef, ce Monarque Eccléſiaſtique s'oppoſera toujours aux progrès d'une religion étrangere, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de ſon autorité, dont on eſt pour le moins auſſi jaloux en Tartarie que partout ailleurs. D'un autre côté, la foule des petits Lamas ou des prêtres ſubalternes, dont on compte plus de cent-ſoixante-mille, ne ſouffrira jamais que des prédicateurs venus d'Europe, ſoit qu'ils ayent un capuchon ou un chapeau, ſoit qu'ils portent autour du corps une corde ou une ſangle, aillent déclamer oontre le Dieu *La* & la Métempſycoſe. Les *Kutuktus*, qui ſont des eſpèces d'Evêques du Dalaï-Lama, n'ayant pas d'autres revenus que les aumônes qu'on apporte aux pagodes de leurs Dioceſes reſpectifs (*), ſeroient bien aveugles ſur leurs propres intérêts, s'ils permettoient aux émiſſaires de la Propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertiſſant. On a accuſé ces petits Lamas & ces *Kutuktus* de végéter dans une ſi profonde ignorance qu'ils ne ſavoient ni lire ni écrire; mais cette calomnie de nos Miſſionnaires, eſt ſans fondement comme ſans vraiſemblance: il n'y a point d'eccléſiaſtiques qui compoſent plus d'ouvrages ſur des matieres abſtraites & des queſtions métaphyſiques que ces Clercs du Thibet, où les livres ſont encore plus communs qu'à la Chine, & le Czar

(*) Il y a des voyageurs qui aſſurent que les *Kutuktus*, ou les évêques Lamas, levent les dîmes dans leurs Diocèſes; mais c'eſt une fable. Ils n'ont abſolument aucun revenu fixe, & pluſieurs d'entr'eux ſont ſi pauvres qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs domeſtiques & à leurs vicaires.

Pierre I découvrit, dans une ville déserte de la Sibérie, une immense bibliotheque abandonnée, dont tous les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été composés par des prêtres Lamas: on envoya quelques-uns de ces rouleaux à feu Mr Fourmont, qui aidé par un savant de ses amis, en déchiffra plusieurs endroits assez clairement pour pouvoir assurer que ces ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame, & de ses transmigrations. Les Seigneurs Thibétains & les *Kutuktus* ne voyagent jamais sans avoir à leur suite quelques chevaux chargés de ballots de livres, proprement écrits, & enluminés avec des mascarons aux lettres initiales, sur du papier de soie & de coton qui, étant bien gommé & plié en double, a plus de consistance que le papier Chinois. Le célebre Bernier rapporte qu'il avoit connu, au Royaume de Cachemire, un médecin Lama, qui avoit dans ses bagages une grande pacotille de livres de Médecine; car les savants de ce pays ne s'adonnent pas uniquement & exclusivement à la Morale & à la Métaphysique; ils cultivent encore d'autres sciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'Astronomie & l'Astrologie à Balk, cette fameuse école de l'Asie, qui fournit d'Astrologues toutes les cours des Princes de l'Orient.

Quand le Jésuite Gerbillon étoit encore valet de chambre de l'Empereur Chinois *Kang-Hy*, il proposa à ce Monarque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, sans le secours de deux prêtres Lamas, qui aiderent à arpenter le terrain, & à prendre la hauteur avec des Astrolabes & des Quarts de cercle. D'où vous

pouvez juger ſi la barbarie s'eſt tellement emparée de leur eſprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire; & je doute que le Pere Regis, qui leur objecte de ne ſavoir lire, eût été lui-même en état de dreſſer une carte géographique ſelon les règles.

L'Alphabet dont on uſe au Thibet, a une ſupériorité décidée ſur les caracteres Chinois; puiſqu'il ne comprend qu'un petit nombre de ſignes mobiles, dont la combinaiſon exprime tous les ſons & toutes les articulations, comme nos lettres. Ce caractere ſur lequel Veſſiere de la Croze, Bayer, Hyde, les Peres Gaubil & Georgi ont tant écrit, eſt peut-être le prototype & le plus ancien de tous les Alphabets connus: par l'étude & la comparaiſon qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit compoſé des mêmes éléments que le fameux caractere Brachmane, employé par les Indous dans un temps où l'Italie & la Grece reſſembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet eſt riche en mots, c'eſt l'uſage continuel qu'on en fait, pour diſcuter des ſujets abſtraits & des problèmes Métaphyſiques, qui exigent, comme vous ſavez, une variété infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des ſenſations. Un officier du Régiment de *Laly*, ayant eu occaſion d'acheter aux Indes pluſieurs livres écrits en la langue Thibétaine qu'il avoit appriſe, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien d'avantage, ſi nous ne ſavions que la langue Allemande reſſemble auſſi extrêmement au Perſan moderne, qui eſt un Dialecte du

Tartare. Les conquêtes & les établiſſements des *Aſes* ou des Scythes Aſiatiques en Europe, expliquent naturellement ces phénomenes de l'Hiſtoire des nations.

J'ai cru devoir deſcendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables hiſtoires qu'on nous fait du culte du Dalaï-Lama. On a imprimé, & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur Grand-Pontife ne meurt jamais; mais c'eſt une fauſſeté avérée, la nouvelle de ſa mort étant toujours annoncée avec éclat à Laſſa, à Brancola, & dans tout le pays: on dépêche même des couriers à Pékin pour en informer l'Empereur & les *Kutuktus* qui réſident à la Chine, où ils jouiſſent des honneurs du Mandarinat. Dès que cet événement eſt divulgué, on ôte, de deſſus le portail de la grande égliſe, l'effigie du Lama défunt, & on y expoſe le portrait de ſon ſucceſſeur, au moment même qu'on le conſacre.

Le compilateur Du Halde rapporte ſérieuſement qu'on a ſoin de ſubſtituer, à l'inſu de tout le monde, au Lama devenu vieux & malade, un jeune homme qui lui reſſemble; mais comme un jeune homme bien portant ne ſauroit jamais reſſembler à un vieillard malade, on ſent bien que cette fourberie, impoſſible dans l'exécution, eſt un conte puérile qui ſe réfute de lui-même. D'autres compilateurs ont ſoutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalaï en face, à cauſe du voile qu'il porte, diſent-ils, toute ſa vie ſur le viſage (*); ce qui eſt encore une fauſſeté avérée,

(*) Si le Dalai Lama portoit effectivement un voile ſur le viſage, on n'auroit pas beſoin de chercher quelqu'un qui lui reſſemble pour le remplacer après ſa mort, comme le veut Du

dans le goût de la précédente. Il eſt certain que ce Pontife n'avoit aucun maſque, lorsqu'il reçut l'Envoyé de l'Empereur *Kang-Hy:* après s'être appuyé d'une main ſur le bord de ſa chaiſe, il ſe leva tant ſoit peu de deſſus ſon couſſin, & s'étant remis en place, il parla longtemps à l'Ambaſſadeur qui ſe tint debout, & ne fléchit qu'à l'arrivée & au départ. Comme on admit à cette audience ſolennelle pluſieurs étrangers de diſtinction, attirés par la curioſité, on eut ce jour-là tout le temps de conſidérer le Saint Pere coiffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui eſt la couleur de tout le Clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les voyageurs mal-inſtruits ont ſi mal parlé, c'eſt que la religion du pays ordonne de croire que l'eſprit ſaint & auguſte qui a animé un Dalaï, paſſe, immédiatement après ſa mort, dans le corps de celui qui eſt légitimement élu pour remplir le ſouverain Pontificat. Le ſyſtême de la Métempſycoſe, adopté ſans réſerve dans ces contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de la transmigration de l'eſprit divin, qu'on ne ſauroit par aucun argument les retirer de ce préjugé. Lorsque nos Papes prétendoient encore à l'infaillibilité, ils ne propoſoient pas à la foi des fidèles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur Archiprêtre. Il eſt égal de croire qu'un homme ne ſauroit ſe tromper, ou de croire que Dieu daigne ſuc-

Halde. Toutes les fables qu'on a débitées à ce ſujet, ſe détruiſent donc les unes les autres.

ceſſivement inſpirer à pluſieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, ſelon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la religion Lamique qu'au quatorzieme ſiècle (*), ont été longtemps dans la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalaï-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Ho-fo*, ou Dieux vivants; cependant il s'en faut de beaucoup que ces prêtres uſurpent un tel titre, ou s'arrogent, comme diſent les Théologiens, un culte de *Latrie*. Ils avouent qu'ils ne ſont pas des Dieux; mais ils prétendent repréſenter la Divinité en terre, & jouir d'un pouvoir Théocratique illimité, approuvé, autoriſé, établi par le ciel: en conſéquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas ſi énorme qu'on a voulu nous le perſuader, ils décident en dernier reſſort dans les matieres de religion, & ne reconnoiſſent aucune puiſſance au-deſſus d'eux dans le ſpirituel; car ils ne ſe mêlent jamais directement d'aucune affaire politique, hormis qu'il ne ſe préſente des ambaſſadeurs étrangers qui exigent audience:

(*) Le Pere Gaubil dit que l'Hiſtoire de la Chine parle pour la premiere fois du Grand Lama, ſous le regne de *Keyuk-Kan*, petit fils de *Gengis-Kan*; mais j'ai beaucoup de peine à me perſuader qu'il ſe ſoit écoulé plus de deux-mille années avant que les Chinois euſſent quelque connoiſſance de la religion d'un pays dont ils ſont ſi voiſins: il eſt plus probable que les Bonſes de la Chine ſe ſont oppoſés à l'arrivée & à l'établiſſement des Lamas, auſſi longtemps qu'ils ont pu: ils auroient peut-être réuſſi à les exclure à jamais ſans les conquêtes des Tartares, qui ont ſi bien introduit la religion du Grand Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la ſuivent, & qui ont des temples publics & privilégiés. Au reſte il eſt bon de ſavoir que les Chinois nomment *Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *La* ou *Xaca*.

ils n'adminiſtrent pas même leurs propres revenus, qui ne ſont pas ſi importants que la ſeule ſomme que les Papes tirent de l'Allemagne, & des Etats patrimoniaux de la Maiſon d'Autriche. Leur premier Miniſtre, qui porte indiſtinctement le titre de *Deva* ou de *Tipa*, diſpoſe dans le temporel, a ſoin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correſpondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les princes voiſins ou alliés, & conclut lorsque les traités ne ſont pas de nature à être portés devant le Saint Pere.

Il y a eu de ces *Tipas*, ou de ces *Devas*, qui en abuſant de la facilité, ou de la foibleſſe de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardieſſe de s'ériger en princes ſouverains: on ſoupçonne même, avec beaucoup de raiſon, que les Rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers adminiſtrateurs qui ont ſecoué le joug de leur chef: on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéiſſance; mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entièrement le pouvoir qu'ils ont uſurpé (*). Non ſeulement les miniſttes temporels

(*) Il y a eu au Thibet un Pontife qui a pris le titre de Dalaï-Lama, ce qui ſignifie *Grand Prêtre du Dieu La*, longtemps avant qu'il n'ait été queſtion des Rois du Thibet, dont le premier, nommé *Gnia Thritzhengo*, regnoit l'an 1193 avant Jéſus-Chriſt. Je ſuis obligé de relever ici une énorme bévue du Pere Georgi. Dans ſon *Canon des Rois du Thibet*, il dit que la ſucceſſion de ces princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia Thrizhengo* juſqu'à Jéſus-Chriſt, & pour remplir un laps de onze-cents-quatre-vingt-trois ans, il ne place que vingt-quatre Rois, ce qui eſt impoſſible ſelon le cours ordi-

du Lama ont quelque-fois aſpiré à l'indépendance; mais on a vu encore, au grand ſcandale des fidèles, des évêques, ou des *Kutuktus*, qui pouſſés par la coupable ambition de régner, ont prétendu ſe ſouſtraire aux loix & à la jurisdiction du chef de leur égliſe: le *Catoucha* des Calmouks eſt compté au nombre de ces Schiſmatiques, parce que depuis l'an 1707 il ne reſpecte plus, dans ſon Diocèſe, les déciſions émanées du Saint Siège; quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue.

Ce Patriarche Calmouk ne perſiſte avec tant d'opiniatreté dans ſa rebellion, que parce qu'il ſent que ſon peuple, toujours heureux à la guerre, eſt devenu en Tartarie une puiſſance prépondérante dont les armes le garantiront longtemps du châtiment que mérite ſa déſobéiſſance; mais ſi jamais la fortune abandonnoit les Calmouks, pour ſe ranger du côté de leurs ennemis, on verroit leur Primat retourner au giron de l'égliſe plus promptement qu'il n'en eſt ſorti: auſſi les grands Lamas ne s'inquiètent-ils pas

naire de la vie des hommes. En ſupputant les liſtes chronologiques de tous les Rois qui nous ſont connus, on trouve que chaque régne équivaut à peu près à vingt ans: ainſi les vingt-quatre Rois du Thibet qui ont régné après *Guia Thritzhengo*, ne peuvent completter qu'un laps de quatre-cents & quatre-vingt ans; mais ſuppoſons qu'ils en ayent regné huitcents, il ſubſiſtera toujours dans le Canon du Pere Georgi une erreur de plus de trois-cents ans; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans l'opinion que les Souverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des Miniſtres du Grand Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de Roi, ce qui a pu occaſionner le vuide qu'on voit dans la liſte chronologique de ces princes depuis l'an 1193 avant notre ére.

beaucoup de ces usurpations momentanées de quelques audacieux & entreprenants; parce que la discorde & les guerres continuelles qui régnent entre les peuplades Tartares, amenent de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état, en ruinant les diffidents ou les mutins.

La politique du Dalaï consiste à avoir pour amis ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois: attaqué par les uns, il leur oppose les autres. En 1625, les Rois du Thibet le priverent de la moitié de ses états, & il les reconquit amplement neuf ans après, avec les armes des Eleuths de Kokonor. Assailli, au commencement de ce siècle, par les Eleuths Sdougaris, il les repoussa avec les forces de la Chine qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puissants aux dépens du Lama, & que le Lama ne s'éleve ni ne se fortifie par la réunion, ou la conspiration des Tartares. La Cour de Pékin, pour empêcher ces deux inconvénients, entretient dans le Thibet la célebre faction des *Bonnets jaunes* & des *Bonnets rouges:* le jaune est la couleur de l'Empereur de la Chine, le rouge est la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis, extrêmement vigilants & extrêmement jaloux, ne se réunissent jamais, sinon quand le Lama est assez foible pour avoir besoin des Chinois: en tout autre temps, ils se contrebalancent dans un si parfait équilibre qu'il est difficile à ce Prêtre-Roi de faire la moindre alliance avec les princes voisins, sans que les *Bonnets jaunes* n'en donnent aussi-tôt connoissance au cabinet de Pékin.

Cette faction ressemble si bien à celle des *Guelfes* & des *Gibelins*, entre nos Papes & les Empereurs d'Allemagne, qu'on est surpris de voir tant de conformité dans la politique & les intérêts de deux Cours aussi éloignées que le sont Rome & Lassa; mais les Papes n'ont plus ni le crédit ni les ressources que les Lamas ont su se ménager. Tous les princes Européans sont aujourd'hui généralement convaincus que le joug de Rome, qui veut de l'argent pour ses Bulles, ses Brefs, & ses dispenses, sans jamais faire crédit, est très-onéreux au peuple, qu'il épuise; tandis que les Lamas n'exigeant rien de personne, il n'en coute pas beaucoup pour être de leur religion: & comme leurs Etats jouissent souvent d'une paix profonde, au moment que le feu de la guerre embrase les provinces voisines; des Kans, ou trop pusillanimes pour entrer en lice, ou assez modérés pour n'y pas entrer, viennent se jetter, avec tous leurs *Amiaks* ou leurs hordes, dans le patrimoine de l'Eglise, en payant à son chef une petite redevance pour son droit d'asyle, & pour les frais qu'occasionnent les troupes qui mettent les frontieres à l'abri des insultes. On voit quelquefois des princes ainsi réfugiés ou retirés séjourner jusqu'à vingt ans dans le territoire de l'Eglise, sans qu'ils inquiètent ou soient inquiétés; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entr'eux & le Pontife des Thibétains, elle tâche par ses intrigues de leur inspirer mutuellement de la défiance pour les diviser: cependant le besoin qu'ont les princes Tartares du Lama, & la jalousie des Chinois contre les Tartares, affermissent l'autorité du

Sacerdoce, & font respecter l'église qui protege les foibles & les pauvres, sans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalaï, on n'en sait, & on n'en peut rien savoir de certain: aussi ne crois-je point que vous, ni personne condamnera la critique fort modérée que j'ai faite d'un passage de l'*Atlas de la Chine*, où Mr d'Anville assure qu'*on ne sert journellement au Pontife Tartare pour sa subsistance, qu'une once de farine détrempée dans du vinaigre, & une tasse de Thé. C'est de cette pitance*, ajoute-t-il, *que le Dalaï Lama, malgré le haut rang qu'il tient, & malgré le pouvoir qu'il a, est obligé de se contenter* (*).

Mr d'Anville, dont je respecte infiniment le savoir & les lumieres, n'auroit pas écrit des choses si peu judicieuses, s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne sauroit vivre d'une once de farine par jour, & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro qui, sans être Pape ou Lama, a éprouvé jusqu'à quel degré on peut pousser la sobriété dans le boire & le manger. Aussi longtemps qu'on voudra, par de telles exagérations, jetter du ridicule sur les mœurs des peuples lointains, on ne leur inspirera jamais une haute idée de notre Logique; & rien ne leur sembleroit plus ridicule que nos livres, s'ils daignoient les traduire. Si le Géographe que je viens de citer, eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalé d'un mets si détestable un grand monarque de la haute Asie.

(*) *Atlas de la Chine* p. 9. paragr. 7. in folio.

Toutes les nations Hippomolgues composent, avec le lait de jument, une boisson qu'on nomme *Kunn*, très-estimée par ceux qui y sont accoutumés dès leur jeunesse: ce *Kunn* se boit dans une immense étendue de pays, depuis Caffa dans la Crimée jusqu'au fleuve *Amour*, ou le *Sagalien Ulla*; mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'est pas du vinaigre, comme le savent les voyageurs qui ont parcouru quelques districts de la Tartarie. On sert de ce *Kunn* au Dalaï Lama, comme à tous les Kans, & à tous les princes Mongales & Eleuths: ainsi il n'y a rien de singulier dans cet usage, sinon l'erreur auquel il a donné lieu.

S'il est vrai au reste, que le Pontife Thibétain veut bien se soumettre à une certaine diète, c'est apparemment pour mortifier ses sens, ou pour favoriser les dévots qui mangent ses excréments avec avidité, à ce que disent Gruéber & Gerbillon: ce dernier rapporte même que l'ambassadeur, envoyé par le Lama à *Kang-Hy*, lui offrit un paquet bien enveloppé où il y avoit de ces immondices, que l'Empereur Chinois s'excusa d'accepter sous différents prétextes; mais il me paroît qu'on pourroit se dispenser aussi de croire ce conte sous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand géographe, & qui a confondu le Roi de Boutam avec le Dalaï, parle aussi de cette dégoûtante absurdité, dans un endroit de son voyage qui est trop remarquable pour que je le supprime.

„ Ils m'ont conté, dit-il, une chose qui est bien „ ridicule, mais qui est bien véritable à ce qu'ils disent, „ qui est que lorsque le Roi a satisfait aux nécessités

„ de la nature, ils ramaſſent ſoigneuſement ſon ordu-
„ re pour la faire ſécher & la mettre en poudre, com-
„ me le tabac qu'on prend par le nez; qu'enſuite,
„ l'ayant miſe dans de petites boîtes, ils vont les jours
„ de marché en donner aux principaux marchands, &
„ aux riches payſans, de qui ils reçoivent quelques
„ préſens; que ces pauvres gens emportent cette pou-
„ dre chez eux comme quelque choſe de fort précieux,
„ & que lorſqu'ils traitent leurs amis, ils en ſaupou-
„ drent leurs viandes. Deux de ces marchands de
„ Boutam qui m'avoient vendu du Muſc, me montre-
„ rent chacun leurs boîtes & la poudre qui étoit de-
„ dans, dont ils faiſoient grand état" (*).

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent & Tavernier, & Gerbillon, & Gruéber: je ſais que ſi les ſuperſtitieux ont porté la fureur juſqu'au point de manger des hommes, ils ſont bien capables de ſe ſouiller par l'aliment qu'on leur impute d'aimer; mais défions-nous toujours du merveilleux, auſſi longtemps qu'il n'eſt atteſté que par des témoins ou ſuſpects, ou prévenus, ou mal informés. Il eſt certain que ces pratiques impures, ſi on les a réellement vu obſerver parmi quelques piétiſtes du Thibet, doivent être comptées entre les abus, & non entre les préceptes de la religion Lamique, qui avec un tel dogme n'eût pas fait de ſi incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Aſie. Cette Religion, dont la Morale eſt irréprochable, enſeigne l'exiſtence d'un premier Etre que leurs livres ſacrés nomment tantôt

(*) *Voyage des Indes*. T. II. liv. 3. p. 471. à la Haye 1718.

La & tantôt *Xaca*, & dont ils rapportent des choſes fort ſurprenantes. Les Lamas diſent & croient que leur Dieu *Xaca*, deux-mille ans avant notre ére vulgaire, eſt né d'une vierge nommée *Lamoghiupral* (*).

Cette idée de faire ſortir les Dieux & les grands hommes du ſein d'une vierge, a été très anciennement en vogue dans la Tartarie: car non ſeulement les Tartares prétendent que Gengiskan eſt né d'une vierge; mais ils en diſent encore tout autant de *Timurling* ou de Tamerlan, & comme cet Empereur a fondé une Academie des Sciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célèbre, avec beaucoup de pompe, l'anniverſaire de ſa naiſſance, & le Secrétaire de l'Académie, aſſemblée extraordinairement à cette occaſion, commence toujours ſon diſcours par cette phraſe conſacrée: *Meſſieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inſpire le jour à jamais mémorable auquel le grand Timurling, notre très-glorieux fondateur, naquit d'une vierge dans l'heureuſe ville de Samarcand.* Pour vous convaincre que ces idées ſont extrêmement du goût des Aſiatiques, il ſuffit de vous dire que Mahomet eſt le premier homme qui ait ſoutenu que la vierge Marie avoit non-ſeulement conſervé ſa virginité après ſes couches, mais que ſa conception avoit été immaculée, & à l'abri du péché originel. Feu Mr l'Abbé l'Avocat (**), Bibliothécaire de la Sorbonne, & un des plus zélés Catholiques qu'on ait vu

(*) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, ſignifie *Vierge-mere du Dieu La.*

(**) Voici comme cet Abbé parle à cette occaſion du Prophete des Turcs.

en France, convient que les Franciſcains ont puiſé dans *l'Alkoran* le dogme de *l'immaculée conception*, dont les anciens Chrétiens n'ont eu aucun ſoupçon. Les Perſans font naître d'une vierge une foule d'hommes illuſtres, & entr'autres Pythagore; mais ils ont un reſpect ſingulier pour la vierge Marie qu'ils nomment *Bibi Mariam*, & ſi un Juif oſoit en leur préſence attaquer ſa virginité, ils le mettroient en pièces; tant ils ſont épris de ce dogme, dans quelque religion qu'ils le rencontrent (*).

„Mahomet, dit-il, eſt le plus ancien auteur qui ait fait „mention de *l'immaculée conception de la Vierge*, dans ſon Al„coran SURA III. 36. voyez auſſi *Maracci Prodrom. ad refutationem Alcorani. Part. 4. pag. 86. Col. II.* Il avoit pris cette „croyance des Chrétiens Orientaux, réfugiés de ſon temps „dans l'Arabie. Depuis ce temps juſqu'à St. Bernard, il ne „ſe trouve aucun Ecrivain qui en parle en termes formels. „Les Croiſés rapporterent, au douzieme ſiècle, cette croyance „en Occident. *Diction. Hiſtor. Art. Mahomet.*"

Il faut remarquer que l'Abbé l'Avocat ſuppoſe, dans cet article, une choſe qu'il lui eût été impoſſible de prouver: il ſuppoſe que Mahomet avoit pris cette croyance des Chrétiens Orientaux, ce qui eſt une fauſſeté avérée; puiſqu'aucun Chrétien de l'Orient ne croit aujourd'hui à l'immaculée conception, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les Auteurs qui ont précédé Mahomet, ce qui ne ſeroit pas arrivé ſans doute, ſi ce dogme eût été connu dans le quatrieme ou le cinquieme ſiècle.

Les Croiſés, qui nous ont apporté de l'Orient ce dogme occaſion de tant de querelles, en ont apporté auſſi les premiers oignons, du Safran, les premieres griffes des Renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, & la lèpre; on les accuſe auſſi d'avoir apporté la petite verole; d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

(*) „C'eſt une des plus fermes opinions des Mahométans, „que Jéſus-Chriſt eſt né d'une vierge, laquelle a toujours de„meuré vierge; & ſi quelque Juif étoit aſſez mal-aviſé pour „dire le contraire en leur préſence, on le déchireroit. Ils „mettent la Ste Vierge au rang des Prophetes, l'appellant

Pour revenir à l'Académie de Samarcand, je vous dirai qu'il n'eſt pas étonnant qu'il y ait des flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'eſt beaucoup

---

„ *Hazareth - Mariam*, ou *Bibi - Mariam*, c'eſt à dire *Dame Ma-* „*rie*; mais ils nient que Jéſus-Chriſt ait été conçu du Saint „ Eſprit, parcequ'ils ne connoiſſent pas de Saint Eſprit: faiſant „ au-lieu de cela un conte ridicule, qu'elle conçut de la ſalive „ d'*Adam*: qu'*Adam* ayant été créé dans le Paradis, il touſſa; „ que la ſalive qui ſortit de ſa bouche en touſſant, fut par „ ordre de Dieu, recueillie par l'Ange Gabriel qui la verſa „ dans le ſein de la Sainte Vierge, où elle devint la vertu gé- „ nérative dont Jéſus-Chriſt fut conçu.

„ Quelques Docteurs du Mahométiſme, qui ſont venus „ dans les derniers ſiécles, reconnoiſſant le pouvoir qu'avoit „ ſur les Chrétiens, pour les tenir attachés à leur religion, le „ point de la naiſſance de Jéſus-Chriſt d'une vierge, ont „ avancé que le Philoſophe *Pythagore* étoit auſſi né d'une vier- „ ge; & deux Empereurs de la Grande Tartarie, dont le der- „ nier étoit le fameux *Tchenguis - Can*, qui conquit la plus „ grande partie de l'Aſie. Mais ce ſont des inventions du pere „ du menſonge pour empêcher les hommes de croire au Sau- „ veur du Monde, qu'on ne doit pas conſidérer davantage que „ les fables payennes, où l'on trouve auſſi que *Platon* étoit fils „ d'une vierge, comme *Saint Jérôme* le rapporte au livre con- „ tre *Jovien*." *Voyage de Chardin. Tome II in 4to. p. 269. Amſterdam 1735.*

Cette ſalive d'Adam eſt, comme l'obſerve très-judicieuſement Mr Chardin, un conte ridicule; mais ce conte, quel qu'il ſoit, vaut mieux que le probleme propoſé par le Pere Sanchez, que l'on trouve dans la *vingt-unieme Diſpute de ſon ſecond livre;* où l'on verra en même temps qu'il n'eſt pas le ſeul Théologien qui ait agité cette ſcandaleuſe queſtion.

Pour prouver que le très-digne Pere Sanchez, qui s'eſt exercé toute ſa vie ſur de tels ſujets, a été un modèle de chaſteté, l'hiſtorien de *la Compagnie de Jéſus* nous aſſure qu'il ne mangeoit jamais ni poivre, ni ſel, ni vinaigre, & que quand il étoit à table pour diner, il tenoit toujours ſes pieds en l'air: *ſalem, piper, acorem reſpuebat. Menſæ vero accumbebat alternis ſemper pedibus ſublatis.* Voyez *Elogium Thom. Sanchez*, imprimé à la tête de l'ouvrage *de Matrimonio* à Anvers chez Meurſ, 1652: in folio.

que les Tartares Lamas adoroient déjà un Dieu qu'on croyoit né d'une vierge, plusieurs siècles avant l'établissement du Christianisme. On a nié cette ressemblance, en nous assurant que la religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, & que des prêtres Nestoriens en avoient été les véritables fondateurs. Je suis fâché que Mr Thevenot ait adopté ce sentiment si contraire à l'Histoire, & à la Chronologie; puisqu'il est démontré par le septieme livre de Strabon, & les annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du souverain Pontificat à Lassa, sont de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ére vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Nestorianisme & les dogmes des Lamas, qui adhérent opiniâtrément à l'hypothese de la Métempsycose, que les Nestoriens regardent, & ont toujours regardée comme la plus absurde impiété qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme qui pense. Jugez après cela s'il est bien vrai que les Tartares ont reçu leur foi de la bouche des Nestoriens, qui n'ont jamais été plus avant dans l'Asie qu'à Caramit & à Musal où leurs anciens Patriarches avoient fixé leur séjour, car j'ignore si ces héré. tiques ont encore un Patriarche ou non (*).

Les Freres Ascelin & Plan Carpin, qui allerent en 1246, par ordre du Pape, chez une horde de Tarta-

(*) Il est bien surprenant que Mr l'Abbé de Longuerue prétende que les Nestoriens avoient pénétré à la Chine avant le dixieme siécle, & qu'il tourne en ridicule le sentiment de Mr La Croze qui rejette comme une fable la prétendue croix trouvée à la Chine en 1625. Mr de Longuerue auroit dû faire attention que les Chinois n'avoient encore aucune con-

res, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des Missionnaires Nestoriens, qui tout puissants à la cour y tenoient en tutelle le célèbre *Batou-Kan*, petit fils de *Genkis-Kan: ce sont ces damnables Nestoriens*, ajoutent-ils, *qui nous ont empêché de baptiser & de convertir les Tartares.* On comprend bien que ces ecclésiastiques, pris pour des Nestoriens, étoient de véritables prêtres Lamas, ou des *Kutuktus*; mais comme Ascelin, & son collegue avoient beaucoup entendu parler des Nestoriens sans les connoître, ils crurent en voir par-tout, jusqu'en Tartarie; ce qui n'est pas bien merveilleux, puisque le Pape Innocent avoit choisi pour chefs de sa comique Ambassade les deux plus ignorants moines de la Chrétienté. Si *Batou-Kan* eût réellement été dirigé par des prêtres Nestoriens, il est très-certain que ces prêtres auroient commencé par le baptiser; puisqu'ils admettent la nécessité de ce sacrement, aussi bien que les Catholiques, de qui ils ne différent qu'en une chose peu importante: ils nomment la Vierge *Christotocos*, au lieu de l'appeller *Théotocos*, & cette différence suffisoit pour faire rejetter leur doctrine au Thibet, où la vierge *Lamoghiupral*, mere du Dieu *Xaca* ou *La*, est censée *Théotocos*, & quiconque diroit le contraire blasphémeroit, & courroit risque d'être châtié très sévèrement par le Consistoire de Lassa.

---

noissance du Christianisme au quinzieme siécle, sans quoi ils n'auroient pas pris pour des *Prêtres Lamas* nos premiers Missionnaires: quand ils surent qu'ils n'étoient pas *Lamas*, ils crurent que c'étoient des Mahométans. Cette double méprise prouve qu'ils n'avoient aucune idée du Christianisme.

Quant à *Batou-Kan*, ce prétendu zélateur du Neſtorianiſme, loin d'avoir été jamais baptiſé, il a pourſuivi au contraire, autant qu'il a été en lui, les Chrétiens de l'Aſie.

Le Pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Aſcelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Neſtorius; mais il n'a pas été plus heureux dans ſes propres conjectures, lorſqu'il ſoutient que c'eſt aux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on doit la plupart des fables ſur la naiſſance miraculeuſe de *Xaca*: il fait à cette occaſion une violente ſortie contre feu Mr de Beauſobre, qu'il appelle, ſans cérémonie, un calomniateur, parceque, dans ſon *Hiſtoire du Manichéiſme*, il parle irrévéremment de Saint Auguſtin. C'eſt une pure imagination du Pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore auſſi parfaitement leur nom que leurs viſions: c'eſt manquer de charité, de politeſſe, de reſpect, que d'injurier Mr de Beauſobre qui, après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de St. Auguſtin, ni d'inſérer dans ſon Hiſtoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en euſſent eu l'envie. Quoi qu'il en ſoit, la religion Lamique s'eſt propagée dans une ſi vaſte étendue de pays qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion conſidérable du globe: elle domine dans tout le Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétré dans pluſieurs provinces de la Tartarie juſqu'à la Sibérie, s'eſt introduite dans les deux Bukaries & le Royaume de Cachemire, s'eſt établie aux Indes & à

la Chine; de forte que le *Dalaï Lama* a plus de fectateurs que le *Pape* des Catholiques, le *Grand-Moufti* des Turcs, le *Grand-Cedre* des Perfes, le *Patriarche* des Grecs, le *Deftour-Deftouran* des Guèbres ou des Ignicoles, le *Catholicos* des Géorgiens, le *Chitomé* des Abyffins, le *Proto-Pope* ou le Patriarche des Mofcovites, le *Grand-Divan* des Sabis, le *Grand-Mana* des Manichéens de Baffora, le *Primat* des Bramines Indiens qui réfide à Bénarez, & le *Grand-Talapoin* des Siamois adonnés au culte de *Sommona-Codom.* De tous ces chefs de fecte, il n'y en a aucun dont le troupeau foit comparable à la foule des Afiatiques qui croient au Dieu *La*, & à fon Vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte hiftorique que je crois avoir faite. Je foupçonne que les Tartares Lamas ou les Mongales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, & porté dans ces Isles leurs mœurs & leur religion, en y établiffant un Grand-Prêtre, foumis au Dalaï Lama du Thibet: ce fouverain eccléfiaftique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, & tantôt *Dari* qui eft une corruption de *Dalaï*, a eu fous lui différents évêques que nos relations nomment encore *Kuches* qui eft une corruption de *Kutuktus*, & différents *Devas* ou Miniftres temporels, dont il n'y en a aucun qui ne fe foit déclaré indépendant, après avoir fecoué le joug de la domination Théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la fuite des temps, écrafé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir fuprême eft tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs, impliqués dans

des guerres longues & meurtrieres. Le Sacerdoce, toujours subsistant & toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'est devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

Cet établissement des Tartares Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, si vous considérez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes est aussi la principale divinité des Lamas, qui la connoissent sous le même nom de *Xaca*. Je ne me souviens pas d'avoir lu un Historien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes conséquences que moi pour éclaircir le point le plus intéressant de l'Histoire du Japon: cependant le grand Pontife qui y représente exactement le Dalaï Lama, ces ministres plénipotentiaires qui y ont administré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kutuktus* en tout égaux aux évêques Thibétains, cette infinité de *Bonses* Japonois dont les institutions & la règle ressemblent entiérement à celles des Lamas, & ce Dieu *Xaca* ne me permettent guères de douter de cette ancienne invasion des Tartares Mongales dans le Japon (*).

(*) Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture sur l'origine du Grand *Dari* du Japon, c'est que les Chinois le nomment dans leurs Histoires *Ho-Fo*, ou simplement *Fo*, nom qu'ils donnent aussi, comme nous avons vu, au Grand Lama du Thibet; parcequ'ils connoissent, sous le nom de *Fo*, le même Dieu qu'on connoît au Thibet & au Japon sous le nom de *La* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre Dieu *Fo* qui leur est venu des Indes, & que Mr d'Anville suppose être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raisons trop longues à déduire ne me permettent pas d'adopter ce sentiment.

J'ai oublié de vous faire obſerver que l'autorité que les Dalaï Lamas ont exercée depuis ſi longtemps dans une grande partie de l'Aſie, a donné lieu à nos plus anciens voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'Empire du *Prêtre-Jean*, qu'on voit marqué dans les Cartes de Mercator de Ruppelmonde. Les Portugais qui chercherent ce *Prêtre-Jean* en Abyſſinie, crurent l'avoir trouvé dans la perſonne du *Chitomé*. Tant il eſt vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies une ombre de raiſon. Pendant que les Européans prenoient le grand Lama, & le grand Chitomé ou le grand Negus de l'Abyſſinie, pour des prêtres Catholiques, les Chinois prenoient nos Miſſionnaires pour des Prêtres Lamas, en les appellant les *Bonſes de l'Occident*, nom qu'ils donnent indiſtinctement à tous les eccléſiaſtiques du Thibet. Il eſt difficile de dire de quel côté étoit la plus grande mépriſe, puiſqu'on ne ſauroit diſconvenir que la religion Catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamique: jamais

Malgré ce que je viens de rapporter ſur le peu d'autorité qu'ont retenu au Japon les Grands *Daïris*, il paroît cependant que quelques-uns de ces Pontifes, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps ſu ſe faire craindre ou reſpecter; & l'on voit, dans les Mémoires qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie Hollandaiſe, un de ces Grands Prêtres qui envoie à l'Empereur du Japon deux filles qu'il aſſuroit être pucelles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de ſe procurer des héritiers dont le défaut faiſoit craindre une guerre civile, & il ſemble que ce prince eut quelque déférence pour les ordres du *Dari*; puiſqu'il ſe maria, ce qu'il avoit conſtamment refuſé de faire juſqu'alors; parcequ'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui avoient inſpiré de l'averſion contre le ſexe.

l'erreur n'a mieux reſſemblé à la vérité, un dieu qui naît d'une Vierge, & un chef ſpirituel qui repréſente Dieu en terre, étant des caracteres eſſentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des Catholiques; quoiqu'il ſoit démontré que ces deux religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainſi les Chinois ſont bien excuſables d'avoir pris les ſoi-diſants Jéſuites pour des Bonſes, & les Révérends Peres Capucins pour des Faquirs.

J'eſpere que cet eſſai hiſtorique ſur le Pontificat des Dalaï-Lamas vous plaira d'autant plus qu'il eſt écrit avec impartialité, puiſé dans de bonnes ſources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des voyageurs a débitées. Vous y obſerverez que c'eſt un grand avantage pour une religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un chef ſuprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la ſuperſtition font hazarder aux hommes dans tous les ſiècles & dans tous les pays. J'oſe dire que ſi les Papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir aſſez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des diſputes de religion, & réunir tous les eſprits & tous les ſentiments: s'ils avoient voulu ſe contenter de mille Scudi par an, ſans jamais déſirer un revenu plus conſidérable; s'ils n'avoient pas exprimé de l'argent de tous les pays d'Obédience pour leurs billets & leurs autres papiers; s'ils n'avoient jamais prêché des Croiſades, & érigé des Inquiſitions; s'ils n'avoient jamais fait la guerre

pour conquérir ſur leurs voiſins, comme des Tamerlans & des Gengis-Kans; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canoniſé perſonne; s'ils n'avoient jamais délié les ſujets de leur ſerment de fidélité, mis les Royaumes en interdit, & les princes au ban de l'Egliſe; s'ils avoient reſpecté davantage les philoſophes & les Savants; s'ils avoient entierement aboli, ou tout au moins diminué les ordres monaſtiques; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités épiſcopales; s'ils n'avoient pas accordé le caractere du Sacerdoce à des fainéans ſans fonction, ſans miniſtère, ſans ſavoir; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puiſſance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aſpiré. Ils auroient donné aux hommes des conſeils charitables, des leçons de modération, des exemples de vertu; en ne déſirant rien, ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices, les paſſions, & les abus; mais il faut qu'il ſoit bien difficile de vivre de mille Scudi.

Je conviens qu'on peut faire à la cour de Laſſa, la même imputation qu'à la Cour de Rome, ſur la multiplication des ordres monaſtiques, les petits Lamas étant en auſſi grand nombre au Thibet, que les moines en Italie & en Eſpagne. Dans tous les pays où le gouvernement Théocratique s'eſt établi, on a toujours obſervé que la claſſe des prêtres s'eſt accrue au point d'abſorber ou d'appauvrir les autres ordres de l'état, tandis que la raiſon nous enſeigne qu'il eſt abſurde qu'il y ait chez une nation des miniſtres ſans miniſtère, qu'on paye pour ne rien faire. Il y a dans

ſes Etats Catholiques des curés infiniment plus occupés des ſoins de leurs paroiſſes que toute une communauté de Bénédictins; cependant ces Bénédictins, qui ne ſont abſolument rien, ont juſqu'à dix mille fois plus de revenus que tel curé qui travaille ſans ceſſe à ſecourir les malades, à prêcher, à catéchiſer, à inſtruire la jeuneſſe. Je demande s'il eſt poſſible d'imaginer un plus grand abus, une injuſtice plus criante, & un ſcandale plus notable dans la diſcipline eccléſiaſtique & dans la police civile. On s'apperçoit aiſément que les chefs des Théocraties ont cru qu'en multipliant les ordres monaſtiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité; mais ils ſe ſont trompés; puiſque c'eſt par les ordres monaſtiques que la cour de Rome recevra ſans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais eſſuyé. Dans le Manifeſte publié en 1710 par *Tſé - Vang - Raptan* contre le Dalaï-Lama, on trouve ce paſſage remarquable. *Tu as créé Lamas une foule d'hommes, afin de les ſouſtraire à la juriſdiction de leurs Kans & de leurs princes légitimes; comme tu n'as eu aucun droit de leur accorder la prêtriſe, ni eux aucun droit de l'accepter, je déclare tous les petits Lamas qui excèdent le nombre preſcrit par la loi, rebelles à leurs princes, & en conſéquence de leur rebellion, je les fais eſclaves, & les conduirai enchaînés au pays des Eleuths.*

Tſé - Vang ne tint que trop bien parole: il fit garotter une infinité de prêtres Lamas qu'il emmena avec lui; & s'il eût été auſſi heureux dans ſa ſeconde expédition que dans ſa premiere, il eût exterminé les trois quarts des moines du Thibet; mais

ce Tartare agiſſoit en brigand & non en réformateur: auſſi ne propoſé - je pas ſa conduite comme un bon exemple.

LETTRE III.

à Mr M.

Sur les viciſſitudes de notre Globe.

Comme on comptoit déjà en 1764 quarante-neuf ſyſtemes différents, propoſés pour expliquer les déſaſtres & les révolutions phyſiques que notre ſinguliere planete a eſſuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de diſcuter tant d'opinions, que d'en hazarder de nouvelles. J'oſe donc, Monſieur, vous communiquer quelques obſervations que j'ai faites en différents temps, & qui n'étant ni aſſez développées, ni aſſez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypotheſe qu'une hypotheſe même.

Il eſt bien ſurprenant que les trois grands Caps, ou les trois grands promontoires de la terre, celui de *Hoorn*, celui de *bonne-Eſpérance* & celui de la *Terre de Dièmen* ſoient tournés au Sud. Il convient de conſidérer cette poſition remarquable dans la carte réduite de Mr Bellin, où elle eſt plus ſenſible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe des trois grands continents dirigée vers le Midi me fait ſoupçonner que d'immenſes volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord par différentes directions, & qu'ils ont fait des brè-

ches partout où les terres molles ou sablonneuses ont cédé au choc de l'Océan ému (*). Les caps les plus fameux, après ceux que je viens de nommer, sont situés dans le même sens, & regardent plus ou moins obliquement le Pole Austral: tel est le cap de *Komorin* en Asie, celui de *Malacca* dans la Péninsule de ce nom, celui de *Ste Marie* dans l'isle de *Madagascar*, celui d'*Ostokoi-nos* dans la Péninsule du *Kamschatka*, celui de *Sandeck* dans la *Nouvelle Zemble*, celui d'*Arria* dans la grande isle de *Jeso-Gazima*, celui de *Farwel* dans le *Grœnland*, celui de *St Lucar* dans la *Californie*, & celui de *Bahama* dans la *Floride*. Quand on veut voir ainsi les objets en grand, on ne doit avoir aucun égard aux petites jettées de terre qui s'avancent plus ou moins dans la mer, & qu'on appelle indistinctement des promontoires & des caps, parce que la langue de la Géographie est, comme celle de beaucoup d'autres sciences, très-pauvre en mots, d'où il arrive que les idées se confondent quand les termes énergiques & propres manquent: cependant il y a une différence bien essentielle entre un cap qui borne un grand continent, une grande péninsule, une grande isle; & un autre cap qui n'est qu'un angle saillant, qu'une sinuosité de la côte formée par des causes particulieres.

(*) On peut dire que les trois grands promontoires de la Méditerranée sont aussi tournés vers le Sud, la pointe de la Calabre, la pointe de la Morée, & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de divergence de ces caps vers le Rumb du Sud-Est & du Sud-Ouest n'est d'aucune importance, puisqu'il est toujours vrai qu'un ligne tirée du centre de ces trois promontoires vient aboutir à l'Equateur.

La plus grande brèche que les eaux ayent ouverte dans notre continent, paroît être entre l'Afrique & la Nouvelle Hollande, jusqu'au cap de *Komorin*, qui composé de blocs de rochers inébranlables a vraisemblablement divisé les courants venus du Sud: un de ces torrents, détourné de sa premiere route, semble avoir absorbé tout l'espace occcupé aujourd'hui par la Mer Rouge, dont le Golfe Adriatique n'est, selon moi, qu'une continuation: car je m'imagine que la même puissance qui a poussé les eaux dans les terres à *Babel-Mandel*, les a fait couler jusqu'aux environs de *Venise*, en surmontant l'Isthme de *Suez*, qui a été desséché depuis, soit par la retraite de la Méditerranée, soit par la diminution de la Mer Rouge. En examinant la nature des terres sur l'Isthme de *Suez*, on s'apperçoit aisément que la Mer y a coulé dans des temps très reculés; puisque *Necco* ou *Néchao*, qui régnoit en Egypte il y a plus de deux mille deux cents ans, entreprit déjà de percer cette langue de terre qui l'embarrassoit.

Quant au golfe Persique, il semble avoir été produit par la même irruption, & la tendance de l'océan vers le pole septentrional. Les anciens ont eu raison de supposer que la mer Caspienne étoit une prolongation du Golfe de Perse; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer Caspienne, par les cartes que le Vice-Amiral *Kruys* a insérées dans son *grand Atlas du cours du Volga.* En parcourant l'espace intermédiaire du Golfe Persique à la mer Caspienne sur une ligne idéale, tracée entre le 71ieme & le 72ieme degré de longitude depuis le cap

Naban jusqu'à *Ferrabat*, on retrouve des vestiges indubitables d'un ancien lit de la mer : ce sont des campagnes d'un sable mouvant, mêlé de fragments de coquillages, & de débris de corps marins. Au sortir de ces plaines arides, on entre dans le grand désert sablonneux qui est à 40 Farsangues au Nord d'*Ispahan* : au sein de cette solitude, on découvre d'énormes monceaux de sel, épars sur une surface de plusieurs lieues en tout sens : les habitants du pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique situé fort avant dans le continent, *la mer salée*, & nos Cartes l'indiquent par le nom de *Mare salsum* : à la droite de cette campagne de sel regne un long cordon de Dunes, ou de collines sablonneuses, que les vagues ont entassées, & qui se prolongent par le Sud-Est jusqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la mer a éteint. En avançant toujours sous le même Méridien au-delà du *Couchestan*, le terrain s'incline, & la pente continue insensiblement jusqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien bassin de l'Océan, pénetre le cœur de la Perse, qui est en effet une région sèche & stérile, où l'eau manque au point que sans le secours des canaux artificiels, & l'invention des aquéducs, il seroit difficile aux hommes d'y subsister, comme on peut s'en convaincre en lisant Chardin & Tavernier.

On sait que dans plusieurs pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creusant, des forêts entieres, couchées sous terre depuis vingt jusqu'à

ſoixante pieds de profondeur: ſi ces forêts avoient été abattues, comme on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, ſuivant mon ſyſtème, ne préſenter que des arbres foſſiles, dont les racines ſeroient tournées vers le Sud & les branches vers le Nord; cependant, par ce que j'en ai vu, & par le rapport de toutes les perſonnes qui ont examiné la poſition de ces arbres enſevelis dans les tourbieres & les marais de la Friſe, de la Hollande, & de la Groningue, il eſt certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Eſt, & la couronne vers le point oppoſé: ce qui prouve que la force qui les a proſternés, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre, & du Nord-Eſt au Sud-Oueſt. Mais pourquoi veut-on attribuer aux viciſſitudes générales de notre planete, ce que des accidents particuliers ont pu produire? C'eſt l'inondation de la Cherſoneſe Cimbrique, arrivée, ſelon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ére vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Friſe, & formé tous ces marais qui ſont depuis Schelling juſqu'à Bentheim. Les arbres foſſiles qu'on exploite en Angleterre dans la province de Lancaſtre, ont auſſi paſſé longtemps pour des monuments diluviens; mais par l'examen qu'en ont fait quelques Naturaliſtes, on a reconnu que la racine de ces arbres avoit été coupée à coups de hache; ce qui joint aux médailles de Jules-Céſar, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a ſuffi pour déterminer à peu près la date de leur dégradation; puiſqu'il eſt très-probable que ce ſont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chaſſer les ſauvages Bretons,

qui s'y cachoient, lorſqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il eſt vrai que toute l'Europe, ſi l'on en excepte la ſeule Italie, n'étoit encore qu'une immenſe forêt, il y a dix-huit-cents ans.

J'ai obſervé avec étonnement qu'il y a plus de terres à ſec en-deça de l'Equateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le continent des Terres Auſtrales ne ſauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue; car les navigateurs ont fait la reconnoiſſance de l'Océan du Sud, juſqu'au 55ieme degré de latitude dans notre hémiſphere, & juſqu'au 60ieme dans l'hémiſphere oppoſé, ſans toucher à aucune côte continue & fort allongée, ſans découvrir aucun indice de quelque grande terre. Enfin, qu'on calcule comme on voudra; on ſera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de Continent ſituée dans la latitude ſeptentrionale que dans la latitude auſtrale, où les eaux l'ont entamé.

C'eſt fort mal à propos qu'on a ſoutenu que cette répartition inégale ne ſauroit exiſter, ſous prétexte que le globe perdroit ſon équilibre, faute d'un contrepoids ſuffiſant au pole méridional. Il eſt vrai qu'un pied cube d'eau ſalée ne peſe pas autant qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir ſous l'Océan des lits & des couches de matieres dont la peſanteur ſpécifique varie à l'infini, & que le peu de profondeur d'une mer verſée ſur une grande ſurface contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle eſt plus profonde.

J'obſerve avec la même ſurpriſe que preſque tout l'eſpace du globe, placé directement ſous la Ligne

Equinoctiale, eſt aujourd'hui ſubmergé par l'Océan: ce qui eſt bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la terre doit avoir ſous l'Equateur: ſi cette élévation étoit auſſi conſidérable qu'on l'a ſuppoſée, il eſt manifeſte que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues ſous les poles; de ſorte qu'il ne reſteroit entre les Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or, comme on voit exactement le contraire par l'inſpection des Cartes, il faut convenir ou que toutes les loix de l'Hydroſtatique ſont fauſſes & illuſoires, ou qu'il eſt impoſſible que la longueur de l'axe terreſtre ſoit à la longueur de l'Equateur terreſtre, comme 174 ſont à 175. Mr de Buffon n'eſt pas le ſeul qui ait accuſé cette meſure d'inexactitude (*); d'autres phyſiciens & d'autres Aſtronomes ont également ſenti les inconvénients qui réſultent de cette erreur évidente de Coſmographie.

Il eſt démontré qu'on reſſent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le pole du Midi, qu'en approchant de celui du Nord; tandis que le Soleil parcourt, à une ſeconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, & envoie une égale quantité de rayons à nos Antœciens qu'à

(*) Mr de Buffon prétend que la longueur de l'Equateur terreſtre eſt à la longueur de l'axe, comme 230 ſont à 229: quoique ce calcul ſemble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomenes, on ne peut cependant le regarder que comme une ſuppoſition gratuite. Il ſuffit de ſavoir que le globe n'eſt pas ſi applati aux poles qu'on l'a cru: on ne parviendra peut-être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe & la véritable longueur de l'Equateur terreſtre.

nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur soit la même, aux mêmes saisons, à des hauteurs correspondantes, sous le même Méridien. J'ai souvent réfléchi sur ce phénomene, & il ne s'est pas présenté à mon esprit une explication plus satisfaisante que celle que je viens de donner: je veux dire que j'attribue cette différence de température à la plus grande quantité de terres habitables qui gisent dans notre latitude qu'au-delà de l'Equateur: ce qui suffit pour produire l'effet qui nous étonne, la surface de l'eau refroidissant infiniment plus l'atmosphere que la surface du continent: on s'en apperçoit même sur les lacs & les grands fleuves, sans le secours du thermomètre.

L'augmentation du froid vers le pole du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion sur le peu d'étendue des Terres Australes: si elles avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le soupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au Midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces sont fondues tout au moins vers le commencement de Mai: les vaisseaux s'élevent alors jusqu'au 79ieme & quelque-fois jusqu'au 80ieme degré; mais les navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offusqués par la brume, & barrés par les glaces, soit en été soit en hiver, sous le 60ieme parallele.

Ainsi on a été à cinq-cents lieues, ou à vingt degrés, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud: ce qui est sans doute très-surprenant. En vain Mr de Buffon veut-il nous persuader que les

glaces de la mer du Sud ſont formées par les gros fleuves qui deſcendent des Terres Auſtrales: cela ne réſout point la difficulté; puiſqu'il ne s'agit pas de ſavoir où & comment les glaces ſe forment; mais il s'agit de dire pourquoi elles ſe fondent en été au 80ieme degré dans notre latitude, pendant qu'elles ne ſe fondent jamais, en aucune ſaiſon, au 60ieme degré dans la latitude oppoſée. Convenons donc que le froid n'y eſt, en tout temps, ſi violent que parce que l'immenſe ſurface de la mer y empêche l'atmoſphere de s'échauffer aſſez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent ſous le parallele où tous les Argonautes ont été arrêtés. Mr le Préſident de Broſſes, dans ſon *Hiſtoire des navigations aux Terres Auſtrales*, prétend que ce phénomene eſt cauſé par le changement de l'Ecliptique; mais j'avoue ſincérement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'eſt pas prouvé que l'Ecliptique ſoit ſujette à une variation quelconque, il me paroît que Mr le Préſident auroit dû commencer par démontrer la cauſe, avant que d'en déduire l'effet.

Si une puiſſance a pouſſé les eaux du Sud au Nord, une autre puiſſance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles ſont parties. Les obſervations des Naturaliſtes de la Suede ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baiſſe à peu près de quatre pieds, ſix pouces, en un ſiècle: il eſt bien vrai que le Clergé de la Suede, bleſſé apparemment par cette découverte, préſenta, en 1747, aux Etats du Royaume un libelle dans lequel il accuſa d'héréſie tous les ſavants qui ont parlé

où écrit en faveur du systême de la diminution de la mer, parceque ce systeme, dit-on, ne tend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens livres Juifs. Le célèbre Mr Olof Dalin opposa des faits, des expériences, des démonstrations, à ces scandaleuses imputations du Clergé, auquel les Etats imposerent silence sous peine de châtiment; mais un évêque de la Finlande, nommé *Maître Jean Brouallius*, ou *Brouillonius*, a osé, malgré cette sage défense de la Diete générale, publier une dissertation dans laquelle il tâche de prouver que quinze physiciens qui ont observé le reculement de la mer, ont été quinze aveugles, parcequ'ils n'avoient pas des évêchés. J'ai lu en entier cette dissertation de Maître *Brouallius*, qui, relégué dans son petit Diocèse d'Abo, ne paroît pas avoir été trop instruit de l'état de la question agitée à Upsal & à Stockholm: il s'amuse à prouver qu'aucune goutte d'eau ne sauroit être anéantie, & si cela est, dit-il, pourquoi les damnables sectateurs de feu Mr Maillet veulent-ils que la mer du Nord soit plus basse aujourd'hui qu'au temps de Ticho Brahé? Mais M. M. Dalin & Swedenbourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie: ils ont seulement conclu que la mer, en se retirant du Nord, se rapprochoit du Sud.

J'ignore aussi profondément la cause de la première progression de l'Océan vers le Cercle Boréal, que la cause contraire de sa marche rétrograde vers le point opposé; mais s'il y avoit quelque justesse dans mes observations, il faudroit conclure qu'il existe dans la Nature un mouvement périodique, inconnu

jusqu'à présent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un pole à l'autre; de sorte que les déluges ne sont pas des événements brusques, mais des effets nécessaires de la constitution de notre monde: & c'étoit le sentiment des anciens philosophes de l'Egypte, qui ont sans doute été les dépositaires d'un grand nombre de mémoires & de monuments historiques sur les destins de notre planete. Ces Philosophes Egyptiens dirent au Grec Solon: *certis temporum curriculis illuvies immissa cœlitus omnia populatur: multaque & varia hominum fuere exitia; ideo qui succedunt, & litteris & Musis orbati sunt* (*). D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événements périodiques, & les siècles d'ignorance, & la ruine des arts, comme des suites nécessaires des déluges.

Si les expériences faites sur les côtes du Danemarck & de la Suede, nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au Midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à sec au-delà de l'Equateur qu'en-deçà.

Si la diminution de la mer est aussi sensible qu'on l'assure, dans les régions boréales, on devroit s'appercevoir, dira-t-on, de quelque chose de semblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conséquence ne soit pas fort juste, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerranée baisse en effet d'un siècle à l'autre; & je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypothese. Il convient qu'en confrontant les mesures

(*) Plato in *Timæo.*

modernes avec les anciennes, on s'apperçoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup haussé; d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû suivre la même proportion, & hausser d'autant que le fond s'est accru: ce qui est un Sophisme, ou un raisonnement captieux; puisque la Méditerranée n'a pu s'élever audessus de ses anciennes bornes par l'accroissement du fond; car à mesure de son élévation, il se seroit écoulé un égal volume d'eau par le détroit de Gibraltar, ou bien les côtes anciennement à sec, lorsqu'elles étoient de niveau avec la mer, se seroient noyées en devenant plus basses que la superficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le port de Ravenne; & on n'en sauroit indiquer un seul où la Méditerranée ait enfoncé ou surmonté la côte, ce qui seroit infailliblement arrivé si *Manfredi* avoit raisonné juste. Il ne faut pas m'objecter l'état des *Marais Pontins* qui n'ont jamais tant abondé en eaux que de nos jours, ces Marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordements de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui descendent de l'Apennin, & qui manquant d'issue & de canaux d'écoulement, s'entassent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il est absurde d'imaginer, comme a fait *Manfredi*, que le fond du bassin de la Méditerranée ait haussé par le sable & le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Egypte eût été excavée par le Nil, l'Italie par le Po, l'Allemagne par le Danube: cependant ces fleuves n'ont pas creusé visiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vaſe que les eaux fluviatiles voiturent, n'eſt pas ſi conſidérable qu'il le paroît, & il y a en cela une illuſion optique, très-réelle. Les eaux d'une riviere quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ ſoixante grains de terre ſur cent-vingt livres d'eau. En faiſant dépoſer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le ſédiment n'étoit pas d'un huitieme de ligne ſur un volume d'eau qui ſembloit avoir cinquante fois plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation.

Les tremblements de terre ont dû auſſi ravager quelquefois notre globe; mais je doute qu'ils ayent jamais été auſſi deſtructifs que les inondations. Je m'étonne même qu'aucune hiſtoire, aucune tradition ne faſſe mention de quelque bouleverſement mémorable, occaſionné par les ſecouſſes de la terre, entre le 52ieme & le 61ieme degrés de latitude ſeptentrionale, dans le cœur du continent: je ne crois pas qu'aucune ville d'Allemagne ait jamais été renverſée comme Lisbonne; on n'en a pas même d'exemple dans le Nord de la France. Ce n'eſt que quand on avance vers le pole ou vers la ligne au delà des points marqués, que les tremblements deviennent à la fois fréquents & terribles.

Une autre obſervation qui n'eſt pas moins intéreſſante, c'eſt que la plupart des volcans de notre hémiſphere ſont ſitués dans des isles, ou fort près de la mer, le *Hecla* dans l'Islande, l'*Etna* dans la Sicile, le *Véſuve* ſur le bord de la Méditerranée: on peut compter au nombre des petits volcans les *Isles Lipa-rines*, qui fument très-ſouvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a ſoupçonné, un tuyau de

communication entre le *Vésuve* & l'*Etna*. Entre les grands Volcans, on compte le *Paranucan* dans l'isle de *Java*, le *Conapy* dans l'isle de *Banda*, le *Balaluan* dans l'isle de *Sumatra:* l'isle de *Ternate* a un mont brûlant dont les éruptions ne le cedent pas à celles de l'*Etna*. On connoît les volcans des isles de *Firando*, de *Chiangen*, & de *Ximo*. Enfin de toutes les isles & les îlots qui composent l'Empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins considérable, ainsi que les isles *Manilles*, les *Açores*, les isles du *Cap verd*, & surtout celle *del Fuego*. Aux isles *Canaries* est le *Pic de Ténériffe*, qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'est le feu qui a élevé cette immense pyramide de débris de rochers calcinés, irrégulierement entassés, & couverts de cendres & de laves. Les isles des *Papous*, celles de *Ste Hélene*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont aussi leurs foyers plus ou moins allumés.

Il est impossible d'indiquer sur toute la surface de notre continent la vingtieme partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver sur des isles; & surtout depuis que la plupart des monts ardents qu'on dit avoir existé en Asie, se sont éteints; ainsi que ceux dont on voit les ruines sur les côtes d'Angola & de Congo.

Cette singuliere position des volcans dans les isles me fait soupçonner que l'eau de la mer est un ingrédient nécessaire pour produire l'inflammation des Pyrites sulphureuses & ferrugineuses, qui semblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il conste par les expériences faites sur ces espèces de

Pyrites, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'atmosphere; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décomposer le soufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les Pyrénées, dans les Alpes, dans les montagnes de l'Auvergne, de la Provence, & dans plusieurs vallées de l'Apennin, on a conclu que tous ces endroits ont eu anciennement des volcans, les laves étant des substances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brulants. Mais pourquoi ces foyers, placés aujourd'hui dans la terre-ferme, se sont-ils éteints, tandis que les volcans des isles ont continué à brûler? La cause en est bien claire selon moi: c'est que la mer s'étant retirée de leur voisinage, le feu a cessé, dès que la décomposition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre, faute d'une quantité suffisante d'eau. On voit par la description que Mr de Tournefort nous a laissée du *Mont Ararat*, qu'il a jadis eu plusieurs bouches qui ont versé des cataractes de feu; ce qui me porte à croire que dans des temps très-reculés la mer a baigné les racines de cette montagne, qui est de nos jours à une grande distance de la côte; aussi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la terre-ferme à la disette totale des matieres phlogistiques souterraines, c'est proposer une erreur manifeste; puisqu'il n'y a aucune raison de soutenir que ces matieres auroient été plutôt consumées dans le continent que dans les isles, ou au bord de l'Océan. Le Vésuve qui brûle de nos jours, a brûlé depuis plus de trois-

mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous satisferont peut-être.

En poussant les fouilles d'*Herculanum* aussi avant qu'il a été possible, on est enfin parvenu jusqu'au pavé des rues, & aux fondements des maisons de cette ville ensevelie: on a détaché de ce pavé & de ces fondements plusieurs pierres, qu'on a tirées au jour, afin d'examiner à quelle classe de la Lithologie on devoit les rapporter; & par les essais qu'on en a faits, on a apperçu que c'étoient des laves taillées en carreaux. Ainsi on trouvoit déjà des matieres vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les *Ausoniens* ou les *Aurонces* bâtirent *Herculanum*, qui est une des plus anciennes villes de l'Italie, puisqu'elle tomba sous le pouvoir des premieres colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrerent en Europe par la Méditerranée: on ne sauroit fixer l'époque de sa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ére vulgaire; de sorte, qu'il s'est écoulé trois-mille-quatre-vingt-dix-huit ans depuis cet événement jusqu'à nous; & comme le Vésuve fournissoit déjà alors des laves, c'est une preuve qu'il s'étoit allumé longtemps avant la fondation d'*Herculanum* où on a employé ces scories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déjà si fameux, par ses embrasements, plusieurs âges avant la naissance d'Homere & de Hésiode, doit avoir brulé de temps immémorial. Si les matieres combustibles de ces deux grandes fournaises du Globe n'ont pu être épuisées pendant un si prodigieux laps de siècles; on n'est pas autorisé à supposer que les volcans de notre continent ne se soïent éteints que faute de nourriture.

Le Véſuve peut contenir dans ſa convexité ſolide, depuis ſa baſe juſqu'à ſon entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terres & d'autres ſubſtances quelconques: cependant ſi l'on calcule ce qu'il a jetté de cendres, de ſables, de laves, de pierres-ponces, de Pyrites, de pierres phoſphoriques, de Pozzolane, de ſcories, de mâchefers, de bitume, de ſel ammoniac, d'Alun, de ſoufre, & de métaux fondus, on verra que la maſſe & le volume en ſont plus conſidérables que le corps total de la montagne, dont le creuſet répandit, en 1737, un ſi énorme torrent de matieres liquéfiées que *Franceſco Serrao* les évalua à 319658161 pieds cubiques: il a fallu tout au moins un écoulement ſemblable pour engloutir *Herculanum* & *Pompeïa*. Pendant le célèbre incendie de l'Etna en 1683, il en ſortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui ſe déborderent à onze lieues de loin, *quiſque ſuum populatus iter*. D'où on peut aiſément conjecturer quelle doit être la capacité du réſervoir ou plutôt de l'abyme d'où ces matieres calcinées & vitrifiées ſont extraites par la force combinée du feu & de l'eau.

Ce qu'on a écrit juſqu'à préſent ſur la formation des montagnes, eſt ſujet à tant de difficultés qu'il eſt impoſſible, quelque facile qu'on ſoit, de ſe contenter des ſyſtèmes propoſés à ce ſujet, & qui ont abſolument perdu leur crédit, depuis qu'on ſait que les plus hautes pointes montagneuſes ne ſont, dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de Dendrites, & d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puiſſe leur donner: la mer n'a

donc pas ſurmonté ces hauteurs, comme tant de Naturaliſtes l'ont dit pour donner quelque conſiſtance aux idées vagues ſur leſquelles roulent leurs hypotheſes. Je ne ſaurois me réſoudre à croire que c'eſt l'Océan qui a formé les rochers dans leſquels on voit ſouvent des lits d'une ſeule eſpèce de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu raſſembler tant de ſubſtances ſimilaires dans un endroit pour les dépoſer en un autre, & prévenir tout mélange de matieres hétérogenes au moment de la cohéſion des corpuſcules lapidifiques? Qu'on diſcerne des détriments de coquillages dans les marbres, cela n'eſt pas étonnant; puiſque tous les marbres ne ſont que des coagulations; mais on n'a jamais vu, & on ne verra jamais aucune coquille, ni aucun corps marin, dans la pierre de roche; ce qui prouve indubitablement que cette ſorte de pierre, dont on trouve des montagnes entieres, n'a point été décompoſée & recompoſée par les vagues de la mer: c'eſt une ſubſtance homogene, primitive, & auſſi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivît un Traité ſur la formation des étoiles que ſur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puiſſantes de la Nature créatrice, à laquelle nous devons la petite planete ſur laquelle les philoſophes raiſonnent. Il paroît qu'en raiſonnant ſur les montagnes, on n'a pas fait une diſtinction fort néceſſaire; on a confondu avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes, telle que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la boſſe la plus énorme du Globe. Pour s'aſſurer de la réalité

de cette élévation, il n'y a qu'à obſerver que des fleuves conſidérables & de grandes rivieres deſcendent de cette pente ſelon différentes directions oppoſées entr'elles ; ce qui démontre à la fois que le terrain y eſt convexe & extrêmement exhauſſé, ſans qu'on y découvre une ſeule montagne comparable à celles de la Suiſſe.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, ſont l'*Oby*, qui ſe décharge au Nord dans le golfe d'*Obskaia-Guba ;* le *Geniska* ou le *Geniſſea,* qui ſe perd dans la mer glaciale, vis-a vis de la pointe de la Nouvelle-Zemble ; le *Chatanga,* le *Lena,* le *Jana,* & le *Kowinna,* qui ſe jettent tous quatre dans la même mer ; l'*Uda,* & l'*Amour,* ou le *Sagalien Ulla,* qui vont porter vers le Nord-Eſt leurs eaux dans la mer du *Kamſchatka ;* le *Hoang,* ou le fleuve ſafrané, qui, né a *Kokonor* au pays des *Eleuths,* perce la grande muraille, & va, après un cours de huit-cents *Lis* Chinois, ſe déboucher à l'Eſt dans le golfe de *Nankin.* Je pourrois compter encore le *Gange* & l'*Indus*, qui coulent directement vers le Sud ; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération ; mais j'y mets le *Jalk* & le *Jemba*, qui ſerpentent vers l'Occident, & ſe déchargent dans la Caſpienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine,* qui n'ait ſa ſource dans la Tartarie : il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus conſidérable que ne le diſent les Jéſuites, qui prétendent l'avoir meſurée ;

mais cette entreprise eût exigé plus de connoissances géométriques, pour la pratique des nivellements, que n'en possédoient Gerbillon, Verbist, & leurs semblables.

La Suisse est en petit pour l'Europe ce qu'est la Tartarie en grand pour l'Asie; avec cette différence que la Suisse a des montagnes perpendiculaires, infiniment plus élevées que le mont *Sabatzi-Nos* dans la partie de la Tartarie que les modernes nomment la *Sibérie Jakutienne*. Si la diminution des montagnes fort escarpées est aussi effective qu'on veut nous le persuader, la Suisse deviendra, au bout de plusieurs millions de siècles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle est de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les sources, les torrents qui descendent des pointes montagneuses, doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le seul effort de leur poids & de leur chute, une certaine quantité de terres, de pierres, & de sables: les angles & les côtés les plus exposés à l'action & au choc de l'air doivent se fêler & se décomposer: les vents doivent en balayer les fragments les plus menus: les piliers, qui supportent des masses de rochers isolés, doivent s'affaisser à la longue, & occasionner des éboulemenss effroyables, tel que celui qui écrasa la ville de *Pleurs*. Tout cela est vrai; mais le temps requis pour tronquer le sommet d'une montagne & l'aplatir pourroit bien aussi user notre Planete, & amener enfin la Nature au dernier degré de décrépitude. Il suffit de commencer à être pour se voir condamné à finir; notre existence même ne durera pas cinq cents ans si l'on en croit Newton, qui a calculé que la plus forte des 39 Cometes connues

jusqu'à présent viendra, en l'an 2255, heurter si violemment notre Soleil qu'il n'y a plus aucune espérance qu'il soit encore en état d'éclairer les habitants de notre monde, après cet accident. Il faut que ce soit un grand plaisir de prédire des malheurs, puisque le plus sage des philosophes n'a pu résister au penchant de prophétiser, & d'annoncer l'instant de la combustion de l'univers, dont il avoit apparemment puisé le goût dans l'Apocalypse, lorsqu'il la commenta. Tant il est dangereux de lire des livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de notre continent qu'on doit chercher les plus anciens peuples, il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard, sur tous les autres: aussi les Historiens Grecs & Romains, quelque entêtés qu'ils ayent été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les aînés de tous les hommes. Le passage le plus intéressant des écrits de l'abréviateur Justin est, à mon avis, le chapitre premier du second livre, où il rend compte de la contestation élevée entre quelques Egyptiens & quelques Scythes sur l'ancienneté de leurs nations: ces Scythes dirent aux habitants de l'Egypte, *Scythiam adeo editiorem omnibus terris esse, ut cuncta flumina ibi nata in Mœotim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant. His igitur argumentis superatis Ægyptiis, antiquiores semper Scythæ visi.*

Rien de plus surprenant que de voir vérifié, par les connoissances Géographiques qu'on a aujourd'hui de la Tartarie, ce discours que Trogue Pompée, qui

vivoit sous Auguste, avoit puisé dans des Historiens bien antérieurs au siècle d'Auguste. Les Chinois conviennent qu'ils descendent des Tartares, qui ne descendent de personne, & qui méritent, par conséquent, le titre d'Aborigenes, que tant de nations qui ne le méritoient pas, ont usurpé tant de fois.

J'ai déjà fait observer, dans mes *Recherches philosophiques sur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles soient, n'ont pu, pendant les grandes inondations, servir de retraite aux hommes échappés au naufrage de leur patrie, parceque les sommets de ces montagnes, d'autant plus stériles, d'autant plus arides qu'elles sont plus élevées, ne sauroient produire assez de plantes alimentaires pour sustenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux: dix personnes ne vivroient pas dix jours sur la pointe du mont *Jura*, où le froid & la faim les assailliroient tour à tour. C'est sur des convexités semblables à celle de la Tartarie que les débris de l'espèce humaine ont dû trouver des asyles contre la crise des éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les bibliotheques formées par les savants du Thibet; si un malheureux Empereur de la Chine n'avoit ordonné à ses sujets, sous peine de vie, de bruler tous les livres & tous les manuscrits (*), on auroit sans doute pu recueillir, dans la haute

(*) La destruction générale des livres Chinois par un barbare dont le nom ne mérite pas d'être prononcé, l'incendie de la Bibliotheque d'Alexandrie sous Jule-Cesar, l'incendie de cette même Bibliotheque, rétablie en partie, sous le Ca-

Aſie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'hiſtoire de notre globe; qui nous paroît ſi moderne, quand on conſulte les monuments des hommes; & qui eſt ſi ancien, quand on conſulte la Nature. Un Naturaliſte dont les idées & les deſtins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années, d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu enſuite déduire une Théorie pour connoître l'âge du monde; mais c'eſt ſe faire illuſion que de croire qu'une méthode défectueuſe puiſſe jamais conduire à des réſultats exacts.

L'Empereur défunt ayant demandé au Grand-Seigneur la permiſſion de faire arracher quelques pieux ſur leſquels a été fondé le pont que Trajan fit jetter ſur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce, en quinze-cents & quelques années; d'où on conclut qu'une pièce de bois d'égale épaiſſeur, & haute de quarante pieds, ſe pétrifieroit d'un pouce en vingt ſiècles, & employeroit, pour arriver à ſa transmutation totale, neuf-cents-ſoixante-mille ans. Or comme

---

life Omar, la deſtruction des anciens Auteurs Grecs & Romains ſous le Pape Grégoire, ſont, à mon avis, les plus triſtes événements de l'Hiſtoire du genre humain, parcequ'ils nous ont privés d'une infinité de connoiſſances que les hommes ne pourront jamais recouvrer: les archives du monde y ont péri. Cependant nos Chronologiſtes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les nations: à voir la hardieſſe avec laquelle ils propoſent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & relu tous les livres & tous les manuſcripts détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome; mais ils en ignorent juſqu'aux titres.

on déterre des arbres pétrifiés dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du du temps où ces arbres doivent avoir été abattus, ou enfouis. Ce raiſonnement feroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne ſignifie plus rien: le paralogiſme conſiſte dans la ſuppoſition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des ſubſtances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit ſitué le pont de Trajan. Il y a ſans doute des endroits où les ſucs lapidifiques abondent davantage, & où les corps du regne animal & végétal ſont plutôt tranſmués par l'imprégnation de ces ſucs. Comme il eſt impoſſible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour ſe pétrifier, à cauſe des différences presqu'infinies des circonſtances, des terrains, des qualités de l'eau & de l'air, & des poſitions mêmes de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être perfectionnée, ni même améliorée, ne ſauroit ſervir à réſoudre le problême auquel on l'a voulu appliquer. Ainſi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous inſtruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans pluſieurs pierres au haut des pyramides de l'Egypte.

En finiſſant cette lettre, je tâcherai, Monſieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites ſur l'endroit de mon ouvrage où je dis *qu'on n'a jamais découvert nulle part des monuments de l'induſtrie humaine, antérieurs au déluge.* On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suede, & en Allemagne, à de très-grandes profondeurs,

& qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens: mais ils peuvent être aussi bien postérieurs à cet évènement, car les Sauvages du nouveau Monde s'en servent encore aujourd'hui: quand on trouvera donc, dans mille ans, de semblables instruments dans le Canada, ou dans les bois de la Guiane, on se trompera si l'on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois espèces de haches de pierre, découvertes en Allemagne; & par la comparaison que j'en ai faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu discerner la moindre différence, ni quant à la forme ni quant à la matiere; hormis qu'il y a de ces instruments venus du nouveau Monde, qui sont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore rencontré de cette sorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches sont quelquefois enfouïes, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs; mais on en trouve aussi dans les tombeaux Celtiques (*), & à la superficie du sol: il y a quelques années que le hazard me fit découvrir, dans un terrain marécageux où je m'occupois à herboriser, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi-pied en terre.

Les Pyrites, les Céraunias, & des pierres d'une substance très-dure, tantôt argileuse & tantôt silicée, ont été le plus communément employées par les Sauvages des deux continents, avant l'invention du cuivre

(*) Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne sauroient être réputés pour anté-diluviens.

& du fer, pour en fabriquer des pointes de flèches, des couteaux, des coins, des haches, & des marteaux. Rien n'eſt plus ridicule que d'entendre dire à de prétendus phyſiciens que tous ces inſtruments ne ſont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été deſtinées aux uſages qu'on leur attribue; mais il ne faut qu'être légérement verſé dans la connoiſſance des foſſiles & des minéraux, pour diſtinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la Nature d'avec celles que les mains des hommes ont taillées. Ces phyſiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les Sauvages de l'Amérique, qui leur enſeigneroient comment on aiguiſe & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

Telles ſont, Monſieur, les obſervations que je prends la liberté de vous communiquer: j'aurois pu y joindre de longues remarques ſur le ſentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique; mais je n'ai pas voulu abuſer de votre temps & de votre patience. La différence très marquée entre les animaux des deux continents, & ſurtout entre ceux qui habitent les Tropiques, démontre aſſez le peu de probabilité de cette hypotheſe, dont une plus ample diſcuſſion eût trop retardé le plaiſir que j'ai de vous aſſurer de la gratitude & du reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur * * * *.

Ce 3 de Nov. 1768.

LETTRE IV.

à Mr ***

Sur le Paraguai.

Si l'on pouvoit démontrer que Mr de Montesquieu étoit bien informé de l'état des Miſſions du Paraguai, lorsqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne conviendroit à perſonne de rejetter le témoignage d'un écrivain ſi reſpectable; mais j'oſe dire qu'il eſt impoſſible que l'auteur de *l'Eſprit des Loix* ait été inſtruit de la nature d'un établiſſement dont aucun homme en Europe, ſi on en excepte le Général des Jéſuites, & ſon Secrétaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoiſſance. C'étoit un ſecret impénétrable, *quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ;* & ce ſecret même a fait plus de tort à ces Religieux qu'ils ne le penſent; puisqu'il eſt naturel, quelque bien intentionné qu'on ſoit, de ſoupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache, avec tant de ſoin & d'anxiété, aux yeux du public,

Je blâme extrêmement les chefs des Miſſions de s'être oppoſés, en 1731, à la viſite que l'Audience Royale de *Chuquiſaca* voulut faire de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toutes les horreurs que la Renommée en divulguoit, n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne pas accepter l'inſpection projettée? Pourquoi ne pas ſaiſir avidement une occaſion ſi éclatante de ſe juſtifier, devant l'Europe & devant l'Amérique, des

crimes dont on étoit accusé? La vertu ne perd jamais à se montrer.

Il y a dans le Tribunal de *Chuquisaca* un Fiscal qui porte le titre de *Protecteur des Indiens:* cette charge importante n'est que trop souvent livrée à des prévaricateurs, à des juges lâches, foibles, ou avares, qui loin de soulager les Americains, les oppriment, ou les laissent opprimer, ou ne les vengent pas; mais en 1731 cet emploi avoit été confié à Dom Joseph de Antequera, homme éclairé, intègre, & courageux, qui touché de l'esclavage horrible où l'on accusoit les Jésuites d'avoir réduit les habitants du Paraguai, se crut obligé en conscience de reconnoître par lui-même l'état des choses, & de remédier au mal, autant qu'il seroit en lui. Il présenta un mémoire raisonné à l'Audience pour obtenir la permission d'aller visiter le Paraguai; ce qui lui fut accordé du consentement de tous les assesseurs, qui le munirent d'un plein pouvoir, & d'une patente expédiée selon les formes usitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les Missionnaires de le respecter en sa qualité de Visiteur, de lui procurer les éclaircissements qu'il désireroit, & d'obéir aussi promptement à ses ordres qu'aux décisions immédiates de Sa Majesté Catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un seul Alguazil-major, nommé *Joseph de Mena.* Arrivé à la ville de l'Assomption, il fit signifier aux Jésuites les motifs de sa venue, & leur communiqua une copie de la patente dont il étoit chargé. *Los Padres* lui firent répondre qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettroient jamais qu'il mît le

pied dans leurs Miſſions, & que s'il l'entreprenoit, il s'en repentiroit infailliblement. Antequera, qui ne connoiſſoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, mépriſa ces menaces, & ſe mit en chemin; mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des Jéſuites la pique en main, tomba ſi brusquement ſur lui qu'il n'échappa que par une fuite précipitée à la fureur de ces aſſaſſins, qui bleſſerent dangereuſement l'Alguazil *Mena*, qui vouloit réſiſter à un Jéſuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en reſte pas là: le chef des Miſſions rebelles, écrivit à *Dom Armendariz, Marquis de Caſtel Fuerte*, trente-troiſieme Vice-Roi du Pérou, & dévoué ſans réſerve aux intérêts de la Société: il lui repréſenta dans ſa lettre qu'un certain avanturier, nommé *Antequera*, ayant paru à la ville de l'Aſſomption, *avoit voulu s'y faire déclarer Roi du Paraguai;* mais que les Jéſuites, comme de très-fidèles ſujets de Sa Majeſté Catholique, leur gracieux Souverain, avoient fait chaſſer ce bandit digne du dernier ſupplice, & qu'en récompenſe d'un ſervice ſi ſignalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de Son Excellence.

Le Marquis de *Caſtel*, ayant lu cette lettre, ordonna, ſans examen ultérieur, à ſes ſatellites de jetter le Viſiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une eſpece de procès, dans lequel ſes avocats écrivirent cinq-mille feuilles de papier pour prouver ſon innocence, qui n'avoit pas beſoin d'être prouvée; car peut-on imaginer une abſurdité plus groſſiere que de ſoutenir qu'un membre de l'Audience de *Chuqui-*

ſaea, député par ſon corps, muni d'une patente authentique, & accompagné d'un ſeul domeſtique, avoit voulu envahir une province entiere? Vous penſez ſans doute, Monſieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans ſa charge, qu'on le loua de ſon zèle, qu'on le paya de ſes peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient oſé l'interrompre dans la reſpectable fonction de ſon miniſtere; mais vous vous trompez. Le Marquis de *Caſtel* voulant à tort & à travers qu'*Antequera* fut pendu, on le pendit en effet le cinquieme de Juin (*).

La ville de *Lima*, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut ſi indignée qu'elle ſe révolta contre ſon trente-troiſieme vice-roi: tout le Pérou, à la nouvelle de cet aſſaſſinat, ſe ſouleva d'une extrémité à l'autre; tant les injuſtices manifeſtes ont de pouvoir ſur le cœur humain dans tous les pays du monde. Cette révolte ſi excuſable, ſi jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le ſang de pluſieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le maſſacre qu'aux Jéſuites, qui auroient pu le prévenir. S'ils n'avoient rien eu à craindre, ſi leur conduite au Paraguai eût été irréprochable, ils ne ſe ſeroient pas oppoſés à la viſite d'*Antequera*, dont la mort fut regardée comme une calamité publique, & un excès inouï de la tyrannie. Les honnêtes gens de *Lima*, de *Cuſco*, de *Cuença*, de *Chuquiſaca*, prirent le

(*) Si vous me demandez ce que devint l'Alguazil *Mena*, je vous dirai qu'il fut, ainſi que ſon maître, pendu, quoiqu'à demi mort des ſuites de la bleſſure qu'il avoit reçue à l'eſcarmouche de l'*Aſſomption*.

deuil, ſans ſe ſoucier du rêſſentiment de leur Vice-Roi déshonoré par le ſupplice d'un innocent pourſuivi par des moines; & depuis cette triſte époque, le crédit des Jéſuites a toujours diminué dans ces contrées, juſqu'au moment de leur entiere expulſion, qu'on a regardée, dans le Pérou, comme un coup de la Providence.

Le plus affreux déſordre que le viſiteur eût trouvé au Paraguai, ſi l'on ne l'avoit pendu à *Lima*, c'eût été l'oppreſſion de ſes habitants ſous l'inſupportable joug de leurs prétendus convertiſſeurs. Cela eſt ſi vrai que le Pape Bénoit XIV, qui ne s'étoit pas diſpenſé d'aimer les hommes pour faire la fortune des prêtres, a publié deux Bulles dans leſquelles il excommunie clairement & formellement les Jéſuites Miſſionnaires au Paraguai; parce qu'il étoit venu à ſa connoiſſance, dit-il, qu'ils réduiſoient en eſclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiſer, & qu'ils les gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les ſubjuguer, & pour les ſoumettre aux travaux. Employer la religion comme un inſtrument du Deſpotiſme, c'eſt le crime le plus réfléchi, & par conſéquent le plus atroce qu'on puiſſe imaginer: c'eſt ſe mocquer de Dieu pour tyranniſer les hommes. Et pourquoi faire eſclaves les indigenes du Paraguai, ſinon pour s'approprier le fruit de leur ſueur, & le produit de leur travail? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le ſeul plaiſir de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppreſſeurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raiſons pour défendre l'entrée de leurs états à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défenſe n'a jamais exiſté, & que ç'a été une pure invention de ces mêmes nouvelliſtes qui avoient couronné Roi de Paraguai un certain ſcélérat qu'on nommoit le *Frere Nicolas*, qu'on diſoit être né à Leipſig; mais comme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette Lettre, que des faits inconteſtablement vrais, que perſonne ne ſera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce ſingulier édit. L'Eſpagnol Dom Juan, envoyé ſous l'Equateur pour y meſurer la terre, qu'il ne meſura pas, a publié une relation de ſon voyage, dans laquelle il donne tant de marques de ſa tendreſſe & de ſon affection pour *Los Padres*, qu'on ne ſauroit récuſer ſon témoignage, de ſorte qu'on peut le citer hardiment.

„Les Miſſionnaires ne ſouffrent jamais, dit-il, „qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation „qu'il ſoit, Eſpagnol, ou Métif, ou autre, entre „dans les Miſſions qu'ils adminiſtrent au Paraguai, „non pour cacher ce qui s'y paſſe, *par crainte que* „*l'on partage avec eux le commerce des denrées qu'on y* „*recueille*, ni par aucune des raiſons avancées gratui„tement *par des perſonnes envieuſes*; mais pour que les „Indiens, qui ne ſont que ſortir de leur barbarie, & „d'entrer dans les voies de la lumiere, ſe maintien„nent *dans cet état d'innocence & de ſimplicité.* Ne „connoiſſant d'autres vices que ceux qui *ſont communs*

„*parmi eux*, *&* *qu'ils ont aujourd'hui en abomination*....
„Ces Indiens ne connoiſſent ni l'*inobéiſſance*, ni la ran-
„cune, ni l'envie, ni les autres paſſions qui font tant
„de maux dans le monde: ſi les étrangers venoient
„chez eux, à peine y ſeroient-ils arrivés que leur
„mauvais exemple leur apprendroit des choſes qu'ils
„ignorent, & bientôt renonçant à la modeſtie & au
„reſpect qu'ils ont pour les inſtructions de leurs cu-
„rés, on expoſeroit le ſalut de tant d'ames . . . . . .
„Ces Indiens vivent aujourd'hui dans la parfaite
„croyance que tout ce que le curé dit, eſt bien, &
„que tout ce qu'il blâme, eſt mal (*)."

Cette façon d'excuſer les tyrans du Paraguai eſt ſi ridicule, & ſurtout dans l'ouvrage d'un écrivain qui prétendoit être Géometre, que je ne me ſouviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai, malgré la défenſe de ces moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour ſouverains du pays, on l'eût ſans doute repouſſé à main armée: on l'eût aſſaſſiné pour l'empêcher de ſcandaliſer les Indiens; mais pourquoi *Antequera*, qui ne venoit que dans la vue d'adoucir le ſort de ces créatures malheureuſes, ne fut-il point admis? Pourquoi ne reſpecta-t-on point les ordres exprès de l'Audience de *Chuquiſaca*, qui repré-

(*) Voyage au Pérou. Tome I in 4to p. 549.

On peut ſe convaincre par ce paſſage qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue relation d'un moine Franciſcain, qui aſſure qu'il a pénétré dans toutes les Miſſions du Paraguai d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment Mr Surgy a pu faire uſage d'une pièce ſi pitoyable dans ſes *Mémoires Géographiques*.

ſente la perſonne même du Roi d'Eſpagne en Amérique ? Voilà ce que l'apologiſte eût dû nous expliquer, ſans s'appeſantir ſur le ſalut des Indiens, qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Buſiris & les Scythes du Pont-Euxin, qui immolerent les étrangers, ſont mille fois plus excuſables que des religieux qui n'ayant aucun droit ni ſur le Paraguai ni ſur ſes habitans, y dictoient des loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens : je ne crois pas que l'hiſtoire nous offre un ſeul exemple d'un tel abus, ſi longtemps toléré par ceux qui auroient dû s'y oppoſer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les Jéſuites avoient dans la province du Paraguai huit couvents, & deux réſidences (*), qui ne faiſoient encore aucune diſpoſition pour s'emparer du pays, la *Société de Jéſus* n'étant occupée alors que de ſon Collège de *Potoſi*, qu'on venoit de conſtruire à côté de la grande Mine, & de ſes Miſſions du Mexique, qui furent décréditées enſuite par la fameuſe lettre de *Jean de Palafox*, évêque de *Tlaxcala*, ou de *Los Angelès*, qui ſe plaignit au Pape que les Jéſuites avoient voulu le faire lapider, qu'ils tenoient une foire dans leurs couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient appris aux Indiens à ajouter à l'Oraiſon dominicale cette clauſe édifiante, *Seigneur, délivrez nous*

(*) En 1609 on ne comptoit dans tout le Paraguai que 116 Jéſuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on ſe l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'inſtant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 100 dans la Nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

de tout mal, & de notre évêque Palafox. Quoique ce vénérable ſerviteur de Dieu ſoit mort depuis plus de de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* récitent encore aujourd'hui cette priere mot à mot, comme on l'avoit enſeignée à leurs ayeux.

Cette lettre, adreſſée au ſouverain Pontife, & pluſieurs autres motifs firent comprendre aux Jéſuites qu'ils travailloient en vain dans le centre du Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de ſurveillants, & tenus ſous la main & les yeux des Vice-Rois, ſur la faveur desquels on ne pouvoit pas toujours compter; ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucuman & le Paraguai, provinces écartées, & presqu'inconnues aux Eſpagnols mêmes. Comme il s'agiſſoit de s'emparer de la traite excluſive du Thé ou de l'Herbe Paraguaiſe, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable s'ils n'avoient avant tout reuni, dans des lieux marqués, pluſienrs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émiſſaires ſaiſir tous les ſauvages des deux ſexes qu'on put ramaſſer ſur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uraguai, afin de les tranſplanter dans le cœur du Paraguai: en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquites & de Guaranies, on parvint, après pluſieurs années de travail, à former une petite nation ſédentaire, à peu près de quatre-vingt-mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur aſſigna pour y cultiver le Thé, dont on détruiſit les plans dans tous les autres endroits, comme les fermiers du Tabac ont fait en France, en Eſpagne, & en Autri-

che; de forte qu'au bout de 19 ans les Jéfuites plierent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent exclufivement toute l'Amérique méridionale de cette drogue, qui y eft d'un ufage indifpenfable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'efpece de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginerent de la pulvérifer & de la falfifier: cette méthode a fi bien réuffi que peu de Botaniftes favent définir le caractere de ce végétal précieux aux Américains. Le Dictionnaire Encyclopédique femble diftinguer le *Caamini* d'avec l'Herbe Paraguaife: cependant ce n'eft que la même chofe fous des noms différents; & je puis vous affurer que le Caamini eft compofé des fommités & des follicules de la plante Paraguaife, dont les tiges & les rameaux fervent à fabriquer un Thé plus groffier, inférieur en qualité & en prix.

Plufieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de fe foumettre aux Jéfuites pour ne pas mourir de faim: d'autres allerent porter leurs plaintes à Cufco, à Buenos-Ayrès, & devant les gouverneurs Efpagnols des principales villes, qui en inftruifirent leur cour, & il n'y a aucun doute que ces griéfs n'ayent été plufieurs fois examinés au grand Confeil des Indes à Madrid, où le crédit de la Société l'emporta toujours fur le zele des Miniftres, qui gémiffoient en fecret de voir deux brillantes provinces de l'Efpagne, le Paraguai & la Californie, envahies par des Saints au milieu de la paix.

L'auteur d'un ouvrage fort fingulier, intitulé *Effai fur le Commerce des Jéfuites*, évalue les profits

qu'ils ont faits ſur le *Caamini*, le *Matte*, & le *Palos* du Paraguai, à pluſieurs millions de piaſtres, & il s'appuie de l'autorité de Mr Fréſier. Je ne puis rien vous apprendre de poſitif à cet égard, le prix courant de cette marchandiſe ayant ſouvent varié, ſuivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle eſt abſolument néceſſaire pour calmer les ſymptômes que produiſent les vapeurs mercurielles ſur les travailleurs. L'arobe en a valu quelquefois trente-ſix piaſtres fortes, & on compte qu'il s'y en conſume, année commune, quatre millions de livres peſant. Là deſſus il faut défalquer ce qu'ont couté aux Jéſuites les inſtruments d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des atteliers, la conſtruction des logements, & ſurtout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, recevoient journellement leur nourriture, & deux ſarraux, ou deux ſouquenilles de toile de coton, par an. La portion congrue de chaque eſclave au-deſſus de dix-ſept ans, leur a couté 87 livres tournois, & vers l'an 1756 ils poſſédoient, en y comprenant quelques Nègres, plus de trois-cents-mille ſerfs, à qui on donnoit la pitance, ſut laquelle l'eſprit d'économie avoit tellement raffiné qu'on ne mettoit jamais du ſel dans l'aliment des Indiens; & c'eſt à la mauvaiſe qualité des nourritures avec leſquelles on les ſuſtentoit, qu'on attribue les maladies terribles & continuelles qui ravageoient le Paraguai; mais il paroît qu'il faut plutôt en accuſer l'opiniâtreté des Jéſuites à ne vouloir pas inoculer les enfants, crainte de les perdre, dans un pays où la lepre écailleuſe & la petite vérole ſéviſſoient extraordinairement.

La cour d'Espagne contribuoit annuellement aux frais des Missions 11000 piastres, qu'on avoit su lui extorquer sous prétexte de faire une douceur au Pere Provincial, & de fournir du chocolat à ses ouvriers apostoliques, qui, d'un autre côté, se moquoient des Evêques de *Buenos-Ayrès*, de l'*Assomption*, & de *Santiago del Estro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les curés des Missions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les cures dans toute l'étendue du Paraguai. Outre le Thé, on cultivoit encore, dans cette terre de désolation, le coton, le tabac, & les cannes à sucre: toutes ces récoltes étoient versées dans de grands magasins au nombre de trente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une seule livre de Caamini, ni une once de coton, sous peine de recevoir douze coup d'étrivieres en honneur des douze Apôtres, & de jeuner trois jours dans la maison de correction: car comme le nombre des esclaves faisoit la richesse de *Los Padres* ils ne châtiroient de mort que rarement, & jamais sinon pour ce qu'il leur plaisoit d'appeller crime de rebellion & de félonie.

Les deux procureurs généraux, établis à *Santa Fé* & à *Buenos-Ayrès*, tiroient la majeure partie des productions du Paraguai, & les faisoient embarquer pour différents ports de l'Amérique & de l'Europe, d'où ils ne recevoient en retour que du fer en barres & en plaques, pour fabriquer les outils nécessaires au labour & à l'exploitation des terres.

Le Pere supérieur faisoit de fréquents voyages au bourg de *La Candelaria*, situé au centre des Missions,

& qu'on en regardoit comme la capitale : il est très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans plusieurs autres, un arsenal, que les Jésuites nommoient pieusement leur *Béaterie*, quoiqu'il y eût plus de sabres & de hallebardes que de béats. Les dimanches & les jours de fête, au sortir de la messe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fusils, & de petites pièces à la Suédoise : ces armes devoient être, avant le soir, remises dans l'arsenal, & les clefs de l'arsenal devoient être remises au Provincial, ou à son délégué, ou à celui qui le représentoit. Il arrivoit à *La Candelaria* toutes les semaines des coureurs, expédiés par les curés qui gardoient les frontieres, ce qui leur occasionnoit des embarras & des soins infinis ; & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont surpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoissance, après avoir veillé deux jours & deux nuits.

Les spéculatifs ont cru que les Jésuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du nouveau Monde, qu'ils traitoient comme un pays conquis ; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le sait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liste de ces religieux que la cour d'Espagne en a fait chasser jusqu'à présent (*). On ignore la veritable raison d'une conduite si bizarre en apparence : il faut que les généraux qui ont suivi *Aquaviva*, n'ayent pas jugé à

(*) En 1752, on comptoit, dans les quatre parties du monde, vingt-deux-mille-sept-cents Jésuites, prêtres & non prêtres. Ceux qui ont été chassés du Portugal & de ses possessions, de l'Espagne & de ses possessions, de la France & de ses possessions en Asie & en Amérique, de Naples, de Parme, & de Malte, montent à onze-mille-deux-cents têtes. Ceux

propos de confier le ſecret du Paraguai à trop de compagnons: il faut qu'ils ſe ſoient défiés ſurtout des Jéſuites Eſpagnols & Portugais; puiſqu'ils tiroient la plupart des recrues pour l'Amérique méridionale des provinces de l'Allemagne, & principalement de celles du haut & du bas Rhin, où ces moines ſont en général très-ignorants, & même inférieurs aux Cordeliers. De tels hommes étoient bien propres à donner la baſtonade aux Chiquites, à catéchiſer les Guaranies, & à emballer le *Caamini*.

Pluſieurs perſonnes ont admiré, & admirent encore, l'établiſſement du Paraguai comme un ouvrage ſupérieur de la politique & de l'induſtrie; mais il n'eſt pas ſi difficile qu'on le penſe de ſoumettre des ſauvages abrutis, quand on vient à eux armé de la force & de la religion. Il n'eſt jamais glorieux de réuſſir à faire des eſclaves. A quoi a-t-il ſervi, après tout, de vouloir s'emparer des Miſſions du nouveau Monde en en expulſant les autres eccléſiaſtiques? A quoi a-t-il ſervi d'opprimer avec ſageſſe, & de tourmenter, pendant un ſiécle & demi, quelques milliers d'Américains? A rien, ſinon à rendre les Jéſuites de plus en plus odieux aux yeux de l'univers. La poſtérité ſera étonnée en liſant notre Hiſtoire: elle ne concevra point comment les ſouverains ont pu accorder tant de pouvoir à des moines qu'on doit regarder comme les

---

qui reſtent dans les états de la Maiſon d'Autriche, en Pologne, en Baviere, dans les Electorats eccléſiaſtiques en Italie, &c. forment, ſelon des liſtes authentiques, un total de onze-mille & cinquante moines, prêtres & non prêtres. Ainſi la Société eſt à demi détruite; le temps & la Providence anéantiront le reſte.

plus grands ennemis que les ſouverains ayent jamais eus.

Voilà, Monſieur, les éclairciſſements que vous avez exigés de moi ſur le Paraguai, pour les joindre au tableau que j'ai fait de la Californie dans un autre endroit de mes écrits. J'eſpere que la briéveté de cette Lettre vous plaira; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails ſur la malheureuſe condition des habitants du Paraguai, tyranniſés par des maîtres que perſonne ne voudroit avoir pour valets.

FIN DU TOME II.





TABLE DES MATIERES

contenues dans le Texte & dans les Notes du fecond Volume



C.

H.

K.

M.

N.

O.



ERRATA.

Tome premier.

P. 34. note. l. 7. deux onces : liſez *une once.*
p. 57. l. 13. du temps : liſez *tandis.*
p. 99. l. 10. *y abondent-elles?* ôtez le ſigne d'interrogation, avec les pronoms *elles* & *ils* qui ſuivent.
p. 110. l. 15. prétendument : liſez *à ce qu'on prétend.*
p. 179. l. 19. les compare : liſez *la compare.*
p. 216. l. 18. auroit : liſez *aura.*
p. 321. l. 9. enrichis : liſez *enrichies.*

Tome ſecond.

P. 6. l. 27. Effacez une fois *traces*, qui eſt double.
p. 8. l. 25. punelle : liſez *prunelle.*
p. 36. l. 9. Indes Orientales : liſez *Occidentales.*
p. 80. l. 8. au Long : liſez *au long.*
p. 92. l. 2. & l'ouverture : liſez & *comme l'ouverture.*
p. 131. note. l. 12. Satabai. liſez *Sabatai.*
p. 144. l. 15. adopter : liſez *adapter.*
p. 147. n. (**) l. 1. *vivi* : liſez *viri.*
p. 159. l. 4. les barbares : liſez *ces barbares.*
p. 196. note l. 16. *Jeſuit* : liſez *Jeſeut.*
p. 206. l. 3. de hiéroglyphes : liſez *des hiéroglyphes.*
p. 217. l. 15, enthuſiaſme : liſez *enthouſiaſme.*





